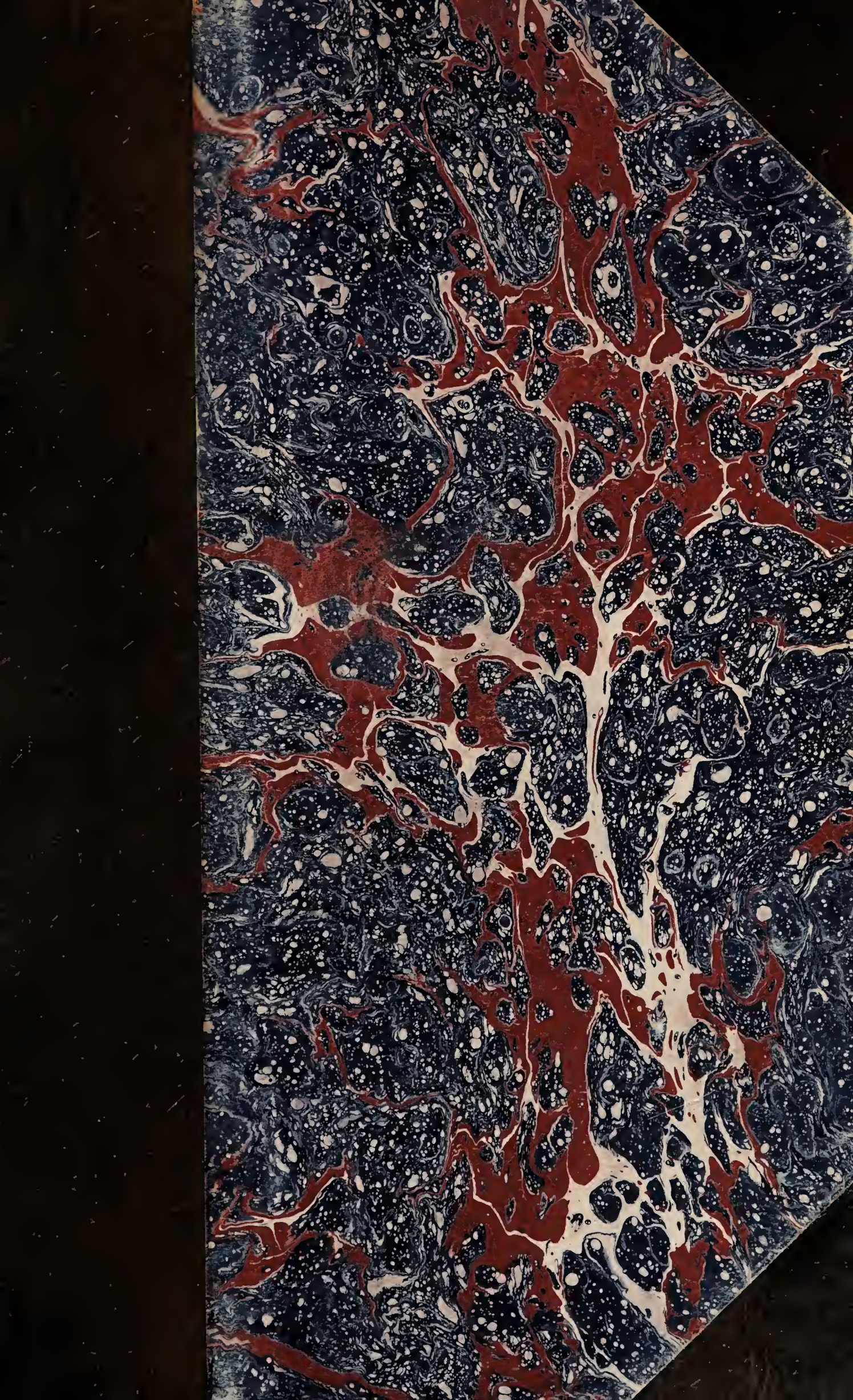


H.58

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29329553_0002

6399

SUPPLEMENT
AU VOYAGE
DE GUAXACA,

CONTENANT les lacunes recouvrées après l'impression, indiquées aux pages 68 & 146, la première par une note, & la seconde par deux lignes de points; suivies de Notes, qui jetteront un plus grand jour sur plusieurs endroits de ce Voyage.

PAR M. THIERY DE MENONVILLE, Avocat au *Parlement*, *Botaniste de S. M. T. C.*

TRAITÉ

DE LA CULTURE

DU NOPAL,*

ET DE L'EDUCATION

DE LA COCHENILLE

Dans les Colonies Françaises de l'Amérique ;

PRÉCÉDÉ D'UN

VOYAGE A GUAXACA.

SECONDE PARTIE.

---

* *Orné de figures coloriées, représentant au naturel la Cochenille, le Nopal, & autres objets relatifs.*

TRAITÉ
DE LA CULTURE
DU NOPAL,
ET DE L'ÉDUCATION
DE LA COCHENILLE
Dans les Colonies Françaiſes de l'Amérique;

PRÉCÉDÉ D'UN

VOYAGE A GUAXACA,

PAR M. THIERY DE MENONVILLE, Avocat en Parlement; Botaniſte de Sa Majeſté Très-Chrétienne.

Auquel on a ajouté une Préface, des Notes & des Obſervations relatives à la culture de la Cochenille, avec des figures coloriées.

LE tout recueilli & publié par le Cercle des Philadelphes établi au Cap-Français, iſle & côte St. Domingue.

AU CAP-FRANÇAIS,

Chez la veuve HERBAULT, Libraire de Monſeigneur le Général, & du Cercle des Philadelphes.

à PARIS,

Chez DELALAIN, le jeune, Libraire, rue St. Jacques.

& à BORDEAUX,

Chez BERGERET, Libraire, rue de la Chapelle St. Jean.

MDCCLXXXVII.

Non ubi hibernos nebulosus imbres
Auster advexit properatque torrens.
L. A. SENEC. med. act. Ch. V.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce ſecond Volume.

TRAITÉ *de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille.* . page 263

LIVRE I. CHAP. I. *Des cactes en général.* Ib.

CHAP. II. *de la proprieté des cactes relativement au but de cet ouvrage.* . 281

CHAP. III. *Des cactes propres à nourrir la cochenille.* 286

CHAP. IV. *Du nopal* 290

CHAP. V. *Du nopal de Caſtille.* . 293

CHAP. VI. *De la propriété du nopal.* 296

CHAP. VII. *De la nopalerie.* 301

CHAP. VIII. *De la culture du nopal.* 314

CHAP. IX. *Des maladies, des ennemis & des autres accidens du nopal.* . . 328

LIVRE. II. SECTION I. *De l'éducation de la cochenille.* 340

CHAP. I. *Des coccus* . . . . . Ibid.

CHAP. II. *De la cochenille en général.* 344

CHAP. III. *De la cochenille ſilveſtre.* 347

CHAP. IV. *De l'éducation de la cochenille ſilveſtre.* 358

CHAP. V. *De la manière de ſemer la cochenille ſilveſtre* 361

CHAP. VI. *De la manière de recueillir la cochenille ſilveſtre* 370

CHAP. VII. *De l'utilité de l'éducation & récolte de la cochenille ſilveſtre dans la colonie françoiſe de St. Domingue.* page 376
SECTION II. *De l'éducation de la cochenille fine.* 383
CHAP. I. *De la cochenille fine* . . Ibid.
CHAP. II. *De l'éducation de la cochenille fine.* 391
CHAP. III. *De la ſemaille de la cochenille fine.* 398
CHAP. IV. *Du ſéminaire de la cochenille fine.* 403
CHAP. V. *De la manière de recueillir la cochenille fine.* 411
CHAP. VI. *De la maladie & des ennemis de la cochenille fine* 417
CHAP. VII. *De l'accident le plus funeſte à la cochenille* 422
CHAP. VIII *Comparaiſon du dommage que cauſe la pluie à la cochenille avec celui que d'autres accidens cauſent à d'autres cultures.* 428
CHAP. IX. *L'éducation de la cochenille ſera utile à la colonie françoiſe de St. Domingue.* 430
SUPPLÉMENT *au Voyage à Guaxaca, contenant deux Lacunes recouvrées après l'impreſſion de l'Ouvrage.* . page 1
NOTES *à ajouter au même Voyage, pareillement recouvrées après l'impreſſion*, 86

Fin de la Table.

SOUSCRIPTION

PROPOSÉE par le Cercle des Philadelphes, pour l'Édition des Ouvrages de feu M. THIERY DE MENONVILLE, *Botaniſte breveté du Roi, à Saint-Domingue, ſur la culture du Nopal & de la Cochenille dans les Colonies françoiſes de l'Amérique.*

LES Inſtituteurs du Cercle des Philadelphes ſe ſont propoſé, en ſe réuniſſant, de conférer ſur la Phyſique, l'Agriculture, la Médecine & l'Hiſtoire naturelle. (1)

Leur but a été de former un dépôt de toutes les obſervations, mémoires, traités ſur tous les objets qui intéreſſent la Colonie de Saint-Domingue.

Ils ont cherché à ſe lier avec toutes les perſonnes qui pouvoient, par leur zèle & par leurs connoiſſances, les aider dans l'exécution de leur projet.

Une noble émulation a ſecondé leurs vues ; le Cercle a déjà raſſemblé une quantité de mémoires intéreſſans, qui, ſans cet établiſſement, auroient ſans doute été perdus, ou ſeroient devenus la

(1) Voyez le proſpectus de cette Société, ſon programme & ſes ſtatuts.

pâture des insectes ; il s'occupe à les rendre dignes d'être présentés au Public.

Le Cercle avoit été assez heureux pour récouvrer le manuscrit original de M. THIERY, sur la culture du Nopal & l'éducation de la Cochenille ; il vient de se procurer un manuscrit (1) contenant son Voyage au Mexique : ce recueil forme un ouvrage complet, qui doit faire connoître l'importance de la culture de la Cochenille, & les procédés qui conviennent à cette culture.

Le cercle ne s'est point empressé d'annoncer qu'il possédoit cet ouvrage précieux, parce qu'il vouloit constater la justesse & l'exactitude des observations du savant Botaniste françois, & s'assurer si la culture de la cochenille réussiroit au Cap, comme elle avoit réussi au Port-au-Prince, sous sa direction.

Plusieurs Membres ont été nommés pour cultiver le Nopal cochenillifère, & suivre l'éducation de la Cochenille ; le succès a passé leurs espérances, & deux récoltes (2) faites en moins de

---

(1) Il en a obligation aux soins de M. D'ANGERVILLE, son associé.

(2) Une de ces récoltes a été faite en présence de M. le chevalier de BRAS, capitaine des vaisseaux de Sa Majesté ; de M. le comte D'AGOU, lieutenant de vaisseau ; de M. de TOUZARD, lieutenant-colonel du régiment du Cap ; de M. de MALOUETTE, commissaire de la marine, & de plusieurs

cinq mois, confirment les procédés établis par M. Thiery, & ſuffiſent pour encourager les Colons à adopter cette riche branche de commerce & de culture.

Mais ce n'étoit point aſſez pour le Cercle des Philadelphes, d'avoir répété & conſtaté les expériences & les obſervations de M. Thiery; il a cru que l'utilité publique exigeoit qu'il fît connoître un ouvrage intéreſſant pour la Colonie, & curieux pour les Naturaliſtes, qui déſirent depuis long-temps des détails & des renſeignemens ſur la Cochenille.

Après avoir rédigé l'ouvrage de M. Thiery, le Cercle a cru devoir ajouter les obſervations qui lui ont été fournies par les Membres chargés de la culture du Nopal & de la Cochenille. Il y joindra des planches qui repréſenteront : 1°. pluſieurs eſpèces de Cactes : 2°. la Cochenille dans les différentes époques de ſon exiſtence.

Les Souſcripteurs ſont aſſurés que l'ouvrage leur ſera livré avant la fin de l'année prochaine. La Société s'engage à leur fournir avec le traité relié, qui formera un volume in-8°., des plants du Nopal & de la graine de Cochenille.

---

officiers de la marine : le Cercle a envoyé un échantillon de cette récolte à MM. les adminiſtrateurs, & il a reçu une réponſe faite pour encourager ſon zèle, & l'indemniſer des ſacrifices qu'il fait pour ſe rendre utile.

Le prix de la ſouſcription ſera de trente-trois livres, argent des Colonies.

On ſouſcrira chez M. PRÉVOST, ſecrétaire perpétuel du Cercle.

Le nom de MM. les Souſcripteurs ſera inſcrit à la tête de l'ouvrage par ordre alphabétique.

En publiant ce traité, qui manquoit à la botanique & au Nouveau-Monde, le Cercle offre non-ſeulement à la Colonie les moyens d'augmenter le nombre de ſes cultures; mais il croit préſenter une nouvelle branche de commerce, qui peut être auſſi utile à la Colonie qu'à l'Etat : il ne fait en cela que ſuivre les vues (1) du Miniſtre éclairé qui gouverne les Colonies, & celles du Monarque bienfaiſant qui fait ſon bonheur de celui de ſes peuples.

---

(1) Voyez le proſpectus du Cercle.

LISTE

De MM. les Souſcripteurs à l'Ouvrage de feu M. THIERY DE MENONVILLE, *Botaniſte bréveté du Roi à St. Domingue.*

MM.

A

ARTAUD, entrepreneur des bâtimens du Roi, au Cap.
AUVRAI, négociant au Cap. *pour* 3 *exemplaires.*
AUDIGER (GUILLAUME), habitant au port de Paix.
ANDRAU (THOMAS), habitant au même lieu.

B

BONGARDS, (le préſident de) ancien intendant de Saint-Domingue.
BERTRAND DE St. OUENS, commiſſaire bréveté du Roi pour les arroſemens de Lartibonite, aſſocié colonial du Cercle.
BERTRAND DU PLATTON, habitant à Lartibonite.
BOURON, conſeiller au conſeil-ſupérieur du Cap.
BOUVIER, apothicaire du Roi au Port-au-Prince.
BEAUCLAIR, maître en chirurgie.
BATTARD, habitant.
BLANC, négociant au Cap.
BARILLON, négociant au même lieu.
BALLAI, chirurgien du Roi au port de Paix.
BUSSON, juge du ſiége royal du Cap.

C

CONSTARD, (de) colonel d'infanterie, commandant en ſecond de la partie du Sud, & commandant général par *interim.*
CHEVALIER LA MARTRE, négociant au Cap.
CELORON, capitaine au régiment du Cap.

CHAMBRE D'AGRICULTURE.

MM.

COKBURNÉ (de) chevalier de St. Louis.

BELIN DE VILLENEUVE, habitant au Limbé, associé colonial du Cercle.

DU PETIT HOUARS, chevalier de St. Louis, habitant au Limbé.

BARRÉ DE St. VENANT, membre du Cercle.

ODELUCQ, membre du Cercle.

JUMELIN DUCATEL, habitant à Maribaroux.

DE LA COMBE, chevalier de St. Louis.

LABORIE, avocat, secrétaire de la chambre.

CARLES, avocat au conseil supérieur du Cap.

CASTILLON, chirurgien-major consultant du Roi.

CHAMBLAIN, directeur de la poste aux lettres du Cap.

CAMUZAT DE MAUROI, négociant au Cap.

CASENAVE, demeurant au Cap.

COUSTANT, procureur du roi au Fort-Dauphin.

CORBIERE, (de la) rédacteur des feuilles caraïbes à la Guadeloupe.

CASA MAJOR, notaire au Cap.

CROUSEILLES, négociant au Cap.

CADOUCHE, (de) habitant au quartier Morin.

CAIROU, chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, commandant les milices au Cap.

CHABERT, habitant à Jacquery.

CAZARETTE, chirurgien au Cap.

CHAMBRE du Commerce.

D

DUGRÉS, (feu M.) chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, lieutenant de roi & commandant par *interim* au Cap, associé honoraire du Cercle.

DUBRI, chirurgien-major, inspecteur des eaux de Boynes.

DODEWAL, habitant au Grand-Baffin.

DARMAUDIN, maître en chirurgie.

MM.

DUSTON, habitant à la Petite-Anſe.

DAUSSIGNÉ (le marquis.)

DELAIR, négociant au Cap.

DEVEZE, maître en chirurgie.

DODAL, chirurgien au Cap.

DEFAY, (la dame) habitante à la Grande-Rivière.

DUCATET, apothicaire, membre du Cercle au Cap.

DUMONT D'ENTRAGUES, apothicaire.

DUFOUR, aide-major au régiment du Cap.

DUGRAVIER, procureur de l'habitation Choiſeuil à la Petite-Anſe.

DENIS & DALLEST, négociants au Cap.

DALCOURT DE BELZUM, conſeiller honoraire au conſeil ſupérieur du Cap.

DUPONT DEGAUT, habitant à Maribaroux.

DORLIC, habitant au même lieu.

DURANTON, écrivain principal, faiſant fonction de commiſſaire au Fort-Dauphin.

DESCHAMPS, avocat & ſubſtitut de M. le procureur-général du Roi au conſeil ſupérieur du Cap.

DEBION, habitant au Port-de-Paix.

DELAHAYE, (l'abbé) curé au Dondon, aſſocié colonial du Cercle.

D'INGRANDE, (le comte) habitant au fond des negres, aſſocié colonial du Cercle.

F

FONTANGE, (de) chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, de la ſociété militaire de Cincinnatus, & commandant de la partie oueſt de St. Domingue.

FOULQUIER (de) intendant à la Martinique.

Pour 25 Exemplaires.

FAYOLLE, (de) ordonnateur au Cap.

FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU, procureur-général au conſeil ſupérieur du Cap, membre de pluſieurs académies & aſſocié honoraire du Cercle.

FOURNEAU, négociant au Cap.

FERRIER, médecin à Maribaroux.

MM.

FITTON, négociant au Cap.

FLAVILLE, (de) chevalier de St. Louis, habitant à la Cul.

G

GRECOURT, (de) premier avocat général au parlement de Rouen.

GEANTY, avocat au conseil supérieur du Cap.

GOMBAUT, négociant au Cap.

GENTON, DE BARSAC.

GAUCHÉ, docteur en médecine, associé colonial du Cercle, habitant au Port-de-Paix.

GOURGUES, habitant à Maribaroux.

H

HERAUD, habitant au morne du Cap.

HAY, habitant à Jacquezy.

HEUNICLE, faisant fonction de commissaire au Port-de-Paix.

J

JAHAN, au Cap.

L

LA SALLE (de) GREFFIER en chef du conseil-supérieur du Cap.

LE BEUGNET, négociant au Cap.

LAFOND, maître en chirurgie.

LORMIER LAGRAVE, habitant à Maribaroux.

LALANNE FRERES, négociants au Cap.

LAFAUCHERIE, négociant au Cap.

LEFEVRE DUFRESNE, négociant au même lieu.

LAMOTTE, habitant à Limonade.

LE GRAS, lieutenant des maréchaux de France, habitant au Fort-Dauphin.

LAPOLLE, artiste vétérinaire, Breveté du Roi.

LIBAUT DE LA BAROSSIERE, habitant à Maribaroux.

LA ROQUE, habitant.

LA BIE, Chirurgien major à la Louisiane.

LAFITTE, maître en chirurgie.

MM.

LAFITTE BAUDY, maître en chirurgie.
LIBER, chirurgien dentiſte au Cap.
LANDAI, habitant au Port-Margot.
LOUIS, habitant aux Gonaïves.
LA BROQUERE, habitant dans le Morne du Cap.

M

MARBOIS, (de) intendant des Isles Françoiſes de l'Amérique ſous le vent.
MALOUET DALIBERT, commiſſaire de la marine au Cap.
MEUNIER, notaire de l'intendance au Cap.
MACQUER, négociant au Cap.
MOZARD, rédacteur des feuilles américaines au Port-au-Prince.
MILLOT, habitant à la petite-Anſe, membre du Cercle, 2 *exemplaires.*
MANGIN, habitant à la Petite-Anſe.
MANSUI, chevalier de St. Louis, capitaine d'infanterie.
MAULEVRIER, (marquis de) capitaine de dragons, habitant aux.....
MILLOT & compagnie, négociants au Cap.
MOREAU de St. Mery, conſeiller au conſeil-ſupérieur du Cap.
MOUROL, habitant.
MARGAILLAN, apothicaire au Cap.
MERDIER SERAPHIN (le R. Père) ſupérieur de la maiſon de charité au Cap.
MARSAN, habitant au Cap.

N

NICOLEAU, négociant au Cap.

O

ODELUCQ JEUNE, habitant à la Petite-Anſe.

P

POIRIER, mtre. en chirurgie au Cap.
PRIEUR, commandant les milices au Dondon.
PESCAY, fils, habitant au port Margot.

MM.

PASTARIEN avocat, secrétaire du gouvernement, greffier de l'intendance à la Guadeloupe.

PESSEVILLE, neveu, (de) au Cap.

PASQUIER DE JUSTAMONT, médecin au Cap.

PLANTAI, mtre en chirurgie au Cap.

PASCHAL aîné, habitant aux Gonaïves.

PASTEUR, chanoine, (le R. P.) supérieur de la maison de charité à Léogane.

R

RIANS, greffier en chef de la jurisdiction consulaire de Rouen.

ROGER DUCLOMENIL, habitant aux Ecrevisses.

ROUX-VINCENT, négociant au Cap.

ROULET JEUNE, négociant au Cap.

ROUSSELOT, notaire, commissaire à la Marmelade.

S

SAINTAIN (le R. P.) préfet apostolique au Cap.

SARRAUT, apothicaire au Cap.

SAUZAI, apothicaire du Roi au même lieu.

SUZANNE (de), avocat au conseil-supérieur du Cap.

T

TROUILLET (de) président du conseil-supérieur du Cap. *quatre exemplaires.*

TESTARD, négociant au Cap.

THOUZARD (de) lieutenant-colonel au régiment du Cap, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St. Louis, & de la société militaire de Cincinnatus.

THIMOTHÉE (le R. P.) curé du Port-de-Paix, associé colonial du Cercle.

V

VIEL, avocat au conseil-supérieur du Cap.

VALADE, procureur au fort Dauphin.

VANTAGE, mtre. en chirurgie au quartier Dauphin.

VALSEMEY (de) sur l'habitation Gatifel.

URBAIN (le Père), curé de la Cul.

WORLOOK, habitant au Trou.

PRÉFACE.

Le Cercle des Philadelphes au Cap avoit eu connoiſſance de l'entrepriſe de M. Thiery de Menonville, Botaniſte bréveté du Roi, pour procurer la cochenille aux colonies françoiſes; il avoit eu l'avantage de recueillir le traité de ce Botaniſte, ſur la culture du nopal & de la cochenille; croyant qu'il étoit utile de conſacrer dans les faſtes de la colonie la mémoire des particuliers dont les efforts généreux & les actions louables peuvent y ſervir d'exemple, il a propoſé de faire l'éloge de M. Thiery.

M. Arthaud trouvant du plaiſir à célébrer ſa patrie en louant un homme qui lui faiſoit honneur, s'eſt chargé de faire l'éloge de M. Thiery; il a préſenté ſon travail au Cercle dans la ſéance du 19 Septembre 1785.

Le Cercle voulant publier l'ouvrage de M. Thiery ſur la culture du nopal & de la cochenille, a cru, en propoſant cet ouvrage par ſouſcription, qu'il devoit faire imprimer l'éloge qu'il avoit adopté.

Une perſonne qui n'a pas voulu être connue, a remis à M. d'Angerville le manuſcrit du voyage de M. Thiery au Mexique. On voit dans cet écrit la marche que M. Thiery a ſuivi pour faire agréer ſon projet, les ſecours qu'il a reçu du gouvernement, les précautions qu'il a priſes pour réuſſir. C'eſt-là que l'on voit l'homme laborieux & inſtruit, l'homme entreprenant & courageux, & que l'on peut juger les peines, les riſques & les haſards d'une entrepriſe, que M. Thiery regardoit comme la plus hardie & la plus intéreſſante qui ait été faite dans ce ſiècle. (1)

On verra ſans doute avec plaiſir dans cet ouvrage la deſcription des lieux que l'auteur a viſités; on a conſervé ſon journal de mer, parce que l'on a penſé que les marins, les phyſiciens & les naturaliſtes pourroient y trouver des remarques utiles.

M. Thiery n'a pas eu le temps de rédiger cet ouvrage, qu'il ſe propoſoit de dédier à

(1) Extrait d'une lettre de M. Thiery.

M.

M. de Roſtagni, député du commerce à la cour pour la ville de Marſeille.

On y a trouvé quelques lacunes, qui font regretter que l'on n'ait pas eu plus de ſoins à réunir & à conſerver les écrits de ce botaniſte. On a perdu autrefois, par la même indifférence, une partie des travaux de M. *Poupé Deſportes*, médecin du Roi au Cap. Ses manuſcrits ſur la botanique & ſur la médecine ont été enlevés à ſa mort, comme ceux de M. Thiery ; & s'il n'avoit pas eu la précaution d'en envoyer quelques-uns à M. ſon frère, nous aurions perdu entièrement les ouvrages eſtimables de ce médecin.

M. Mozard, rédacteur des affiches américaines, a procuré au Cercle pluſieurs lettres de M. Thiery, & l'épitre dédicatoire de ſon ouvrage ſur la culture du nopal & de la cochenille, qu'il ſe propoſoit d'offrir à Sa Majeſté. Nous ſommes bien fâchés que des raiſons particulières nous aient empêché de publier ces lettres.

M. Thiery fait remarquer que les auteurs n'ont pas donné une deſcription exacte des

différentes eſpèces de cactes, parce qu'ils ne les ont pas vues convenablement, pour obſerver & ſaiſir leurs caractères ſpécifiques.

En indiquant ce défaut, M. Thiery ſe propoſoit ſans doute de completter dans la ſuite cette deſcription. Il examine effectivement pluſieurs eſpèces de cactes; mais ce qu'il en dit eſt encore inſuffiſant, parce qu'il n'a pas eu l'avantage d'obſerver ceux même dont il a enrichi la colonie aux époques de leur floraiſon. Ce travail méritera dans la ſuite les ſoins du Cercle, ou de quelques botaniſtes plus heureux que M. Thiery.

Nous avons vérifié preſque tous les principes de culture établis par M. Thiery. M. Raynal, qui a ſans doute eu connoiſſance de ces principes, les a adoptés avec raiſon dans la dernière édition de ſon ouvrage immortel; nous croyons qu'ils doivent être ſuivis, & que toutes les régles que M. Thiery preſcrit méritent la plus grande attention.

M. Thiery prévient qu'il n'a point obſervé la cochenille au microſcope; nous

n'avons pu examiner la cochenille fine, qui n'exiſte plus à Saint-Domingue; mais le Cercle a chargé M. Dubourg, directeur du jardin des plantes du Cercle, d'obſerver la cochenille ſilveſtre, & de la décrire. C'eſt à ſes ſoins & à ceux de M. l'abbé de la Haye, notre aſſocié colonial, que l'on doit les deſſeins de cet inſecte qui n'avoit pas encore été gravé (1).

M. Raynal a eu raiſon de dire, que M. Thiery cultivoit la cochenille à Saint-Domingue avec une perſévérance digne de ſon premier courage (2) : on ne doit pas être étonné des progrès lents de ſes travaux; il avoit été obligé, pour ſortir de la nouvelle Eſpagne avec les nopals & la cochenille, de les enfermer dans pluſieurs coffres, qu'il ne put même ouvrir entièrement en traverſée; ces précautions néceſſaires manquèrent de faire périr ſes nopals

(1) M. de Réaumur a fait deſſiner la cochenille fine macérée dans le vinaigre.

(2) *Voyez* Hiſtoire philoſophique & politique, édit. *in*-4. de 1780. Chap. XI, pag. 73 & ſuiv.

avec la cochenille; il eſt étonnant qu'il n'ait pas éprouvé ce malheur.

Il eſt donc vrai que M. Thiery n'a pu apporter à Saint-Domingue que quelques caiſſes de nopal du Mexique; mais il eſt également vrai qu'il avoit réuſſi, par un travail opiniâtre, à le multiplier aſſez pour en faire une plantation étendue dans le jardin qu'il avoit formé ſous le nom de jardin du roi au Port-au-prince.

Il étoit naturel que M. Thiery, occupé à multiplier le nopal, ne ſe fût appliqué juſques-là qu'à conſerver de la graine & des ſouches de cochenille fine, & il faut convenir qu'il y en avoit aſſez lorſqu'il eſt mort, pour donner l'eſpérance de pouvoir dans la ſuite ſemer en culture, lorſque les plants de nopal aſſez multipliés auroient eu l'accroiſſement convenable (1).

---

(1) M. Joubert nous a dit qu'il y avoit, à la mort de M. Thiery, dix caiſſes de nopal du Mexique, avec ſept à huit mères cochenilles fines ſur chaque caiſſe: or, une cochenille produiſant trois cent petits au moins, cela devoit donner, au premier part, une population de

On ſait les ſoins que M. Declieux s'eſt donnés pour apporter le caffé de France à la Martinique ; on en avoit pris des plants à Paris au jardin du roi ; la proviſion de l'eau du vaiſſeau dans lequel il paſſoit devenant rare, & n'étant diſtribuée à chacun qu'avec meſure, il a été ſouvent obligé de partager avec ces arbuſtes la portion qu'on lui donnoit pour ſa boiſſon, afin de conſerver de précieux dépôts dont il s'étoit chargé.

---

vingt-un mille cochenilles, & la certitude d'une génération innombrable & ſuffiſante pour en fournir dans la ſuite à toute la colonie ; mais eſt-il vraiſemblable que M. Thiery n'ait laiſſé que la quantité de nopal & de cochenille que M. Joubert dit avoir trouvée, lui qui, peu de temps avant ſa mort, avoit pris avec MM. les adminiſtrateurs & le public l'engagement que nous allons rapporter.

Extrait du ſupplément aux affiches américaines, N°. 3. 1780.

Le ſieur Thiery de Menonville, botaniſte du roi, réſident au Port-au-Prince, s'oblige envers MM. les adminiſtrateurs de la colonie & les colons, de diſtribuer dans un an, dès la date du préſent avis, *gratis* & de préférence à tout autre, ſans diſtinction du riche ou du pauvre, à chaque habitant de la bande du Sud, depuis Aquin juſqu'au Cap Dame-Marie, du fond de

Les ames bien nées, dit M. de Chanvalon, n'apprendront pas ſans doute ce fait ſans émotion, s'il eſt vrai, comme tous les bons eſprits en conviendront, qu'il vaut mieux enrichir une province que d'en conquérir une autre par la force des armes; combien la mémoire d'un auſſi zélé citoyen ne doit-elle pas être à jamais chère à toute la France par les ſuites heureuſes de cet événement! (1)

---

la plaine du Cul-de-Sac, de l'Arcabaye, du Mirbalais, de Lartibonite, des Gonaïves, ſurtout de tous les environs de la Déſolée; enfin, de la bande du nord, depuis le Môle St. Nicolas juſqu'au Fort-Dauphin, qui lui enverront, ſans fraix, un mémoire météorologique exact & fidèle des pluies de leur territoire, depuis le 20 du préſent mois de Janvier, juſqu'au même jour de l'an 1781: 1°. *des plants de nopal pour élever les cochenilles fines & ſilveſtres*: 2°. *les inſectes de ces deux eſpèces*: 3°. le plan de la véritable vanille-lée: 4°. les ſemences du véritable jalap du Mexique: 5°. des ſemences du véritable indigo de Guatimala: 6°. les ſemences d'un coton de la nouvelle Vera-Crux, ſupérieur à tous autres connus juſqu'à préſent, tant parce qu'il eſt nain, qu'il s'ouvre trois mois après qu'il a été ſemé, qu'il évite la chenille, qu'il peut être ſemé toute l'année, que parce que ſes péricarpes ſont plus gros, ſa ſoie plus blanche, plus fine & plus forte.

(1) *Voyez* Voyage à la Martinique, pag. 122.

Il a sûrement fallu plusieurs années pour que la Martinique pût faire des récoltes de caffé, & pour que cette denrée devînt un objet de commerce important.

Le courage & la persévérance qui étoient néceſſaires à M. Thiery étoient bien supérieurs au courage & aux sacrifices qui honorent M. Declieux. L'objet de son entreprise étoit bien aussi important, & la France doit à jamais regretter sa mort : l'état doit à M. Declieux une partie des richesses de ses colonies, mais il n'auroit pas eu moins d'obligations à M. Thiery, qui auroit ajouté à leurs prospérités.

On a trouvé dans le jardin du Port-au-Prince une plus grande quantité de cochenille silvestre que de cochenille fine ; elle s'y est perpétuée même sans culture ; son éducation demande moins de soins, & comme le dit M. Thiery, elle résiste davantage aux intempéries des saisons : on verra que M. Thiery avoit fait faire par M. Macquer des essais sur la cochenille silvestre qu'il avoit recueillie au Port-au-Prince ; ces essais ten-

dent à prouver que la cochenille ſilveſtre peut être ſubſtituée à la cochenille fine dans la teinture ; ils rectifient l'opinion de M. Hellot, qui s'exprime de cette manière en parlant de la cochenille ſilveſtre : " cette „ cochenille eſt toujours beaucoup plus „ menue que la cochenille fine ou cultivée ; „ ſa couleur eſt meilleure & plus ſolide „ que celle qu'on tire de la cochenille fine, „ mais elle n'a jamais le même éclat, & „ d'ailleurs il n'y a pas de profit à l'em- „ ployer, puiſqu'il en faut quatre parties, „ & quelquefois davantage, pour tenir lieu „ d'une ſeule partie de cochenille fine (1) „.

En parlant de la couleur cramoiſi, M. Hellot dit (2) : on peut voir la même opération en employant une partie de cochenille ſilveſtre ou *campeſianne*, au lieu de cochenille fine ou *meſtéque*, & la couleur n'en eſt pas moins belle pourvu qu'on en mette ſuffiſamment ; car pour l'ordinaire,

(1) L'art de la teinture, pag. 279.

(2) *Idem*, pag. 347 & 348.

quatre parties de cochenille ſilveſtre ne font pas plus d'effet en teinture qu'une partie de cochenille fine : on peut de même employer la cochenille ſilveſtre dans l'écarlatte, mais ce doit être avec de grandes précautions, & le mieux ſeroit toujours de n'en mettre que dans les demi-écarlattes & dans les demi-cramoiſi.

Le Cercle voulant eſſayer la culture de la cochenille ſilveſtre, la ſeule que l'on eut à Saint-Domingue, n'ayant qu'une petite quantité de graine qui lui avoit été fournie par M. Bruley qui s'occupe de cette culture, & déſirant étendre ſes plantations, il a prié MM. les adminiſtrateurs de lui procurer du plant du jardin du roi au Port-au-Prince. Le Cercle a reçu cette réponſe en date du 21 Juillet 1785.

" Vous nous trouverez, Meſſieurs, tou-
" jours très-diſpoſés à ſeconder, autant qu'il
" dépendra de nous, votre zèle patrioti-
" que ; nous ne pouvons donc qu'applaudir
" au projet que vous avez d'établir un
" jardin pour y cultiver les plantes utiles,

„ & particulièrement le nopal, nous ne „ pouvons qu'applaudir à l'intention où vous „ êtes d'eſſayer la culture de la cochenille: „ il ſeroit fort à déſirer que cette branche „ précieuſe de commerce fût établie en „ cette colonie.

„ Le jardin du roi eſt dans ce moment „ fort dépourvu, ce qui nous fait déſeſ- „ pérer de pouvoir ſatisfaire à la demande „ que vous nous faites, Meſſieurs, d'une „ certaine quantité de plants de nopal; „ nous allons cependant en parler au mé- „ decin botaniſte; s'il eſt poſſible, Meſſieurs, „ de vous en envoyer quelques plants, nous „ profiterons de la première occaſion qui „ ſe préſentera pour vous les faire paſſer; „ & par *Poſt Scriptum*, on ajoute: le mé- „ decin du roi, Meſſieurs, chargé du jardin „ botanique, vient de nous dire qu'on ne „ pouvoit vous faire l'envoi des plants en „ queſtion avant la fin de l'année.„

Heureuſement que le Cercle a pu ſe paſſer des ſecours qu'il avoit demandés à Meſſieurs les adminiſtrateurs. Le nopal lui

manque plutôt que la cochenille ; il s'occupe à le perfectionner, & en attendant que ſes plants ayent l'âge convenable pour être ſemés en cochenilles, il ne fait qu'entretenir de la graine.

Cette petite culture a déjà produit au Cercle trois récoltes, il en a envoyé un échantillon à MM. Conſtard & de Bongard, en les priant de le tranſmettre au miniſtre, & il a reçu cette réponſe obligeante, le 18 Septembre 1785.

" Nous avons reçu, Meſſieurs, avec la
„ lettre que vous nous avez fait l'honneur
„ de nous écrire, la petite boëte renfer-
„ mant l'échantillon de la première coche-
„ nille que vous avez cultivée ; c'eſt com-
„ mencer, Meſſieurs, avec ſuccès ; il y a
„ tout lieu de croire que cette précieuſe
„ culture pourra réuſſir : nous allons en
„ rendre compte au miniſtre, en lui faiſant
„ connoître, Meſſieurs, tout votre zèle pa-
„ triotique „.

Pline, le naturaliſte, avoit dit d'après toute l'antiquité, que la matière colorante

de l'écarlatte étoit une graine ; cette opinion a retardé l'obſervation, & elle a fait préjugé pendant pluſieurs ſiécles.

Les Eſpagnols qui ont fait la conquête du Mexique ont découvert que les Indiens ſe ſervoient de la cochenille pour teindre leurs maiſons & leur coton : frappés ſans doute de la beauté de cette couleur, ils lui ont donné un nom dérivé du mot latin *Coccus*, qui déſignoit la graine d'écarlatte avec laquelle la cochenille a de l'analogie : ils ont fait connoître cette matière colorante au miniſtère, qui preſſentant les avantages que l'on pouvoit en tirer, ordonna à *Cortez*, en 1523, de multiplier la cochenille (1).

Acoſta en 1530, & *Herrera* en 1601, avoient décrit la cochenille auſſi bien que nos naturaliſtes modernes (2); mais ces deſcriptions ne furent pas connues, & le témoignage de Pline ſur la graine de l'écarlatte s'étendit auſſi ſur la cochenille.

---

(1) *Voyez* Hiſtoire philoſophique & politique L. C.
(2) *Voyez Idem.*

On avoit cet inſecte dans le commerce depuis plus d'un ſiécle ; mais comme on ne voyoit pas diſtinctement les parties qui caractèriſent un animal, on croyoit généralement que c'étoit une graine.

Delaët, *Furetiere*, le *Père Plumier*, ont cru que la cochenille étoit un inſecte, mais la prévention dominoit encore, & *Pomet*, qui a écrit une hiſtoire générale des drogues en 1604, appuyé par le rapport d'un ſieur Rouſſeau, habitant à Saint-Domingue, s'élève contre l'opinion du Père Plumier, & décide que la cochenille eſt une graine.

Enfin l'erreur eſt détruite : Ellis Réaumur d'après MM. Hartſoeker, de Lahire, Geoffroi, de Ruiſſcher & quelques autres (1), ont atteſté que la cochenille étoit un inſecte, & cette opinion fournie par l'obſervation eſt aujourd'hui reçue généralement.

Mais cet inſecte exiſte-t-il à Saint-Domingue & dans les isles françoiſes de l'Amérique ?

---

(1) *Voyez* Mémoire pour l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, Mémoire XI, pag. 89, 98 & 99.

Plumier dit l'avoir découvert au petit Goave dans l'isle de Saint-Domingue, & que deux Indiens esclaves & natifs du pays où on la cultive, & quelques flibustiers, lui assurèrent que c'étoit elle; que les Indiens la cueilloient sur la raquette, ce qui lui fait juger que c'étoit la seule culture sur cette plante qui lui communiquoit ce beau rouge, celui qu'il cueillit sur les acacias ou sur les cerisiers étant fort fade (1).

Qui empêche, dit le révérend Père Labat (2), que les habitans de Marie-Galante & des petites isles ne cultivent la cochenille? Combien y en a-t-il qui mènent une vie languissante & pauvre, parce qu'ils ne sont pas en état de faire des sucreries, des cacaotiers, & des indigoteries, parce qu'ils n'ont pas assez d'esclaves, ou parce que leur terrain n'est pas propre à ces manufactures,

---

(1) *Voyez* Histoire générale des drog., par Poncet, édit. *in-folio*, liv. I, pag. 32.

(2) *Voyez* nouveaux Voyages aux isles françoises de l'Amérique; des manufactures que l'on pourroit établir aux isles, chap. IV, édit. *in*-12.

qui deviendroient riches & puiſſans en cultivant la cochenille ? Rien n'eſt plus aiſé : il ne faut ni de grandes habitations, ni de bons terrains pour cela. La terre la plus uſée eſt la meilleure pour les raquettes ou figuiers épineux, & comme ces plantes portent du fruit deux fois l'année, on feroit deux récoltes de ces inſectes ſi chers & ſi précieux : je ſais que peu de gens ſavent la manière de les gouverner, de les faire mourir, de les ſécher, & autres choſes qu'il faut ſavoir pour bien conduire cette entrepriſe ; mais nous avons tant de flibuſtiers qui ont été ſur les lieux où les Eſpagnols font cette marchandiſe ; il eſt ſi facile d'y aller & d'y demeurer ſous quelque prétexte, & cependant examiner avec ſoin tout ce qui regarde la cochenille, que ce n'eſt qu'une véritable indolence, & une pareſſe craſſe, qui empêche nos inſulaires de ſe donner les mouvemens néceſſaires pour entreprendre la culture des plantes qui nourriſſent la cochenille.

On voit par ce paſſage du Père Labat, que c'eſt lui qui a donné l'idée à M. de

Réaumur de propoſer à M. le Régent de tranſporter la cochenille dans nos colonies : il faut cependant convenir que ce projet n'étoit pas d'une exécution auſſi facile que le Père Labat paroiſſoit le penſer : il paroît auſſi qu'il étoit du nombre de *ces gens* qui ne connoiſſoient pas la cochenille ; nous allons nous en aſſurer encore plus, en rapportant ce qu'il a dit dans un autre endroit.

On trouve par toutes les isles où il y a des acacias un petit inſecte qui y prend naiſſance, & qui ſe nourrit des fruits des raquettes ; on l'appelle cochenille (1). L'inſecte qu'on trouve dans ce fruit, ſoit qu'il y naiſſe ou non (car les ſentimens ſont partagés là-deſſus), eſt à-peu-près de la taille d'une groſſe punaiſe, ſa tête ne ſe diſtingue du reſte du corps que par deux petits yeux qu'on y remarque, & une très-petite gueule. Le deſſous du ventre eſt garni de ſix pieds de chaque côté ; ils ont chacun trois articles ;

(1) *Voyez* Voyage aux isles de l'Amérique, IVe. partie, chap. IV. pag. 337 & ſuiv.

ils

ils ne ſont pas plus gros à une extrémité qu'à l'autre, & ne paſſent pas la groſſeur d'un cheveu très-délié : le dos de l'animal eſt couvert de deux ailes, qui ne ſont pas étendues comme celles des mouches, mais qui ſans excéder la longueur du corps en embraſſent & couvrent exactement toute la rondeur; elles ſont d'une fineſſe & d'une délicateſſe ſi grandes qu'elles ſont preſqu'inutiles à l'animal, qui ne peut s'en ſervir pour s'élever en l'air, mais ſeulement pour s'y ſoutenir quelques momens, retarder ſa chute, & la rendre moins précipitée quand il eſt obligé, par la violence qu'on lui fait, de quitter les fruits où il ſe nourriſſoit, & où il prenoit la couleur qui le fait rechercher & eſtimer ; les ailes, les pieds, & l'extrémité de la tête ſont ſi délicats qu'elles ne peuvent pas ſupporter l'ardeur du ſoleil, ſans être bientôt conſommées & réduites en pouſſière, ce qui fait que dès qu'il eſt ſec, il n'a plus la figure d'un animal, mais plutôt d'une graine d'une médiocre groſſeur, brune & preſque noire,

chagrinée, luiſante & comme argentée, ou du moins légèrement couverte d'une pouſſière blanche impalpable & tout-à-fait adhérente à leur peau.

J'ai élevé deux fois de ces inſectes. La première fois, je les trouvai par haſard dans des pommes de raquette : je les y laiſſai juſqu'à-ce que je viſſe que les fruits commençoient à ſe paſſer ; pour lors je les fis tomber ſur une ſerviette que j'avois étendue ſous les branches de la plante, en frappant deſſus avec un bâton ; ces pauvres petits animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchoient de ſe ſauver en s'élevant un peu en l'air avec leurs ailes ; mais leur foibleſſe & l'ardeur du ſoleil ne leur permettant pas d'aller bien loin, ils tombèrent ſur la ſerviette & aux environs : ils étoient pour lors, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils vivoient, d'un très-beau rouge, ils devenoient noirs quelques momens après qu'ils étoient morts ; & lorſqu'ils étoient ſecs, ils paroiſſoient bruns & comme argentés, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus. Je les écraſois & les réduiſois

en poudre, & je m'en ſervois au lieu de carmin pour laver des plans.

Une autre fois je vis de petits inſectes de la groſſeur de la plus petite puce, qui couroient ſur des pieds d'acacias qui étoient environnés de raquettes : j'en fis tomber ſur une feuille de papier, je les mis ſur des pommes de raquettes qui commençoient à s'ouvrir, ils s'y nourrirent, groſſirent, & ſe trouvèrent être de la même eſpèce que ceux que j'avois trouvés dans le fruit de la première fois ; d'où je conclus, que ces petits inſectes ne prenoient pas naiſſance dans le fruit des raquettes ; car ſi cela étoit, on en trouveroit dans tous les fruits, & c'eſt ce qu'on ne peut pas dire ; mais que le temps de jeter leur ſemence étant venu, ils la jettent indifféremment ſur tous les arbres où ils ſe rencontrent, d'où, étant éclos, ils ſe retirent dans les fruits de raquettes s'il s'en trouve à leur portée, ou dans quelqu'autre ſorte de fruit que ce puiſſe être, pourvu qu'il puiſſe leur fournir de la nourriture ; de-là vient qu'on en trouve ſur les acajoux,

les goyaves, les cerifiers, les orangers, les avocats, & autres ſemblables fruits ; mais qu'on ne cherche point, parce qu'ils n'ont point cette belle couleur rouge qui fait tout leur prix & leur valeur ; car il eſt certain que c'eſt le fruit qui nourrit la cochenille, qui lui communique en même temps ſa couleur, de manière que la couleur de l'inſecte change & eſt plus ou moins rouge à proportion que le fruit eſt plus ou moins coloré ; de ſorte qu'en ayant laiſſé exprès ſur des fruits qui commençoient à changer de couleur & à devenir jaunâtres, parce qu'ils étoient beaucoup au-delà de leur maturité, ces inſectes prirent la même couleur, & au lieu que je les avois vus très-rouges, ils devinrent enfin de couleur de feuille morte, comme le fruit devint lui-même en ſe flétriſſant & en pouriſſant.

Lorſque cet inſecte a atteint un certain âge & une certaine groſſeur, il y a apparence qu'il acquiert la force de voler, ou qu'il change de figure comme les vers à ſoie, les vers de palmiſtes & autres inſectes, & c'eſt

pour lors qu'il jette ſa ſemence, & qu'il ſe reproduit avant de mourir, car on le trouve toujours de la même groſſeur, au lieu que s'il demeuroit toujours dans la même figure, il eſt certain que ceux qui auroient plus d'une année ſeroient plus gros que ceux qu'on trouve ordinairement deux fois par an, à-peu-près dans le temps de maturité des fruits, qui ſont extrêmement petits, & comme ne faiſant que de naître.

Cet inſecte multiplie infiniment, car on en trouve une quantité prodigieuſe malgré ce que les fourmis, les vers & les poules, qui le recherchent avec avidité, en conſomment; la meilleure manière de les faire mourir, quand ils ſont ſur le drap où on les a fait tomber, eſt de les arroſer d'eau froide, après quoi on les fait ſécher, & c'eſt en ſéchant qu'ils perdent leurs pieds, leurs ailes & l'extrémité de leur tête, & qu'ils deviennent comme des graines ſans aucune figure d'animal.

Il eſt étonnant que M. Pomet, qui a ſi bien écrit de toutes les drogues, ſemble

être demeuré dans le doute au ſujet de la cochenille, & qu'il ait mieux aimé s'en rapporter au témoignage du ſieur François Rouſſeau qu'à celui du Père Plumier, & de tous ceux qui ont fréquenté l'Amérique & qui en ont écrit: s'il a un peu d'égard pour le ſieur Rouſſeau, que j'ai connu aſſez particuliérement à la Rochelle, en 1708, il doit retrancher ſes lettres dans la première édition qu'il fera de ſon travail, car aſſurément elles ne ſont point d'honneur à celui qui les a écrites : on voit que je rends ici juſtice au Père Plumier, parce qu'il le mérite, quoique dans bien d'autres endroits, je me ſois cru obligé de reprendre ce que ſa trop grande crédulité lui a fait écrire contre la vérité.

Outre l'avantage qu'on peut tirer des raquettes pour la nourriture des cochenilles, qui feront le fond d'un très-riche commerce, qui donneroit lieu d'employer quantité de terres qui ſont inutiles, parce qu'elles ſont trop maigres & trop uſées pour produire des cannes, du tabac, de l'indigo,

du roucou, du manioc & autres marchandiſes, il eſt certain que des habitans qui ont peu de force pourroient s'y attacher, & devenir en peu de temps fort à leur aiſe, & en état de pouſſer plus vivement cette manufacture ou en entreprendre d'autres.

Nous allons rapporter ſur la cochenille une diſſertation qui a été préſentée par un militaire à la chambre d'agriculture du Cap, en 1765; cette diſſertation ſe trouve dans le journal de Saint-Domingue, ouvrage intéreſſant. M. Mozard a réimprimé cette diſſertation dans le *N°.* 39 de ſes affiches, en date du 24 Septembre 1785. Nous tranſcrirons l'article de M. Mozard, en invitant nos lecteurs d'y faire attention : c'eſt ſans doute leur rendre ſervice, de réunir ſous le même point de vue tout ce qui a été écrit ſur la cochenille avant & après M. Thiery, par des perſonnes qui ſe ſont occupées de cet objet dans les colonies.

MÉMOIRE

Sur la cochenille, lu à la chambre d'agriculture du Cap, le 3 Juin 1765.

L'ATTENTION des cultivateurs de St. Domingue, fixée par le produit des terres fertiles, ne s'eſt point encore étendue juſqu'à celles dont le fonds ingrat ne promettoit pas à leur induſtrie les mêmes avantages; mais la nature qui ſemble, pour augmenter le prix de leurs productions, les avoir bornées, n'a pas prétendu priver de ſes dons celles qui, devenues néceſſaires à l'accroiſſement de la population, ſont juſqu'à préſent reſtées inutiles. Si l'émulation patriotique de nos pères n'eût procuré à ce terroir fécond des reſſources étrangères, le produit de ſon propre fonds, tout riche qu'il eſt, n'eut pas fixé long-temps l'ambition de ſes poſſeſſeurs. L'heureuſe introduction dans l'isle, des cannes, du caffé, de l'indigo, doit encourager l'eſſai des végé-

taux qui, cultivés dans l'Inde, promettent à l'Amérique par l'analogie du climat les mêmes ſuccès. Ce rapport, celui des ſaiſons, des fonds de terres & des expoſitions, attentivement obſervées par un ſpectateur éclairé, enrichiroit vraiſemblablement le commerce de cette colonie des objets les plus intéreſſans de celui de ſes rivales.

Le ſol aride de pluſieurs de ſes terres, telles que celles qui ſont deſtinées au nouvel établiſſement ordonné par Sa Majeſté *au Môle St. Nicolas*, paroît ſe refuſer aux cultures admiſes & à ces eſſais. Les moyens ordinaires de fertiliſer les fonds ingrats leur deviennent inutiles par leur expoſition, qui les prive des arroſemens néceſſaires pour faire valoir les engrais qu'on pourroit y employer : c'eſt dans les climats de même nature & dans la ſimilitude des productions, qu'on doit chercher les objets du bénéfice propre à y fixer les habitans.

La cochenille, cette teinture précieuſe, dont nous aurions depuis long-temps avec plus d'attention enrichi notre commerce,

ſemble en offrir un moyen aſſuré ; nous poſſédons l'inſecte qui la produit ; les plantes qui lui ſervent à la fois d'aſyle & d'aliment, pour le conduire à ſa plus grande perfection, ſont naturelles à ces lieux. La raquette, connue ſous le nom latin *opuntia* & au Mexique ſous celui de *nopal*, y croît partout ſans culture ; cette manufacture n'aſſujettit à aucune des dépenſes qu'exigent les autres ; le plant de deux quarreaux une fois formé en *raquette*, ce qui n'eſt ni difficile ni de dur entretien, donnera dès la première année une ſubſiſtance abondante à une famille nombreuſe, & aſſurera ſon bien-être dans la ſuite. M. *de Réaumur*, cet illuſtre naturaliſte, qui portoit ſes vues favorables à l'humanité juſques dans les climats les plus ignorés, avoit propoſé à M. le Régent l'établiſſement de cette nouvelle branche de commerce, par le tranſport dans nos poſſeſſions de cet inſecte, qu'on ignoroit y être ; ſon zèle fut loué, mais reſta inutile parce que l'on n'imagina pas que la raquette fût le nopal.

La cochenille ſe trouve partout dans cette isle ſur les végétaux dont les feuilles ou le fruit ont quelqu'acide : l'orme, l'oranger, la vigne, l'ananas, la raquette, en certaines ſaiſons en ſont couverts ; elle forme ſur les arbuſtes auxquels elle adhère fortement des tubéroſités, qu'avec peu d'attention on prendroit pour une maladie de la plante, ce qui lui fait donner le nom de gallinſecte ; elle pullulleroit encore plus ſi les fourmis, qui ſont extrêmement avides de ſa chair baveuſe, ou comme d'autres penſent, de la ſève qu'elle fait découler des plantes par les cicatrices qu'elle y fait, n'en détruiſoient beaucoup. Leur multitude peut ſervir à l'indiquer. Elle a la forme & à-peu-près la grandeur d'une punaiſe cendrée tirant ſur le blanc ; cette couleur étrangère eſt occaſionnée par une eſpèce de pouſſière ou duvet dont elle eſt enduite, car lorſqu'elle en eſt dépouillée elle paroît de couleur de chair, & donne en effet étant écraſée cette teinture qui, expoſée à l'air, acquiert en peu de temps celle de couleur de feu plus ou moins

vive, ſuivant l'âge de l'animal ou de la plante qui lui ſert d'aliment. Il y a lieu de croire que la raquette eſt plus propre qu'une autre à la perfectionner, ſi l'on en juge par la teinture de ſang dont ſe charge l'urine des perſonnes qui en mangent avec excès.

Ce n'eſt pas l'Amérique ſeule qui poſſéde des *gallinſectes* qui produiſent cette couleur, l'Europe a les ſiens. Le *kermès*, autrement nommé *graine d'écarlate*, eſt le produit d'un inſecte de la même claſſe, qui ſe nourrit du chêne vert, arbriſſeau qui croît dans les lieux les plus arides du *Languedoc*, de la *Provence*, de l'*Eſpagne* & des isles *de l'Archipel*. La cochenille, ou graine d'écarlate de Pologne, eſt un autre gallinſecte qui ne diffère des premiers qu'en ce que celui-ci vit dans la terre & n'attaque que la racine d'une plante nommée la *renouée*. Mais tous naiſſent, vivent & ſe reproduiſent de même, s'emploient également à la teinture d'écarlate & dans la médecine, & ne diffèrent que dans l'emploi que l'on fait de l'inſecte même ou de ſes œufs; il en eſt

beaucoup d'autres fort nuiſibles aux plantes dont on ignore les propriétés.

Les Mexicains, ſeuls diſpenſateurs de ce tréſor, diſtinguent deux ſortes de cochenilles, la *ſilveſtre* & la *meſtéque*; l'une ſe recueille dans les bois, & ſe nourrit ſans doute indifféremment de toutes les plantes; elle produit moins de teinture & eſt regardée comme inférieure. La meſtéque, qui prend ſon nom d'une province où elle abonde, tire vraiſemblablement ſa ſubſtance du nopal & paſſe pour la cochenille la plus eſtimée; il s'en fait trois récoltes par an.

Le temps néceſſaire pour la récolter eſt à-peu-près le terme de la durée de la vie de l'animal qui ne s'étend guère au-delà de trois mois. La femelle, qui eſt ovipare, croît après ſa naiſſance un certain eſpace de temps ſur les différentes parties de la plante dont elle fait ſon aliment, & qu'elle parcourt fort lentement à l'aide de pieds très-foibles & difficiles à diſtinguer. Elle s'y fixe enſuite ſans aucun mouvement apparent. Le peu de temps qui lui reſte encore à vivre eſt em-

ployé à reproduire ſon eſpèce ; elle eſt viſitée, dans cet état extérieur d'engourdiſſement, par une petite mouche colorée, que les obſervateurs ont reconnu être le mâle de la cochenille, différent d'elle en ce qu'il eſt aîlé, ainſi que celui de la fourmi, & deſtiné à porter dans ſes ſens glacés la ſource d'une nouvelle vie funeſte à ſes auteurs. De cet accouplement s'enſuit immédiatement une ponte abondante d'œufs, moitié plus petits que la graine de moutarde, & d'un rouge vif que la femelle dépoſe ſous elle, de manière qu'elle les couve exactement, ce qui fait que l'inſecte de plat qu'il étoit devient convexe, à meſure que le nombre en augmente ; elle périt enfin dans ce devoir maternel, & ne ceſſe pas même après ſa mort d'être utile aux êtres qu'elle vivifie ; car le corps, quoique déſſéché, devient par la qualité glutineuſe de ſes chairs un enduit qui les préſerve des injures de l'air & de l'attaque des inſectes ennemis. Les arbres alors (je l'ai remarqué ſurtout vers la fin de décembre) paroiſſent couverts de ces

amas d'œufs, comme ils le ſont des ordures des oiſeaux, auxquelles reſſemblent par leur couleur blanchâtre les branches de ceux qui leur ſervent de retraite.

C'eſt dans ce moment que le cultivateur doit faire ſa proviſion de graine de cochenille, en obſervant, comme on le fait pour le ver-à-ſoie, de mettre à couvert dans le temps des pluies les rameaux qui en ſont chargés; on les tranſporte ſitôt que les œufs écloſent ſur le plant des raquettes, diſpoſé pour plus de facilité par alignement, & avec des diſtances ſuffiſantes d'un rang à l'autre pour pouvoir commodément ramaſſer l'inſecte quand il ſera temps: il eſt aiſé de s'appercevoir du moment où les œufs écloſent; l'enduit, forcé par l'activité des petits vers éclos qui ſont de la même couleur que les œufs, ſe détache du corps auquel il adhéroit & leur laiſſe une iſſue. Il paroît importer peu que la poche d'œufs ait été priſe ſur la raquette ou ſur toute autre plante, l'inſecte dépoſé ſur celle-ci acquerra ſûrement la qualité convenable; la ſeule atten-

tion qu'il y ait à faire, eſt de ne pas rejeter les nimphes ou poches qui paroiſſent vides ou peu convexes; ce ſeroit réduire au célibat la nouvelle colonie. Le mâle, déjà diſtingué par ſon activité & le brillant de ſa figure, jouit encore de la prérogative de naître ſeul & vivipare. On trouve en ouvrant la nymphe qui le contient, un ver plus gros que ceux qui naiſſent des œufs, nageant dans une liqueur rougeâtre, & qui n'en ſort que décoré de tous ſes attributs.

Trop de diſtractions & le défaut d'inſtrumens m'ont empêché d'obſerver plus exactement la cochenille dans ſes autres révolutions. Ce qui me paroît mériter le plus d'attention de la part de ceux qui voudroient s'en aſſurer un revenu, ce ſeroit 1°. l'inſtant à ſaiſir pour la trouver la plus propre à la teinture. 2°. Le moyen de pénétrer ſi c'eſt l'âge de l'inſecte ou la nature de ſes alimens qui la rend plus abondante & plus parfaite; ſi c'eſt dans ce dernier cas, c'eſt de la feuille ou patte de raquette qu'il tire le ſuc, qui fixé donne cette précieuſe couleur

couleur ou du fruit : il n'eſt pas douteux alors que le temps de ſa maturité ſeroit le plus convenable pour le recueillir ; mais ce ſeroit en réduire les récoltes à deux par an, au lieu de trois qui ſe font au Mexique. Un peu d'expérience & d'attention rectifiera ce qui manque à nos connoiſſances.

La récolte & la préparation de la cochenille, pour la diſpoſer à la teinture, n'augmentent point la difficulté de cette culture : les Mexicains étendent, dans la plus forte chaleur du jour ſous les plantes de nopal, des draps ou nattes ſur leſquels ils reçoivent les inſectes qu'ils en détachent, ſoit en les agitant, ſoit en les ſéparant avec quelques inſtrumens, & ſe contentent de les expoſer pour les déſſécher au ſoleil le plus ardent, ou les plongent enfermés dans un linge dans l'eau bouillante, pour éteindre en eux tous principes vitaux & les font enſuite ſécher. La cochenille, moyenant cette ſimple préparation, eſt à l'abri de toute altération ; on a éprouvé qu'après cent trente ans de garde elle avoit en teinture le même effet

que la nouvelle. Il feroit à propos de conſulter le traité de la cochenille par Runſcher hollandois, & la diſſertation de Neuville lue à l'académie en 1726.

Trop plagiaire pour vouloir m'attribuer le mérite de la découverte, je n'ai eu en vue dans cet extrait que de donner l'idée d'une production ignorée quoique naturelle au pays, d'un objet trop conſidérable pour être négligé plus long-temps, & d'autant plus favorable, qu'elle peut être une ſource de richeſſes pour des lieux qui paroiſſent dénués de reſſources. La cochenille de Saint-Domingue eſt la même que celle du Mexique; un Eſpagnol de ce royaume, homme de lettres & de conſidération, me la fit connoître, en 1750, & me l'aſſura de la même eſpèce; il n'eſt pas moins conſtant que la raquette ou le figuier épineux eſt le nopal ſur lequel elle ſe cueille : tout juſqu'à la ſimplicité de cette culture & le peu de dépenſe qu'elle occaſionne, contribue à encourager les eſſais qu'un peu d'attention ne peut manquer de faire réuſſir; mais

ce qui doit les déterminer chez un peuple laborieux, & qui ne le cède en induſtrie & en intelligence à aucun de l'univers : c'eſt l'évaluation faite par les plus habiles négocians de la Hollande du produit de la cochenille qui ſe tire du Mexique, habité par le peuple le moins propre au travail & le moins ſuſceptible d'émulation ; il a été calculé que les galions apportoient année commune en Europe, 880000 liv. peſant de cochenille, dont un tiers ſilveſtre, par conſéquent de moindre valeur, qui produiroient environ 15,560,680 liv. monnoie de France, ce qui l'établiroit l'une dans l'autre à environ 16 de nos livres numéraires la livre.

EXTRAIT

Des affiches américaines, du 24 Septembre 1785, N°. 39.

CE que le Père Nicolſon (1) a dit de la cochenille dans ſon ouvrage compoſé en 1773, il l'a extrait preſque mot à mot du mémoire que l'on vient de lire, & qui dut faire ſenſation lorſqu'il parut dans la colonie, quoique nous ſoyons bien fondés à croire qu'il y fut peu répandu (2) : perſonne ne profita des avantages qu'il fait connoître ; on ne ſongeoit peut-être plus à la cochenille, lorſqu'en 1776, M. Thiery de Menonville arriva à Saint-Domingue avec la qualité de médecin botaniſte du roi (3) : il eſt le premier qui ait eu ce titre, il s'oc-

(1) Eſſais ſur l'hiſtoire naturelle de St. Domingue, pag. 45 & ſuiv.

(2) Ce Mémoire a été auſſi répandu que le Journal de St. Domingue.

(3) M. Thiery de Menonville n'a obtenu ce titre qu'au retour de ſon voyage au Mexique.

cupa beaucoup de notre hiſtoire naturelle : ſon zèle étoit infatigable ; né avec de l'eſprit, de la vivacité, un génie ardent & une ſenſibilité extrême, ſon ame s'exhaltoit auſſi facilement dans la ſociété que dans la retraite du cabinet ; nous avons lu quelques-unes de ſes lettres où il s'eſt peint lui-même comme nous le repréſentons. La cochenille excita particulièrement ſes recherches, & dans le deſſein de s'inſtruire de tout ce qui concerne ce précieux inſecte, il ſe rendit au Mexique où il apprit des Eſpagnols l'art facile de l'élever, de le nourrir, de le récolter, de planter le nopal &c. : ſoit qu'il eût le deſſein de donner aux cultivateurs plus de confiance dans leurs travaux, ſoit qu'il ne fût pas entièrement perſuadé que notre cochenille étoit la même que celle du Mexique, il brava mille dangers (1) pour ravir à nos voiſins une

(1) Ce n'eſt qu'au retour du Mexique, en débarquant au Môle, que M. Thiery a découvert que la cochenille ſilveſtre exiſtoit à St. Domingue ſur le péreſchia; il ne l'avoit pas vue avant ſon voyage, & c'eſt

richeſſe que nous poſſéderions cependant comme eux, ſi nous le voulions; il revint au Port-au-Prince avec des plants de nopal couverts de cochenilles; il la multiplia; il l'examina avec toute l'attention dont étoit capable un obſervateur auſſi éclairé; enfin, il la récolta, & à l'inſtant de jouir du fruit de ſon intrépidité, de ſes dépenſes & de ſes travaux, la mort le ravit aux ſciences & à ſes amis; il mourut *ab inteſtat* : nous ſavons par tradition qu'il avoit fait un traité de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille, qui l'avoit occupé pendant dix ans (1), comme il dit lui-même dans une de ſes lettres; mais nous n'avons que des notions incertaines ſur le ſort que cet ouvrage a éprouvé. M. Thiery ſe propoſoit d'en faire hommage au roi, & nous avons ſous les yeux l'épitre dédicatoire qu'il devoit

---

à Guaxaca qu'il a appris à la connoître & à éviter l'erreur de tous ceux qui croyoient avoir vu cet inſecte dans la colonie.

(1) *Voyez* Première partie du Traité de la culture du nopal & de la cochenille, chap. VIII.

adreſſer à Sa Majeſté. Il rapporta encore du Mexique le jalap, la vanille, qui cependant étoit déjà connue & cultivée ici & à la Martinique; l'hypécacuana blanc que nous voyons ſe multiplier, & enfin pluſieurs autres plantes auſſi précieuſes par leurs vertus que curieuſes par leur beauté. Le ſavant M. de Juſſieu de l'Académie royale des ſciences entretenoit une correſpondance ſuivie avec M. Thiery, qui ſelon quelques renſeignemens qu'on nous a fourni auroit bientôt reçu les honneurs académiques, ſi la mort ne l'avoit arrêté au milieu de ſa carrière: le célèbre auteur de l'hiſtoire philoſophique & politique en parlant de la cochenille, s'exprime en ces termes ſur l'infatigable naturaliſte que nous regrettons.

M. Thiery, botaniſte françois, bravant plus de dangers qu'on n'en ſauroit imaginer, l'a enlevée (la cochenille) à *Oaxaca* même, & l'a tranſplantée à Saint-Domingue où il la cultive avec une perſévérance digne de ſon premier courage; ſes premiers ſuccès ont ſurpaſſé ſon attente, & tout porte à

eſpérer que la ſuite répondra à de ſi heureux commencemens : ce peu de mots conſignés dans un ouvrage immortel, en dit plus qu'un long éloge. Tout le fruit des travaux de M. Thiery étoit perdu, & nous retombions dans les ténèbres où nous avions ſi long-temps vécu au ſujet de la cochenille, ſans les ſoins éclairés & les recherches aſſidues de M. Joubert (1), qui a repris le ſoin de démontrer à la colonie avec quelle facilité elle peut ajouter à ſes richeſſes celle de la cochenille. L'intervalle qui s'eſt écoulé entre la mort de M. Thiery & les premiers eſſais de M. Joubert, avoit apporté un déſordre extrême dans les établiſſemens qui

(1) M. Joubert a été ſecondé dans les ſoins qu'il a donnés aux plantations de M. Thiery après ſa mort, par M. Chotard médecin de Montpellier & Créole de Léoganne. Malheureuſement, le zèle de ces Meſſieurs n'étoit pas éclairé par les mêmes connoiſſances que celles qui dirigeoient M. Thiery. Ces plantations ne furent pas ſoignées convenablement, on perdit bientôt la cochenille fine, & la ſilveſtre mal cultivée ſe conſerva dans ſon état agreſte; nous appelons pour confirmer ces faits tout le Port-au-Prince qui en a été témoin.

avoient été entrepris pour cultiver l'insecte & sa nouriture ; il n'en restoit plus que de foibles traces, il fallut presque tout recommencer ; mais avec de la constance M. Joubert parvint à rassembler assez d'insectes de cochenille, & particulièrement de *ceux qui se sont trouvés naturels à Saint-Domingue*, pour en récolter une quantité suffisante avec laquelle on a fait les essais de teinture (1) dont il est parlé dans son Mémoire ; il se proposoit d'en différer encore l'impression jusqu'à ce que d'autres occupations lui eussent permis de faire des expériences en grand que son voyage en France a retardées ; mais lui ayant fait connoître que nous avions formé depuis quelques mois le projet de rassembler un extrait des observations qui ont été faites dans les colonies françoises, sur les moyens faciles de récolter la

(1) Les essais de teinture que M. Joubert a fait faire à Paris, ont été exécutés sur la cochenille que M. Thiery avoit laissée dans son cabinet ou sur ses plantations : jamais M. Joubert n'a semé ni récolté de la cochenille indigène à St. Domingue.

cochenille, il a bien voulu nous donner le réſumé de ſon travail, tel qu'il a été mis ſous les yeux du roi; il nous a communiqué un autre Mémoire très-intéreſſant, & beaucoup plus circonſtancié ſur le même ſujet, & qu'il ſe propoſe de faire imprimer inceſſamment.

HISTOIRE ABRÉGÉE

De la cochenille de St. Domingue & de ſa culture, par M. JOUBERT DE LA MOTTE, médecin naturaliſte du roi, & de la ſociété royale de médecine de l'académie de Dijon, &c.

LA cochenille eſt un inſecte que les naturaliſtes rangent dans la claſſe des inſectes hemiptères; les Eſpagnols du Mexique l'élèvent avec beaucoup de ſoins ſur une plante connue ſous le nom de *figuier d'inde*, *raquette*, *opuntia*, *nopal*, *cacte portant* cochenille &c.: tous ces mots ſont ſynonimes, & les eſpèces très-variées à l'Amérique où cette plante eſt indigène (1).

C'eſt de cette plante cultivée que l'inſecte ſuce, digère & extrait la partie colorante pourpre dont les arts ont tiré un ſi grand avantage, & le commerce d'Eſpagne un ſi

(1) Les eſpèces cultivées au Mexique & apportées par M. Thiery ne ſont pas indigènes à St. Domingue.

grand bénéfice ; un commerce auſſi conſidérable devoit naturellement réveiller l'activité de notre nation, & faire trouver dans les vaſtes poſſeſſions du roi dans cette partie du nouveau monde, cet inſecte précieux que la nature n'avoit pas placé excluſivement (1) au Mexique (2) : ce qui ſembloit devoir le démontrer eſt l'eſpèce de la plante, qu'il eût fallu auparavant tirer de ſon état agreſte & ſauvage par une culture particulière, comme le pratiquent nos voiſins du

---

(1) *Voyez* Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, mémoire XIe. pag. 109. M. de Réaumur, dans cet endroit ſe ſervant de l'analogie, dit que l'on pourroit naturaliſer la cochenille dans les colonies françoiſes, comme on y a naturaliſé la canne à ſucre, le cafier, &c. mais M. Joubert va beaucoup au-delà des prétentions raiſonnables de M. de Réaumur, puiſqu'il inſère que le bénéfice que la cochenille produit à l'Eſpagne, a dû réveiller l'activité de notre nation, & faire trouver dans les vaſtes poſſeſſions du roi, dans cette partie du nouveau monde, un inſecte précieux qui réellement ne s'y trouve pas.

(2) Ce raiſonnement pourroit nous autoriſer à aſſurer que nous devons auſſi poſſéder la canelle du Malabar, la muſcade & le girofle des Moluques, &c.

Mexique (1) : ce que nous n'euſſions pas dû ignorer, c'eſt que nous ne pouvions nous diſſimuler que ſur ces plantes de la même eſpèce, à la vérité toutes hériſſées d'épines extraordinairement offenſives & poſées en forme de chevaux de friſe; que ſur ces plantes, dis-je, ſe nourriſſoient de petits inſectes, qui écraſés ſous les doigts, donnoient une couleur teignante, légèrement purpurine (2) : cependant avec tous ces apperçus, on a négligé une culture auſſi précieuſe, parce que 1°. Perſonne n'en a démontré la poſſibilité & la facilité. 2°. Parce que Saint-Domingue donnant beaucoup de ſucre, de coton, de caffé, d'indigo & de cacao, fournit amplement à la cupidité de l'or, & à l'ambition de la fortune.

On cultivoit dans quelques jardins de curieux une eſpèce d'opuntia, preſque ſans

---

(1) M. Joubert met ici en fait ce qui pourroit être mis en queſtion. *Voyez* le traité de la culture du nopal, première partie, chap. VI.

(2) *Voyez* ci-après les obſervations de M. Lefevre Deshayes.

moi une petite quantité, & c'eſt avec cette cochenille de Saint-Domingue qu'on n'avoit jamais employée, que M. Momeveri (1), propriétaire & chef d'une manufacture des gobelins, artiſte célèbre, a fait l'échantillon d'écarlatte, & avec cette même cochenille que M. Laghet, habile teinturier de Paris, a teint les trois échevaux de ſoie, comme ils le conſtatèrent & l'affirmèrent l'un & l'autre dans leurs certificats : ces deux artiſtes ont d'autant plus de mérite dans leurs eſſais, que notre cochenille de Saint-Domingue eſt recouverte d'une partie cotonneuſe, qui n'a point été un obſtacle entre leurs mains, & que leurs arts, & mes ſoins mieux dirigés par l'expérience diminuera ſenſiblement, ou enlèvera entièrement (2).

---

(1) Il eſt étonnant que M. Joubert, qui a ſi bien lu l'ouvrage de M. Thiery, ne ſe ſoit pas rappelé que ce botaniſte avoit préſenté au miniſtre de la marine & à l'académie des ſciences les eſſais que M. Macquer avoit faits ſur la cochenille, recueillie dans le jardin du Port-au-Prince.

(2) Voilà de belles préſomptions, M. Thiéry les avoit eu déjà; mais nous croyons que l'expérience

Il

Il réſulte de ce Mémoire très-ſuccinct, qu'en continuant de multiplier les plants de raquette, dont j'ai laiſſé une grande quantité en partant, avec ordre de les multiplier de plus en plus; il réſulte, dis-je, qu'il ſera facile au roi (1) d'ajouter aux riches productions du nouveau monde dans ſes états, le commerce de la cochenille, que Sa Majeſté procurera à bon marché dans ſes manufactures, puiſque la plante dont il eſt queſtion ſe plait de préférence dans les terrains les plus arides des plaines & des montagnes, qu'elle exige peu de ſoins, peu de Nègres, & que l'inſecte pullule extraordinairement: d'ailleurs, l'activité & l'ambition de la plus belle nation du monde, le beſoin d'une nouvelle culture pour les petits habitans, dont les terres ſont uſées, mon zèle (2)

---

n'en changera pas la nature. *Voyez* chap. III. de la ſeconde partie & chap. IV.

(1) Cela eſt poſſible, mais cela n'eſt pas ſi facile.

(2) Ce zèle peut être traité d'indiſcret, il faut convenir que cet engagement de M. Joubert, dont l'exécution tient à bien des haſards, eſt très-inconſéquent. Nous prions le lecteur de ſe rappeler les lettres

épines, & d'une ſubſtance plus délicate, connue ſous le nom de raquette eſpagnole, pour les uſages de la médecine ſeulement, ou pour faire des ſirops; j'avois remarqué bien des fois que les cochenilles qui ſe ſemoient deſſus (1) au haſard, étoient mieux nourries, faciles à recueillir, & qu'elles fourniſſoient une partie colorante d'un beau pourpre, & plus abondantes; je ſavois que M. le *maréchal de Caſtries*, jaloux d'étendre de plus en plus les branches du commerce du nouveau monde, déſiroit de faire établir cette culture, qu'on avoit fait tenter ci-devant par un *botaniſte ad hoc*, qui étoit allé au Mexique, & dont le travail ne s'étoit borné qu'à apporter quelques caiſſes de plants de raquette cultivée, ſur leſquelles il avoit dérobé quelques cochenilles qui périrent peu de temps après (2); en conſéquence,

(1) *Voyez* ci-après les obſervations de M. Genton; elles ſont contradictoires avec celles de M. Joubert.

(2) On ne peut lire ce paſſage ſans émotion. M. Joubert pouvoit peut-être ſe ſervir des travaux de M. Thiery, mais il ne devoit pas calomnier ſon bienfai-

après la mort de *ce botaniſte*, décédé depuis trois ans environ, je fus choiſi par l'adminiſtration de Saint-Domingue, & agréé par M. le Maréchal, pour m'occuper de nouvelles tentatives : je ſentis dès-lors l'importance de cet objet, & je m'en occupai ſérieuſement ; je commençai par multiplier le peu de plants qui reſtoient : je recueillis dans tous les jardins ceux qu'on deſtinoit aux uſages de la médecine : j'en fis une plantation aſſez étendue, & dès que ces jeunes raquettes eurent acquis aſſez de force pour fournir à la nourriture de l'inſecte, j'allai à la campagne couper quelques branches de raquette les moins épineuſes, qui contenoient quelques cochenilles ; je les ſemai ſur mes nopals cultivés, elles pullulèrent ; je fis de nouvelles plantations de raquettes, & forcé de paſſer en France l'été dernier pour cauſe de maladie, j'en ai porté avec

---

teur, & parler de lui avec mépris dans un mémoire mis ſous les yeux d'un monarque, qui avoit accordé des grâces & des récompenſes que M. Thiery avoit bien méritées.

plus beau nopal : quoiqu'il en ſoit de cette eſpérance, & en ſuppoſant que de long-temps nous ne récolterons que de la cochenille ſilveſtre, il eſt conſtant qu'elle vaut dans le commerce les deux tiers de la meſtéque, qu'elle s'accommode de toutes les eſpèces de nopal, qu'elle ſe multiplie plus facilement, qu'elle ſe répand plus loin & plus vîte ſans aucuns ſecours étrangers, & que ſon produit eſt plus sûr; ainſi ne dut-on recueillir pendant les premières années que cette eſpèce de cochenille, malgré la différence du prix, elle vaut certainement bien la peine qu'on s'en occupe, puiſqu'un quarreau de mauvaiſe terre n'exigeroit que le travail d'un ſeul Nègre, & qu'il rendroit pour dix-huit cent livres de cochenille chaque année; nous ne haſardons pas cette appréciation ſans des autorités (1).

Tous les auteurs s'accordent à dire que la raquette ſe plaît ſur les ſols arides, qu'elle aime une température égale; combien de

(1) Ces autorités ont induit M. Mozard en erreur.

terrains abandonnés & conſidérés comme incapables de rien produire, ſoit par la nature, ſoit par l'épuiſement, donneroient à leurs propriétaires de grandes richeſſes, s'ils penſoient à y faire venir la cochenille dans les ſavanes inutiles, qui ſe voyent en allant de Limonade au fort Dauphin : on rencontre preſqu'à chaque pas la raquette & le cierge épineux, ainſi que dans la vaſte ſolitude de la Déſolée, on n'y apperçoit preſqu'aucune autre production ; mais celle-là ne ſuffit-elle pas ? La nature même indique le ſeul emploi que l'on peut faire de ces terrains, ils appellent des nopaleries, & ces mêmes ſavanes, qui ſeront à jamais incultes ſans la cochenille, produiroient par elle des millions en peu d'années.

On peut ſoupçonner que l'auteur de l'article cochenille dans l'encyclopédie, ainſi que celui du Mémoire lu à la chambre d'agriculture, ſe ſont trompés, en diſant tous les deux, que les galions importoient année commune en Europe, huit cent quatre-vingt mille livres peſant de cochenille : l'hiſtoire

philoſophique & politique, où l'on trouve des renſeignemens authentiques & plus récents, nous a fourni les données des calculs ſuivans.

Quantité de cochenille de toute qualité, exportée chaqu'année du continent de l'Amérique en Eſpagne.	460,000 liv.
Elle produit au Mexique.	6,678,450.
Ce qui fait reſſortir chaque livre prix moyen à .	14. 10.
Elle produit à Cadix . .	7,759,196.
Ce qui fait reſſortir chaque livre prix moyen à . .	16. 17.
Prix courant de cette denrée en Europe	18. 14.

On ne doit lire qu'avec précaution ce que M. Pomet a dit de la cochenille. Pour être parfaitement inſtruit de ce qui concerne cet inſecte, il eſt à propos de conſulter le traité, traduit en françois, qu'en a fait *Runſcher* hollandois. La diſſertation de M. de Neuville lue à l'Académie des ſciences, en 1726; le Tome IVe. des mémoires pour

ſervir à l'hiſtoire des inſectes par M. de Réaumur; principalement M. Valmont de Bomare, article cochenille, opuntia, gallinſecte; l'encyclopédie au mot cochenille; & l'hiſtoire philoſophique & politique, ſont les ouvrages où l'on trouvera pluſieurs détails très-utiles, pour élever & récolter l'inſecte important qui vient de nous occuper.

On conviendra sûrement que chaque pays a des productions qui lui ſont particulières; il y en a même qui ſont affectées aux différens climats dans un même pays; il ne ſeroit donc pas étonnant que la cochenille fine fût un inſecte propre au Mexique comme la plante qui le nourrit, & que la nature n'eût pas fait naître cet inſecte dans nos colonies.

On a vu que les Mexicains employoient la cochenille pour peindre les maiſons, & leurs cotons; les naturels des isles aimoient les couleurs rouges autant que les Indiens du Mexique; ils n'auroient sûrement pas dédaigné la couleur de la cochenille s'ils

l'avoient connue, & ils ne lui auroient pas préféré la couleur terne du rocou.

M. Chanvalon, qui déſiroit auſſi que l'on put introduire la cochenille dans les colonies, dit :

J'ai cherché ſur tous les opuntia (1) la cochenille que le Père Labat aſſure avec ſa confiance ordinaire ſe trouver dans nos isles : je ne l'ai pas trouvée ; cependant je ne perdois pas de vue cette branche utile de commerce : j'ai continué en vain ces mêmes recherches avec attention, pendant les cinq ans & demi de ſéjour que j'ai fait à la Martinique.

De quelle eſpèce ſont les inſectes que le Père Plumier a vu au petit Goave ? Il eſt probable que c'eſt le *coccus*, qui eſt très-commun ſur le caſſier, ſur l'acacia, ſur l'orme, ſur la vigne, &c. : cet inſecte aptère a des rapports génériques avec la cochenille, mais il en diffère par pluſieurs caractères, & principalement par une odeur déſa-

(1) Voyage à la Martinique, pag. 121.

gréable qu'il exhâle (1) lorſqu'on en a réuni une certaine quantité; le Père Plumier a été induit en erreur par des flibuſtiers qu'il avoit cru trop facilement; le Père Labat n'avoit pas vu la cochenille, il nous a donné des fictions pour des obſervations; ce qui eſt impardonnable (2). Le militaire qui a préſenté le Mémoire ſur la cochenille à la chambre d'agriculture du Cap, a été mal inſtruit par le Mexicain, qui n'étant pas naturaliſte avoit jugé ſur de fauſſes analogies & ſur une obſervation trop ſuperficielle, & le Père Nicolſon, qui a pris cet auteur pour guide, n'a fait que répéter la même erreur.

Toutes les perſonnes qui ont cherché la cochenille ſur les arbres que nous avons nommés, ſe ſont trompées: nous en avons pluſieurs exemples.

Le révérend Père Paſteur, ſupérieur de la maiſon de charité de Léogane, a eſſayé de ſemer ſur le nopal de Caſtille la graine

(1) Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, pag. 107 & ſuiv.

(2) *Loco citato*, pag. 108.

de coccus aptère de Lorme : ſes eſſais n'ont pas réuſſi.

Le révérend Père Thimothée, curé du Port-de-paix, notre aſſocié, a fait inutilement les mêmes eſſais, nous les avons répétés nous-mêmes ſans ſuccès : cela eſt conforme aux loix de la nature, qui a aſſigné à chaque eſpèce des moyens différens d'entretien & de production.

M. Dutronne notre aſſocié, au Cul-de-Sac du Port-au-Prince, nous a écrit (1), qu'une perſonne qui connoît bien la colonie & particulièrement le Cul-de-Sac, lui a dit, qu'elle n'avoit jamais vu de cochenille dans ce quartier (2), mais qu'elle en avoit vu à Acquin & ſur la plate-forme du Môle : cette perſonne a été inſtruite de la culture de la cochenille par M. Thiery.

M. le comte d'Ingrande, habitant au fond des Nègres, notre aſſocié, nous avoit aſſuré qu'il avoit de la cochenille dans ſon quar-

(1) Au Cul-de-Sac, le 30 Novembre 1785.

(2) *Voyez* Traité de la culture du nopal & de la cochenille, première partie, chap. II.

tier ; il a eu la complaiſance de nous en envoyer (1), & nous trouvons que c'eſt le coccus aptère & fœtide que M. d'Ingrande avoit pris pour de la cochenille.

M. Gauché, notre aſſocié, dans le quartier du Port-de-paix, obſervateur exact & fort inſtruit, nous dit dans une lettre du 8 Décembre : je vous remercie de votre obſervation ſur le *coccus*, du *cocoloba* & du *guazuma* ; j'ai voulu faire ces tentatives au défaut de cochenille, & je m'étois perſuadé que ſi je parvenois à faire multiplier cet inſecte aptère, & la plante qui nourrit la cochenille, ſa propriété colorante ſe perfectionneroit par le ſuc de cette plante, & que par-là on pourroit le ſubſtituer à la cochenille ; je me ſuis trompé, c'eſt ce qui arrive ſouvent dans les eſſais (2). Le peu de cochenille ſilveſtre que j'ai trouvé ſur quelques pieds de *ſolanum inermé* a péri preſqu'auſſitôt ;

(1) Au fond des Nègres, le 24 Décembre 1785.

(2) *Voyez* Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, Mémoire XIe, pag. 92.

j'ai fait des recherches ſur la raquette du bas Mouſtèque, & n'y ai rien trouvé.

Nous eſpérons que la deſcription que M. Dubourg a faite du coccus, qui a été confondu par bien des perſonnes avec la cochenille, empêchera à l'avenir cette mépriſe. M. Thiery avoit déjà attaqué cette erreur; elle ne ſubſiſteroit sûrement plus, ſi ſon ouvrage avoit été publié : nous n'avons rien négligé pour tâcher de découvrir ſi la cochenille meſtéque exiſtoit à Saint-Domingue; nos recherches ont été inutiles; nous ſavions par l'ouvrage de M. Thiery que la cochenille ſilveſtre ſe trouvoit au Môle ſur le *pereſchia* : nous ſavions par les eſſais de culture & de teinture qu'il avoit faits, qu'on pouvoit cultiver cet inſecte avec avantage : c'eſt lui qui nous a inſtruit des règles de cette culture, & comme il le dit lui-même dans ſon ouvrage (1), ſon voyage au Mexique pourroit toujours être regardé comme

(1) *Voyez* Seconde partie de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille, première ſection, chap. IV.

très-utile, quand il n'en auroit rapporté que cette connoiſſance ; il avoit donc raiſon de dire que l'on préſumoit juſtement que la cochenille exiſtoit à Saint-Domingue & qu'elle pouvoit y être cultivée ; mais on peut aſſurer auſſi que perſonne avant lui n'avoit connu la cochenille, & qu'on ne ſavoit pas que cet inſecte exiſtoit ſur la raquette très-épineuſe & preſqu'inacceſſible que l'on nomme *pereſchia* (1) ou patte de tortue, & qu'il falloit la chercher ſous le matelat cottonneux qui la couvre & la défend des inſectes & des impreſſions trop fortes de la chaleur : n'eſt-il pas évident que l'auteur du Mémoire préſenté à la chambre d'agriculture du Cap, auroit dit que la cochenille exiſtoit au Môle ſur le pereſchia, s'il l'avoit ſu, & qu'il en auroit inféré la poſſibilité de cultiver cet inſecte dans ce lieu, lorſqu'il a parlé de la poſſibilité d'enrichir ce quartier par cette culture.

---

(1) *Voyez* le voyage du Mexique, route d'Aquiatapoque à Los-Cues.

M. Genton, notre correſpondant au Môle, a eu l'attention de nous envoyer pluſieurs gemmes de pereſchia couvertes de cochenilles. Cet inſecte nous a paru être le même que celui que nous cultivons, & qui vient des ſouches que M. Thiery avoit tranſplantées au Port-au-Prince. Voici quelques obſervations que M. Genton a fait inſérer dans le ſupplément, au premier Nº. des affiches américaines de 1786.

La cochenille ſilveſtre vient naturellement dans ce quartier ſur le nopal, vulgairement appelé patte de tortue; il ſeroit impoſſible de la récolter ſur cette plante qui s'élève à huit & neuf pieds, par la grande quantité d'épines dont elle eſt armée.

Cet inſecte fait toujours face à l'oueſt, & l'on n'en voit jamais aucun du côté de la feuille qui fait face à l'eſt, ce qui me fait préſumer qu'en établiſſant une nopalerie, on doit avoir égard à l'expoſition (1).

Une choſe remarquable, c'eſt que parmi

(1) *Voyez* Traité de la culture du nopal & de la cochenille, ſeconde partie, liv. XI, chap. III.

la grande quantité de nopal de toutes eſpèces qui avoiſinent celui où l'inſecte s'attache, il n'y en ait aucune qui cherche à s'y établir : mes recherches à cet égard ont été ſuperflues. Le temps de pluie eſt le plus contraire à la cochenille, ſurtout dans cette ſaiſon des vents du nord. Les récoltes faites hors de ſaiſon ne donnent plus un teint ſi beau, ſi vif, ni ſi abondant.

M. Thiery n'ayant pas trouvé dans les forêts & dans les campagnes du Mexique, le nopal des jardins ſur lequel on élève la cochenille fine, a préſumé que cette plante avoit paſſé de l'état agreſte au degré de perfection où elle eſt, par la culture ; il paroît penſer auſſi que la cochenille fine pourroit bien n'être qu'une variété perfectionnée par l'éducation ; ne ſachant pas les progrès de cette amélioration & le temps qu'elle peut exiger, il croit que cela peut ſervir à prouver l'antiquité des peuples du Mexique.

La préſomption de M. Thiery ne nous paroît pas une obſervation ſuffiſante pour ſe ſoutenir malgré les faits d'analogie, &

nous ſommes fondés à en douter, juſqu'à ce que des faits recommandés par l'expérience viennent à la confirmer.

Comment pourrions-nous croire à cette métamorphoſe? Ecartons toutes les preuves d'analogie, & ne nous appuyons pas du perfectionnement de pluſieurs plantes à l'aide de la culture, pour aſſurer que cela peut avoir lieu pour le nopal.

La culture peut perfectionner le port, la couleur, l'accroiſſement, le développement, la ſaveur dans une plante; mais jamais elle ne changera les caractères ſpécifiques. Nous ne penſons donc pas que le tuna, par exemple, puiſſe être converti en pereſchia, & que celui-ci puiſſe jamais fournir le nopal de Campèche ou de Caſtille, ou le nopal des jardins. Toutes ces plantes ont un caractère propre, qui eſt indélébile; & jamais la main de l'homme ne pourra en altérer les traits, au point de dénaturer les eſpèces & les confondre les unes dans les autres.

C'eſt en vain que l'on voudroit faire eſpérer à la colonie de pouvoir améliorer la cochenille

cochenille ſilveſtre, & la convertir en cochenille fine ou meſtéque.

Ces deux inſectes qui appartiennent au même genre forment deux eſpèces, qui ont chacune leurs caractères particuliers (1). Mais qu'importe à la colonie d'avoir la cochenille fine? & pourquoi chercherions-nous à lui donner des eſpérances illuſoires, ou des regrets inutiles? Il vaut mieux s'attacher à prouver, comme on l'a déjà fait, que la culture de la cochenille ſilveſtre peut lui être avantageuſe, & qu'elle peut remplacer la meſtéque dans nos manufactures.

On apprendra par l'ouvrage de M. Thiery toutes les règles de cette culture; mais on verra par le détail de ces règles que cela exige un certain travail. On croiroit même que M. Thiery a un peu trop affoibli l'idée que l'on doit en avoir, ſi l'on ne ſavoit pas qu'il eſt exécuté au Mexique par des hommes indolens & bornés.

---

(1) *Voyez* Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, Mémoires II, pag. 9.

Ceux qui adopteront la culture de la cochenille, éprouveront ſans doute la peine de n'avoir que le précepte pour guide ; mais la conſtance & l'expérience les formeront ; l'uſage & l'habitude détruiront bien des difficultés.

Les eſſais qui ont été faits juſqu'à préſent au Port-au-Prince & au Cap, ſuffiſent pour faire connoître la poſſibilité d'adopter la culture de la cochenille dans la colonie ; on peut apprécier par ces eſſais les produits des travaux en grand, & cela préſente des réſultats très-avantageux & bien propres à ſervir d'encouragement.

On dira peut-être que la défiance & la timidité ſont proportionnées aux moyens : celui qui a beaucoup peut haſarder quelque choſe, mais les riſques des eſſais ſont trop périlleux pour celui qui n'a qu'une petite propriété, & jamais les petits capitaliſtes n'iront ſe réfugier dans les déſerts de la colonie, pour tenter une culture minutieuſe & caſuelle dont les accidens peuvent produire leur ruine.

M. Thiery a non-ſeulement fait connoître les travaux d'une nopalerie ; mais il a eu ſoin d'indiquer les accidens & de calculer en quelque ſorte les riſques de ſon établiſſement. On n'eſt jamais expoſé comme dans les autres manufactures à une perte abſolue de revenu, mais on peut éprouver des retards & des diminutions : voilà le plus grand inconvénient ; mais cela n'empêche pas que le revenu d'une nopalerie ne fourniſſe un intérêt plus fort qu'aucune manufacture ; c'eſt ce qu'il étoit intéreſſant d'éprouver, & c'eſt un objet ſur lequel M. Thiery n'a rien laiſſé à deſirer.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES

Faites dans le jardin du Cercle des Philadelphes au Cap, par M. ARTHAUD.

Nous avions planté dans notre jardin plusieurs espèces de cactes; nous avions planté plusieurs pieds de nopal de Campèche & de raquette espagnole; nous les avions cultivés dans l'intention de les multiplier pour former une nopalerie; nous étions disposés à demander à MM. les administrateurs de la cochenille avec du plant de nopal, lorsque M. Bruley a prévenu nos désirs, en nous donnant en échange pour du nopal qui lui manquoit, de la graine de cochenille silvestre qu'il avoit tirée des débris des plantations de M. Thiery dans le jardin du roi au Port-au-Prince.

12 Juin 1785. Nous avons semé de la cochenille sur trois pieds de nopal de Campèche, dont le plus vieux avoit huit mois, & sur un pied de raquette espagnole.

Cette ſemaille a très-bien réuſſi ; elle avoit été faite dans des nids d'étoffes de paille, ſuſpendus aux pieds du coté de l'eſt avec des fils de coton ; les petites cochenilles ſe ſont répandues ſur toute la plante, principalement du côté de l'eſt, & ſurtout ſous les fils de coton, qui offroient un abri & paroiſſoient les défendre de la pourſuite des fourmis, qui en ſont friandes, & contre leſquelles la nature a paru vouloir les prémunir, en leur donnant un duvet cotonneux.

14 Aouſt 1785. Nous avons fait une récolte de cochenille que nous avons préparée ſuivant les procédés connus ; il y avoit déjà des fruits d'une nouvelle production, & pluſieurs petites cochenilles s'étoient déjà répandues ſur les plants de nopal : cela confirme l'obſervation de M. Thiery de Menonville, qui prouve que la femelle cochenille rend ſes petits au bout de deux mois, qui eſt à-peu-près le terme de ſon exiſtence.

La cochenille qui étoit ſur le nopal de

Campèche étoit plus belle, mieux nourrie que celle qui étoit ſur la raquette eſpagnole.

Cela tend à prouver que le nopal de Campèche convient mieux à l'éducation de la cochenille ſilveſtre, que la raquette eſpagnole.

7 Octobre 1785. Nous avons ſemé de nouveau; la récolte a été faite le 7 Octobre, nous n'avons pas ſemé à cette époque, parce que les mères avoient fait leur part, & qu'il s'étoit répandu un nombre ſuffiſant de petites cochenilles pour pouvoir fournir à une nouvelle récolte; nous ſavons que ce procédé eſt contraire aux principes établis par M. Thiery, il veut que l'on ſème tous les deux mois après avoir dépouillé & nettoyé les plants, en récoltant la cochenille; il prétend que c'eſt le moyen d'avoir une cochenille plus belle, mieux nourrie, & nous le croyons; nous penſons auſſi que c'eſt le moyen de ménager les plants & d'empêcher que l'aglomération des cochenilles, autour de leurs mères, n'appauvriſſe le plant & ne faſſe atrophier les

gemmes, comme cela arrive lorſqu'elles ſe trouvent ſurchargées, & ſurtout lorſque les cochenilles ſe ſont agloméréés aux articles.

C'eſt pour tâcher de prévenir cet inconvénient que nous avons eu ſoin de nettoyer les articles de nos plants, de ne pas laiſſer de cochenille ſur les gemmes trop jeunes & point parvenues à un certain degré de maturité & de développement. Enfin, nous avons eu l'attention de nettoyer entièrement les endroits ſur leſquels les mères avoient été fixées; ces endroits ſont jaunes & déprimés ordinairement, la ſève ne les régénère pas abſolument, lorſque la cochenille eſt ôtée; mais ils ſe durciſſent après avoir rendu un peu de gomme, & il ſe forme deſſus une pellicule griſe, ſemblable à une cicatrice.

La cochenille ne ſe nourrit ſur le nopal qu'aux dépends de la ſève, elle lui ôte ſes principes de végétation, elle nuit à ſon développement, & elle l'appauvrit au point de le faire périr dans l'atrophie, ſi elle étoit trop abondante : on peut donc regarder la

cochenille comme le fléau du nopal, & une véritable maladie.

Il eſt donc bien eſſentiel de ne ſemer de la cochenille que ſur des plants qui ont aſſez de vigueur & de force pour pouvoir la nourrir ſans s'épuiſer. M. Thiery demande que les plants ayent dix-huit mois : cette règle ne peut être générale, & elle doit être modifiée ſuivant la qualité du ſol & le climat où on cultive le nopal ; cependant nous avons ſemé notre cochenille ſur des plants de huit mois, & ils étoient sûrement trop jeunes, car ils ont paru ſouffrir ; mais nous ſommes excuſables, parce que la néceſſité nous a fait la loi, & nous a forcés de planter en entretien, c'eſt-à-dire, pour conſerver nos plants.

Du 20 Novembre 1785. Ayant trouvé que les cochenilles de la ſemaille précédente étoient rondes, groſſes, que pluſieurs commençoient à faire leur part, & que les petits ſe repandoient ſur les articles des nopals, nous avons cru que nous pouvions faire notre récolte ; il étoit temps effecti-

vement, car quelques heures après que cette cochenille a été recueillie, il y avoit une quantité innombrable de petits qui avoient quitté les floccons cotonneux ſous leſquels ils étoient groupés ſous le ventre de leurs mères, & ils cherchoient à ſe répandre; nous avons obſervé pluſieurs mâles dans le nombre de ces petits.

M. Thiery regarde la pluie comme l'ennemi le plus dangereux de la cochenille, mais nous avons obſervé que les fourmis étoient bien plus à craindre (1), ſurtout pour les pieds de nopals qui ne reçoivent pas le ſoleil toute la journée, & qui ſont expoſés à être couverts dans la partie de l'eſt; non-ſeulement les fourmis mangent la cochenille, elles piquent même la plante & donnent lieu à des points gangreneux qui pénètrent dans le parenchiſme, ce qui doit être ſuivi d'eſcarre & de cicatrices dures & calleuſes qui interceptent la circulation de la ſève.

(1) *Voyez* Mémoire pour l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, Mémoire II, pag. 95.

Nous avons laiſſé deux plants ſe ſemer naturellement, mais nous en avons ſemé un des plus anciens le 22 Novembre, après avoir eſſuyé toutes les pattes ſur leſquelles il y avoit eu de la cochenille, & ſur leſquelles il y avoit déjà des petits de répandus; cette précaution eſt néceſſaire, elle eſt recommandée par M. Thiery, qui veut même que l'on employe de l'eau pour bien enlever tous les débris de la cochenille, qui attireroient les fourmis.

Nous avions planté deux gemmes ſur leſquelles il y avoit eu de la cochenille. M. Thiery dit qu'elles ne peuvent être employées pour du plant & qu'elles pourriſſent; une de ces gemmes avoit pouſſé deux bourgeons le 21 Novembre, la ſeconde avoit pourri aux deux tiers; mais nous avons remis en terre ce qui reſtoit, & il y avoit un très-beau bourgeon qui sûrement fera ſouche. Nous ne rapportons cette obſervation que pour faire voir que la règle de M. Thiery eſt trop rigoureuſe, & que l'on peut employer des plants qui ont nourri la coche-

nille, quand on eſt dans la néceſſité de tirer parti de tout & d'uſer d'économie pour multiplier ſes plantations ; nous penſons cependant qu'il eſt plus avantageux lorſqu'on le peut, d'employer d'autres plants d'après les principes de M. Thiery.

Le ciel étoit couvert le 22 Novembre, les vents de nord-eſt & de ſud-oueſt ont été forts, il y a eu une pluie légère, les vents étoient nord le lendemain 23, le ciel étoit couvert, une brume couvroit les mornes le matin & obſcurciſſoit l'air ; il y a eu de la pluie toute la journée, le thermomètre a été conſtamment à vingt degrés.

Nous avons tué dans l'eau bouillante la cochenille que nous avions recueillie la veille : quelques heures de ſoleil ont ſuffi pour la ſécher aſſez pour l'empêcher de ſe corrompre ; mais ſi nous n'avions pas eu cet avantage, nous aurions été obligés de la faire ſécher au four ou ſur des plaques chaudes ; c'eſt ſans doute dans une pareille circonſtance que les Indiens du Mexique

employent ces moyens, qui leur donnent une cochenille d'une qualité médiocre.

Le vent & la pluie auroient sûrement fait périr notre graine, si nous n'avions pas eu la précaution de faire couvrir le pied de nopal que nous avions semé, avec un chassis exécuté d'après le plan du séminaire décrit par M. Thiery; cet événement montre l'importance de ne pas récolter, & de ne pas semer lorsque les observations du baromètre, du thermomètre & l'état du ciel indiqueront de la pluie; nous avons sur les Indiens l'avantage de prévoir cet événement avec assez de justesse; le cultivateur de cochenille ne sera donc pas exposé à compromettre sa récolte & sa graine comme l'Indien borné, lorsqu'il voudra s'attacher à régler ses travaux d'après des observations météorologiques soignées.

On voudra bien observer que depuis le 14 Juin jusqu'au 22 Novembre, nous avons fait trois récoltes, nous en aurions fait davantage si nous avions semé plutôt; mais en admettant que l'on ne puisse faire que quatre

récoltes dans l'année dans la partie du Cap (1), cela prouvera toujours que la culture de la cochenille peut être établie dans la partie du nord comme dans la partie du ſud de la colonie, & qu'elle y préſentera les mêmes avantages & les mêmes reſſources.

Nous avons donné du plant & de la graine à M. Auvrai, négociant, notre aſſocié; il ſe propoſe de ſemer la graine ſur le tuna ou raquette ordinaire, en attendant que ſes plants de nopal de Campèche puiſſent être ſemés; mais nous craignons qu'il ne réuſſiſſe pas : nous avions mis un nid chargé de graine ſur un pied de tuna, il s'y eſt répandu quelques petits; mais ils n'ont pas paru y prendre l'accroiſſement ordinaire dans les époques de leur exiſtence, & enfin ils y ont péri ſans ſe reproduire; cela ſe rapporte aux obſervations de M. Genton.

---

(1) Nous ne ſavons pas encore ſi l'Indien ne diſcontinue pas ſes ſemailles dans le temps des pluies, principalement pour laiſſer repoſer ſes plants & prévenir leur épuiſement.

Les ſoins & la conſtance de M. Auvrai donneront sûrement un exemple utile, qui fera proſpérer la culture de la cochenille dans le quartier Dauphin; il n'y a perſonne qui ne ſente combien il eſt important qu'elle puiſſe s'établir dans les terres arides & ingrates des fredoches, des fonds blancs, des fonds bleus, &c. Nous avons envoyé du plant à M. Gauché & au R. P. Thimothée, nos aſſociés au Port-de-Paix; les premiers ſuccès dans ce quartier ne tarderont pas à porter la culture de la cochenille dans les déſerts du Port-à-Puiſent, & dans les terres incultes du Môle.

La colonie n'a pas verſé tout de ſuite dans le commerce une quantité auſſi conſidérable de caffé que celle qu'elle lui fournit aujourd'hui; l'établiſſement des ſucreries & des autres manufactures a été ſucceſſif; l'habitant qui plante du caffé & des pièces de canne ne peut entrer en récolte que dix-huit mois ou deux ans après; on le ſait, & on établit tous les jours des ſucreries & des caffécries, parce que l'on ſait que les récoltes

à venir indemniſeront du retard des revenus par un produit ſatisfaiſant.

Le temps qu'il faut pour que les plants de nopal prennent un accroiſſement convenable, ne doit pas rebuter ceux qui peuvent adopter la culture de la cochenille. Le produit de cette culture eſt bien plus précoce que celui du caffé; la première récolte de cochenille qui peut ſe faire au bout de vingt mois peut être auſſi abondante que les ſuivantes, au lieu que la première récolte qui ſe fait deux ans après que le caffé a été planté eſt encore très-médiocre.

Il faut pluſieurs années pour que la colonie fourniſſe au commerce une certaine quantité de cochenille; il faut encore plus de temps pour que la colonie puiſſe fournir à la métropole une quantité de cochenille ſuffiſante pour ſes manufactures; quelques perſonnes entreprendront d'abord cette culture, la confiance s'établira inſenſiblement lorſque les ſuccès en auront fait connoître les avantages.

L'auteur du mémoire ſur la cochenille

que nous avons rapporté ci-deſſus, dit dans une note : que le roi pourroit animer les eſſais ſur la culture de la cochenille, en attribuant une gratification d'encouragement au premier habitant qui produiroit dix livres de cochenille de ſon crû, des exemptions, &c. Ces moyens ont plus de force dans une colonie nouvelle qui n'offre aucun objet de comparaiſon, & dans laquelle il n'y a encore aucune culture d'établie ; cependant nous croyons qu'on peut les employer, parce que le gouvernement eſt sûr de placer, à un très-fort intérêt, les ſacrifices qu'il pourroit faire pour cet objet ; mais on peut penſer que ce ſera moins l'appas des indemnités & des exemptions qui portera à la culture de la cochenille, que l'eſpoir d'un gros bénéfice, en cultivant des terres qui ſont ſans rapport.

Nous croyons rendre ſervice à la colonie & à l'état, en faiſant connoître cet ouvrage que l'on croyoit perdu ; nous l'avons revu avec attention ; nous avons vérifié preſque toutes les obſervations qu'il contient ; nous

avons

avons cru pouvoir retrancher quelques détails inutiles principalement dans le voyage : il n'a pas dépendu de nous de changer entièrement le ſtyle ; il auroit fallu refondre l'ouvrage, & nous n'aurions pu le faire quelquefois ſans nous expoſer à altérer la penſée de l'auteur. Nous eſpérons que le public ne jugera point rigoureuſement l'ouvrage de M. Thiery par cette conſidération ; il auroit ſans doute diminué les imperfections qui s'y trouvent, s'il avoit pu mettre la dernière main à ſon travail.

Nous pouvons dire que M. Thiery avoit poſé avec beaucoup de peine la première pierre d'un édifice qui ſe ſeroit élevé s'il avoit vécu ; nous avons tâché d'écarter les ruines qui en couvroient les fondemens ; nous ne négligerons rien pour contribuer à le conſtruire, nous y réuſſirons peut-être ; mais en apréciant nos efforts, nous jugeons combien il eſt difficile de remplacer M. Thiery ou de ſuivre ſes plans ; cette entrepriſe ne peut convenir à un ſeul homme, elle convient à une ſociété dont les travaux

ſont continuels. Quand le Cercle des Philadelphes, qui s'eſt ſoutenu juſqu'à préſent avec ſes propres fonds, & qui ne s'eſt formé que par l'émulation d'être utile & le plaiſir de travailler, n'auroit ſervi qu'à publier l'ouvrage de M. Thiery, à exciter la culture de la cochenille dans la colonie, il auroit ſuffiſamment prouvé une utilité qui peut ſe rapporter encore à d'autres objets qui ne ſont pas moins eſſentiels.

ÉLOGE

DE

M. THIERY DE MENONVILLE,

Prononcé par M. ARTHAUD, *Correſpondant de la Société Royale de médecine, de l'Académie de chirurgie de Paris, Médecin du Roi, à la rentrée du Cercle des Philadelphes, au Cap, le* 19 *Septembre* 1785.

Au jugement de ceux qui ont aujourd'hui des idées ſaines de la valeur des choſes, Celui qui peupla la France de Sculpteurs, de Graveurs, & d'Artiſtes en tous genres, qui ſurprit aux Anglois la Machine à faire des Bas; le Velours aux Génois; les Glaces aux Vénitiens, ne fit guères moins pour l'Etat, que Ceux qui battirent ſes Ennemis & leur enlevèrent leurs places fortes.

Dict. Encycl. Edit. in-4°. *de Genève*, Tom. III.

O ma patrie! après avoir fourni des héros & des législateurs dont la valeur & la prudence ont étonné l'Europe, tu commences à produire des hommes qui, pour être moins fameux, n'en ſont pas moins utiles. La renommée ne proclamera pas leurs exploits; mais elle portera dans l'avenir des découvertes avantageuſes, ou des ouvrages qui mériteront la reconnoiſſance de la poſtérité.

Que je ferois heureux, ſi j'avois eu l'avantage de conſacrer mon exiſtence au ſervice de mes compatriotes ! ſi j'avois pu faire hommage de mes foibles talens, & préſenter le tribut de mes travaux dans le temple que ma patrie a vu élever dans ſon ſein, aux ſciences, aux lettres & aux arts, par Stanislas le Bienfaiſant ! Mais qu'il eſt conſolant pour moi, dans une terre éloignée, & ſous un ciel brûlant, où l'on ne cultive les ſciences qu'au péril de ſa vie, de leur rendre un premier hommage en faiſant l'éloge d'un Lorrain ! Que mon cœur eſt ſatisfait de pouvoir, ſans outrager la vérité, le placer au nombre des bienfaiteurs de la colonie, dans la claſſe des hommes qui n'ont été paſſionnés que pour faire le bien, & qui ne ſe ſont occupés qu'à trouver les moyens d'augmenter les richeſſes de l'état avec ſon induſtrie.

M. Thiery de Menonville eſt né à Saint-Mihiel (1), en Lorraine. Le vœu de ſa

(1) De mes deux oncles maternels, l'un eſt ancien premier juge-conſul de Nancy, l'autre avocat au parlement de Metz : le ſeul oncle paternel que j'avois eſt

famille l'appeloit à l'état eccléſiaſtique ; mais ce vœu, contrarié par un penchant ſecret qui l'appeloit à la contemplation de la nature, le porta inutilement à l'étude des loix.

M. Thiery, avocat malgré ſon goût, voulut devenir naturaliſte : il fut à Paris. C'eſt dans cette capitale où l'exemple des grands hommes embraſe l'ame du déſir de s'ennoblir comme eux, en acquérant des connoiſſances ; où l'eſprit éclairé par les préceptes, développe toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible ; où tous les reſſorts du génie déploient toute leur force & toute leur activité, qu'il étudia la botanique ſous MM. de Juſſieu ; & il eut l'avantage, ce qui eſt aſſez rare, d'être diſtingué dans la foule des élèves, & de mériter l'eſtime de ſes maîtres.

M. Thiery ſentit que l'homme qui ne

---

mort avocat à la cour de Lorraine ; le frère de ma belle-mère & ſon père étoient avocats en cette cour, de même que mon père. Mes aïeuls, mon frère & mon grand-père maternel ſont morts lieutenans de prévoſt de St. Mihiel. (*Extrait d'une lettre de M. Thiery.*)

rapporte pas ſes connoiſſances à l'intérêt de la ſociété eſt condamnable; il ſentit que l'étude de la botanique, toujours intéreſſante, malgré les fatigues auxquelles elle expoſe, n'eſt utile que lorſque celui qui s'y livre cherche dans les différentes parties des plantes, des matériaux, qui, après avoir paſſé dans les laboratoires de la chimie, dans les ateliers des artiſtes, puiſſent ſervir à procurer des remèdes précieux ou des commodités agréables. Auſſi ne ſe borna-t-il pas à gravir, comme tant d'autres botaniſtes, les montagnes eſcarpées des Alpes, des Pyrenées ou de la Suiſſe, pour y recevoir, des mains du haſard, la découverte de quelques plantes échappées aux recherches & aux courſes laborieuſes des hommes célèbres, qui ont enrichi la botanique par les voyages qu'ils ont fait dans ces lieux difficiles.

L'illuſtre abbé Raynal venoit, dans ſon ouvrage vraiment philoſophique, de faire connoître à toutes les nations les richeſſes reſpectives de leurs colonies; il venoit de préſenter des vues auſſi ſéduiſantes que neu-

ves pour les augmenter encore ; il venoit de dire, d'après le Dictionnaire encyclopédique, en parlant de la cochenille : « Son » prix, qui eſt toujours très-haut, auroit » bien dû exciter l'émulation des nations » qui cultivent les isles de l'Amérique, & » des autres peuples qui habitent des ré- » gions dont la température ſeroit conve- » nable à cet inſecte & à la plante dont il » ſe nourrit ; cependant, la nouvelle Eſpagne » eſt reſtée en poſſeſſion de cette riche pro- » duction. »

Cette phraſe inſpire ſans doute M. Thiery ; ſon ame s'enflamme ; ſes vœux le portent à ſervir ſa patrie. Il forme le projet de la délivrer du tribut qu'elle paie à une nation étrangère, pour ſe procurer une denrée que le luxe a rendu néceſſaire, & dont la France fait une conſommation d'autant plus conſidérable, qu'elle a obligation à ſes artiſtes de poſſéder dans ſes manufactures la ſupériorité dans la teinture de l'écarlate couleur de feu, déſignée par le nom d'écarlate des Gobelins.

M. de Réaumur avoit propoſé à M. le Régent de tranſporter la cochenille dans nos poſſeſſions. Cette propoſition fut applaudie, mais elle n'eut pas d'exécution, peut-être parce qu'il ne ſe trouva perſonne alors qui eût l'intrépidité d'entreprendre le voyage du Mexique pour tenter un larcin périlleux. M. Thiery ſavoit que les encouragemens, que la ſociété royale de Londres avoit propoſés pour exciter la culture de la cochenille dans les colonies angloiſes, avoient été inutiles; il ſavoit que l'induſtrie françoiſe, ainſi que celle des anglois, vouloit être appliquée à des objets qui demandent plus d'activité, & qui prêtent davantage au développement de l'intelligence; il ſavoit enfin que la culture de la cochenille ne convient guère qu'à une nation peu active; mais il ſavoit auſſi qu'il y avoit dans les colonies françoiſes une claſſe d'hommes (*les gens de couleur*), qui ſe multiplient tous les jours, & qui n'ayant pas, à beaucoup près, l'activité des européens, pourroit être occupée utilement à cette culture. Il ſavoit qu'elle

pourroit être adoptée par ceux qui ont le déſavantage de n'avoir que de petites propriétés, & par ceux qui n'ont que des terres peu propres aux autres cultures.

Toutes ces conſidérations appuient le projet de M. Thiery; il en fait part au miniſtère, & il reçoit des promeſſes encourageantes & des lettres de recommandation pour MM. les adminiſtrateurs de St. Domingue, où il devoit d'abord ſe rendre.

M. Thiery arrive dans cette colonie en 1776 : il ne la voit qu'en botaniſte, & il admire la ſage prévoyance de la nature d'entretenir une verdure perpétuelle dans un pays où l'extrême chaleur développe ſans ceſſe des principes de corruption qui détruiroient la vitalité, s'ils n'étoient corrigés & tranſmués ſans ceſſe par les exhalaiſons bienfaiſantes des plantes. Il voit les terres les plus arides couvertes de *cactes* (1), & l'analogie la plus ſéduiſante lui confirme encore la poſſibilité de réaliſer ſes vues.

(1) Terme générique, qui déſigne toutes les eſpèces de raquettes.

Notre nouvel argonaute part pour le Mexique; il n'étoit pas avoué par le gouvernement: ſa patrie ne pouvoit que déſirer le ſuccès de ſon entrepriſe; mais elle ne pouvoit en avouer la témérité.

M. Thiery, réduit en quelque ſorte au rôle d'aventurier, pourſuit ſes vues avec conſtance. Il falloit tromper la vigilance d'une nation jalouſe d'une propriété dont elle jouit excluſivement; il falloit former des liaiſons, inſpirer de la confiance; il falloit obſerver la culture de la cochenille; il falloit pouvoir ſe procurer cet inſecte précieux avec la plante qui ſert à ſon éducation, & il falloit pouvoir l'enlever: mais cela ne ſuffiſoit pas encore, il falloit conſerver la cochenille pendant la traverſée; & pour mériter toute la gloire d'une pareille entrepriſe, il falloit intéreſſer la France en multipliant chez elle cet inſecte précieux, & mériter la reconnoiſſance de la nation, en la faiſant jouir de cette nouvelle richeſſe.

Le ſentiment de ſes forces inſpire du courage. M. Thiery avoit une conſtitution

robuſte, & il avoit beſoin de ce bienfait de la nature pour ſoutenir les fatigues de ſon entrepriſe. Il ne voyageoit qu'à pied, & cela convient réellement à l'obſervateur qui ſe complait à examiner les productions de la nature. Comment l'ame pourroit-elle les ſaiſir & les admirer, dans une courſe rapide qui ne préſente qu'une nuance preſqu'uniforme, ſous laquelle l'eſprit ne peut diſcerner aucun objet ?

M. Thiery parcourut ainſi pluſieurs provinces du Mexique. Il ne porta pas un œil avide ſur ces antres profonds, creuſés par le crime, la douleur ou l'oppreſſion, pour en arracher ces métaux, qui n'ont donné à l'Eſpagne qu'un inſtant de prépondérance que l'induſtrie lui a bientôt fait perdre. Il ne s'approcha pas de ces palais ſomptueux élevés ſur les ruines des édifices ſimples des malheureux Incas. Il auroit pu autrefois admirer le bonheur des premiers habitans de ces contrées ; ſon ame eut été ſatisfaite ; mais l'homme ſage ne jouit pas dans les lieux où le faſte règne avec la tyrannie.

Notre obſervateur tâcha de mériter la bienveillance de quelques Indiens, de quelques Noirs qui cultivoient la cochenille. C'eſt en vivant avec ces hommes, auxquels il étoit dangereux de découvrir trop tôt un deſſein qui pouvoit compromettre la liberté & la vie de M. Thiery, qu'il parvint à connoître les différentes eſpèces de *cactes*, & qu'il put ſe procurer les deux eſpèces de cochenille dont il avoit appris à diſtinguer la nature, la conſtitution, les caractères, les habitudes, les époques d'exiſtence, & tous les procédés qui conviennent à leur culture.

Pourvu de ces connoiſſances, M. Thiery s'embarque pour revenir à Saint-Domingue; mais contrarié par une traverſée orageuſe, il fut expoſé à de nouveaux dangers, & ils furent moins allarmans pour lui que la crainte de perdre le fruit de ſon pénible voyage, par le dépériſſement de ſes *nopals* & de la cochenille.

Les événemens ne font pas toujours échouer l'homme intrépide qui livre ſon

exiſtence à l'inconſtance & au haſard des mers. M. Thiery arrive au Môle S. Nicolas en 1778. Son triomphe étoit ſemblable à celui d'un guerrier audacieux qui ſort d'une expédition dangereuſe. Il pourvoit à la sûreté de ſa nouvelle colonie, & il s'occupe à chercher dans ce lieu, dont le génie de M. d'Eſtaing a fait un rempart impoſant, un terrain où il puiſſe la faire proſpérer.

Les terres du Môle, qui ne peuvent être fertiliſées par les moyens ordinaires, conviennent d'autant mieux à la culture de la cochenille *meſtéque*, que l'on y trouve ſur le *pereſchia* (1) la cochenille ſilveſtre; mais M. Thiery devoit faire conſtater le ſuccès de ſon voyage par MM. les Adminiſtrateurs; il devoit leur préſenter l'hommage du tréſor qu'il apportoit à la colonie; il fut obligé de ſe rendre au Port-au-Prince, qui, comme chef-lieu, devoit en avoir les prémices, & renfermer un établiſſement qui

(1) Eſpèce de raquette, appelée communément patte de tortue.

pût donner dans la ſuite un exemple encourageant aux colons.

MM. d'Ennery & de Vaivre adminiſtroient alors la colonie ; ils s'intéreſſoient trop à ſa proſpérité, pour ne pas ſentir l'importance du ſervice que M. Thiery alloit lui rendre. Auſſi s'empreſsèrent-ils à lui aſſigner un terrain pour établir une nopalerie.

Les cactes ou nopals viennent dans les terres les plus arides. Le nopal de Caſtille, apporté par M. Thiery, a réuſſi très-bien dans le jardin confié à ſa direction, & nous y en avons vu de très-beau ; mais ce terrain, formé par un tuf blanc, étoit trop pauvre pour fournir à la végétation du *nopal* des jardins du Mexique. Celui-ci paroît une plante perfectionnée par la culture & uniquement deſtinée à la cochenille *meſtéque*, qui prend ſur cette plante une qualité ſupérieure. Auſſi les premières plantations de M. Thiery n'ont-elles pas eu le degré de vigueur, qui pouvoit lui donner l'eſpérance de les multiplier aſſez promptement

pour être en état d'en faire de plus étendues, auſſitôt qu'il l'auroit déſiré.

Mais ce n'étoit pas aſſez de multiplier le nopal. Il falloit conſerver la cochenille, étudier l'influence d'un nouveau climat ſur ſa conſtitution, ſuivre les révolutions qu'elle pouvoit éprouver dans les différentes ſaiſons, reconnoître celles qui lui étoient les plus favorables, non-ſeulement au Port-au-Prince, mais dans toute la colonie; s'aſſurer des époques auxquelles on pouvoit planter le nopal, & de celles dans leſquelles il étoit le plus avantageux de *ſemer* la cochenille, pour tirer tout le fruit poſſible de ſon travail. Tous ces eſſais demandoient bien des obſervations, exigeoient bien des expériences, bien des ſoins, bien des peines; mais aucun obſtacle ne pouvoit rebuter M. Thiery, & ceux qu'il rencontroit ne ſervoient, en l'irritant, qu'à ranimer ſon ardeur.

Les Mémoires que M. Thiery avoit envoyés à l'académie des ſciences, méritèrent l'approbation de cette illuſtre compagnie, & en obtenant le titre de correſpon-

dant, il reçut un prix d'autant plus flatteur de ſes travaux, & une indemnité d'autant plus agréable, que ce n'eſt pas la faveur, mais le mérite qui décide l'académie des ſciences à recevoir dans ſon ſein, ou à s'attacher les hommes laborieux qui ont bien ſervi la ſociété par des talens ſupérieurs ou par des découvertes utiles.

Ce ne fut pas la ſeule récompenſe que reçut M. Thiery; le gouvernement ſatisfait de ſes eſſais & de ſes ſervices, voulant honorer ſon courage & animer ſes travaux, lui accorda le titre de botaniſte du roi, avec 6,000 livres de traitement.

Le gouvernement fait des hommes ce qu'il veut; il les dirige au bien; il leur inſpire, à ſa volonté, l'enthouſiaſme du patriotiſme & de la vertu; il en fait à ſon gré des ſoldats intrépides, des cultivateurs induſtrieux, des ſavans appliqués à perfectionner & à rechercher les connoiſſances utiles; & cette eſpèce de magie tient à la diſpenſation adroite & équitable de ſes grâces & de ſes faveurs. L'homme eſt eſclave de l'opinion, il

aſpire

aſpire à la gloire ; l'honneur lui tient lieu de fortune. Quelques diſtinctions ſuffiſent pour lui faire illuſion, le convaincre de ſa ſupériorité, & lui faire croire, même dans les chaînes, qu'il poſséde un empire.

Heureux celui que cette illuſion peut ſéduire ! Heureux celui qui a employé ſon activité à ſervir ſa patrie ! M. Thiery a joui de cet avantage, & il méritoit ſa reconnoiſſance.

Le *nopal* & la cochenille *meſtéque* ſe multiplioient par les ſoins de M. Thiery. Comme botaniſte, il avoit décrit les différentes eſpèces de *cactes*, ſur leſquels la cochenille *meſtéque* (1) & la ſilveſtre pouvoient ſe nourrir. Comme naturaliſte, il avoit décrit la cochenille ; ſa deſcription eſt celle d'un obſervateur, & contient des détails qui ne pouvoient avoir été ſaiſis, ni par Ellis, ni par Réaumur : enfin, comme cultivateur, M. Thiery donne les préceptes pour planter

(1) Ce terme eſt eſpagnol & déſigne la cochenille fine.

le *nopal*, pour ſemer, récolter, préparer la cochenille & la rendre marchande; il indique les lieux qui conviennent à cette culture, les ſaiſons propres aux plantations, aux ſemailles, à la récolte; il fait connoître les maladies du nopal, les ennemis qui peuvent détruire la cochenille, il ne néglige aucune inſtruction. Son ouvrage manuſcrit, qui a pour titre : *Traité de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille dans les colonies*, ne laiſſe preſque rien à déſirer ſur cet objet intéreſſant. Il eſt malheureux que l'auteur n'ait pas eu le temps d'en châtier le ſtile, & d'y ajouter les obſervations que l'expérience lui auroit fournies.

Mais M. Thiery ſuccombe à une fiévre maligne en 1780; ſes voyages, ſes obſervations & ſes travaux auroient péri avec lui. La colonie auroit perdu entièrement ſes eſpérances, ſi M. Joubert médecin bréveté du roi, qui fut chargé de la direction du jardin des plantes après la mort de M. Thieri, n'avoit pas eu la louable attention de recueillir ſes livres de botanique qui étoient

remplis de notes très-inſtructives, & ſi après avoir eu le malheur de perdre la cochenille *meſtéque*, il ne l'avoit pas en quelque ſorte réparé, en prouvant après M. Thiery que la culture de la cochenille ſilveſtre offroit une indemnité ſatisfaiſante.

M. Thiery s'appliquoit principalement à la culture du *nopal* & à l'éducation de la cochenille, mais ce n'étoit pas ſon unique occupation; il faiſoit ſouvent, & toujours à pied, des courſes botaniques. Il avoit déjà réuni & claſſé dans ſon jardin au Port-au-Prince, un très-grand nombre de plantes indigènes & exotiques: ce lieu embelli par ſes ſoins préſentoit déjà un tableau auſſi intéreſſant qu'agréable.

On a reproché à M. Thiery des violences, des emportemens & de la dureté dans le caractère. Celui qui eſt occupé à ſaiſir les vérités que préſente la nature, n'eſt guère propre à déguiſer dans la ſociété les petites fauſſetés que couvre la politeſſe. Il ſemble que l'on devroit être diſpenſé d'avoir les grâces de l'amabilité ſociale, lorſqu'on

a acquis le droit de ſervir la ſociété par ſon génie ; mais la perſonne indifférente qui ne veut pas ou ne peut pas approfondir le mérite d'un homme ſupérieur, n'en examine que les dehors ; & ſi elle n'y trouve pas des rapports qui flattent ſa foibleſſe, elle ſe prévient, & ſon opinion malheureuſement peut entraîner celle de la multitude. M. Thiery étoit le ſeul botaniſte connu dans la colonie ; il étoit le ſeul qui fût paſſionné pour cette ſcience. Les perſonnes auxquelles ſes talens faiſoient envie exagéroient ſes défauts, & ne ſentoient pas qu'une ame ardente s'enflamme & s'aigrit, lorſqu'elle ne peut ſurmonter les obſtacles qu'on lui oppoſe.

Nous avons connu M. Thiery : les recommandations de M. de Juſſieu nous ont procuré cet avantage, & nous ſommes sûrs que les défauts qu'on lui a reprochés ne venoient que d'un noble enthouſiaſme. Si ſa maladie a été produite par les excès d'une activité infatigable & incompatible avec le climat, ſa mort a peut-être été

déterminée par le chagrin de ne pas avoir obtenu toute la juſtice qu'il méritoit, & de ne pas avoir été ſecondé dans ſes projets comme il l'auroit déſiré (1).

Mon intention a été non-ſeulement de

(1) Mon ſéjour dans cette colonie, diſoit M. Thiery dans une lettre qu'il écrivoit au général & à l'intendant de St. Domingue, me devient de jour en jour plus pénible; à des travaux forcés ſe joignent des beſoins toujours augmentans, mes bras peuvent à peine écarter la misère; pluſieurs maladies ſont ſurvenues & ont altéré ma ſanté; des vols m'ont été faits; on m'a ſuſcité des procès, la calomnie ſurvient encore & cherche à ſoulever la force pour m'opprimer. Rien ne me dédommage de tant de maux, pas même la protection que le miniſtre n'a ceſſé de demander pour moi aux adminiſtrateurs depuis mon entrée dans l'isle juſqu'à ce jour. Ce ne ſont pas là les encouragemens dûs à ma conſtance, à mes travaux utiles, à une pureté de mœurs & de principes qui m'a fait plus d'ennemis parmi les flibuſtiers de St. Domingue, que la licence effrénée des mœurs flexibles des autres ne leur a fait d'amis. Je me tiens pour déshonoré aux yeux de tous les gens de lettres qui auront connoiſſance de ceci. Il ne me convient pas de reſter plus long-temps expoſé à des traitemens qu'aucun d'eux n'a à redouter; & ſi je n'ai point d'autres effets à reſſentir de la protection du miniſtre, ma miſſion eſt finie, je n'ai plus rien à faire ici.

faire connoître les talens de M. Thiery ; mais j'ai voulu rappeler à la colonie le ſervice important qu'il lui a rendu. J'ai voulu lui faire connoître qu'elle n'avoit pas réparé la perte de cet homme eſtimable, & je m'applaudirai, ſi mon travail peut faire donner quelques regrets à ſa mémoire.

DÉDICACE

Du Traité de la culture du nopal & de la cochenille, que M. Thiery se proposoit d'adresser au Roi.

SIRE,

Les chefs-d'œuvre sortis de la manufacture royale des Gobelins sont l'objet de l'admiration de l'univers : ils seroient celui des regrets de l'antiquité la plus habile dans les arts de n'avoir pu fournir de tels modèles, si elle pouvoit être témoin de leurs succès : ils seront pour la postérité la plus reculée, des monumens éternels du goût & de la magnificence des Rois vos Augustes Prédécesseurs, qui en créant ce riche établissement, ont su par leur protection, allumer dans leurs sujets le feu du génie, de l'activité & de la patience.

Il manquoit, SIRE, *à l'alimentation de cette manufacture, & de toutes les autres particulières du royaume, de tirer des propres cultures de vos vaſtes domaines, à un prix modéré, une des matières colorantes, la plus précieuſe de la peinture; ou plutôt il reſtoit à l'économie nationale de ne pas verſer dans l'étranger des ſommes immenſes, pour le prix d'une denrée très-chère, qu'elle pouvoit ſe procurer chez ſoi. C'eſt de la cochenille que je parle; c'eſt elle qui donne cette multitude de riches nuances, depuis le cramoiſi juſqu'à la couleur de feu incluſivement; c'eſt elle qui dédommage les arts de la perte du* murex *des anciens, & qui dans les mains des artiſtes de votre royaume ſurpaſſe la beauté de l'étoffe Tirienne ſi célèbre.*

Épriſe des charmes de cette couleur, la beauté l'aſſocie à ſes attraits dans la parure. Pour aſſurer ſon pouvoir tous les peuples de la terre l'emploient à décorer les orne-

mens de la royauté ; ils l'affectent ſpécialement comme attribut & comme emblême de la puiſſance ſuprême aux vêtemens des Souverains, & à tout ce qui peut relever la pompe & l'éclat de l'appareil qui environne la majeſté. La pourpre des Rois eſt une expreſſion auſſi naturelle que figurée par la deſtination de ſon uſage ; c'eſt au Monarque le plus digne de la porter, duquel ſeul elle peut recevoir ſa ſplendeur & ſa gloire. C'eſt au plus grand Roi de la terre que je dois dédier le Traité de la culture du nopal qui nourrit la cochenille, & de l'éducation de cet inſecte dont on tire la plus ſuperbe des couleurs.

Depuis dix ans j'ai entrepris d'élever cette branche de culture & de commerce : depuis quatre ans j'ai apporté & cultivé le nopal & la cochenille dans les colonies françoiſes de Saint-Domingue. Le ſuccès conſtant qui a ſuivi mes eſſais, l'étude que j'ai faite tant chez l'étranger que par mes

propres expériences, me font croire qu'elle sera utile à tous ceux qui l'entreprendront & m'inſpirent la confiance de la publier & le déſir qu'elle ſoit imitée.

Daignez, SIRE, *pour l'encouragement de l'induſtrie de vos ſujets, pour l'utilité des manufactures de la France, accepter l'ouvrage que je mets aux pieds de* VOTRE MAJESTÉ, *& l'honorer d'un regard de votre auguſte protection; il eſt le fruit de longs haſards, de pénibles travaux, il eſt l'humble hommage de mon zèle reſpectueux; & ſi ce que je crains, il eſt la preuve de la foibleſſe de mes talens, du moins il eſt auſſi celle de mes efforts pour me rendre digne de l'honneur qu'il a plu à* VOTRE MAJESTÉ *de me faire, en m'attachant à ſon ſervice par une diſtinction flatteuſe, qui n'a encore été accordée qu'à celui qui eſt avec la ſoumiſſion la plus étendue, & le reſpect le plus profond, de* VOTRE MAJESTÉ

SIRE,

Le, &c. &c.

PIÈCES DIVERSES.

EXTRAIT d'une lettre de M. THIERY DE MENONVILLE.

A PROPOS de plantes, ne m'envoyez point la turnère, je vous prie; c'eſt une peine perdue, j'en ai des ſemences recueillies à Cuba, à la Havanne & à Matances, toute la Charbonnière d'ailleurs en eſt couverte; quand je vous demandois des ſemences, c'étoit parce que cela vous eut peu coûté l'ayant ſur votre parterre, & cela m'auroit coûté encore moins, puiſque cela m'eut évité une ſortie d'une matinée que je ne puis quitter chez moi. Comme il me paroit que vous ne ſavez pas la recueillir, je veux vous en donner le procédé; cherchez la fleur au pétiole des feuilles, vous y trouverez le fruit; quand la capſule eſt verte, la ſemence n'eſt pas mûre; quand elle jaunit ou blanchit, elle eſt à-peu-près mûre; alors épiez, prenez la nature ſur le fait, car la

capſule s'ouvre élaſtiquement & perd ſes graines à l'inſtant, les graines mûres ſont griſes ; celles qui ne le ſont pas ſont blanches ; mais au lieu de cette graine, ſi vous voulez me faire la grâce de m'envoyer un plant en racine de poivrier de la Jamaïque dont vous m'avez envoyé, vous me rendrez un vrai & utile ſervice, *& eris mihi magnus Apollo.*

Votre M. Dodard eſt le premier homme du monde, & tout bien conſidéré ſa découverte me paroît d'une importance égale à celle d'un héros dont parle *Scarron*, & qui le premier imagina l'art de cuire les œufs avec leurs coques : combien il a dû ſe gratter le front, & tous les phyſiciens recommandables qui l'ont ſuivi : quelles ſueurs ils ont éprouvé, pour reconnoître que la cime des arbres ſuivoit la pente du terrain ſur lequel ils étoient plantés !

Mais vous me faites grâce du nom de ces phyſiciens recommandables, & myſtère de la loi générale en vertu de laquelle s'opère le prodige dont ils ont parlé ; cela me

donne une curioſité ſingulière : quant à la cauſe phyſique que l'on n'a point trouvé, j'ai la témérité de ſoupçonner que c'eſt la même qui fait qu'un pepin d'arbre planté contre un mur ou un autre arbre s'accroît & groſſit ſon tronc en dehors de ce mur & de cet arbre, & comme un eſpalier jette toutes ſes branches en dehors ſans faire un trou dans l'arbre ou le mur, pour y placer ſa tige, & je vous avoue que voilà encore un grand prodige; ſi cependant j'avois rencontré juſte alors, je vous dirai quelle eſt la vraie cauſe de ce phénomène, & je manifeſterai la loi *etiam ſi certet Apollo* : quant à vos naturaliſtes qui conviennent par des raiſons dont ils ſont très-inſtruits que le tronc des arbres affecte la perpendiculaire, ces gens-là ſe trompent pour ignorer la ſignification des termes; car un arbre, & je dis tous les arbres, plantés V. G. au pôle ou même ſur vos mornes, ſuivent exactement la verticale & non pas la perpendiculaire ; mais encore un coup, quelles en ſont les raiſons ? J'examinerai avec vous ſi ce prodige ne

ſeroit point un effet immédiat de l'aſcenſion des liqueurs dans les tubes capillaires, ou une conſéquence des forces centrales, ou en vertu de quelques loix du mouvement ou de l'équilibre des fluides, dont la manie eſt de mettre les plus petits diamêtres des corps dans leurs courans, ou enfin du magnétiſme ou de l'électricité.

Je ne ſais pas pourquoi vous m'accuſez de vous avoir fait un ſecret de mes deſſeins ſur la cochenille. Le mal que vous m'en avez dit, le ridicule qu'il vous a plu y jeter, en parlant à ma perſonne l'an paſſé, je vous prie de vous en ſouvenir, lorſque vous me rendîtes le propos d'un commis de l'intendance, tenu chez Madame Bonnet, rien de tout cela n'étoit propre à m'inſpirer une confiance que je n'ai faite qu'aux perſonnes qui m'ont paru plus crédules que vous ſur le ſuccès de mon voyage : quant à votre mémoire, préſenté au miniſtre ſur cet objet du vivant de M. Vallière, je déſire très-ſincèrement le voir, je vous communiquerai le mien en échange, & vous me ferez le

plus grand plaiſir du monde de me communiquer le vôtre le plutôt poſſible. Il eſt très-eſſentiel pour moi de ne pas paſſer pour un plagiaire qui auroit pu profiter des lumières que vous auriez donné au miniſtre en fouillant dans les bureaux de la marine ; il eſt également important à la gloire de M. *de Sartines* de n'avoir pas négligé un avis ſi intéreſſant ; mais il l'eſt bien plus encore, de vérifier par la comparaiſon de mon mémoire & du vôtre, que ce miniſtre vous a gardé auſſi fidellement votre ſecret qu'il m'a gardé le mien, en ne me communiquant ni vos lumières, ni vos travaux.

Puis donc que vous avez la bonté de m'offrir la communication de votre mémoire, j'accepte cette offre avec bien du plaiſir ; je vous prie inſtamment de l'effectuer, & je l'attends avec impatience.

Je connois, Monſieur, parfaitement le Columna en queſtion, mais je ne me ſuis point chargé d'un ouvrage vieilli dans une ſcience aujourd'hui toute nouvelle. Le mérite des plantes de cet auteur eſt d'avoir été

deſſinées & gravées par le botaniſte lui-même ; il y en a ſi peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il n'y en a que très-peu de plus triviales de ce pays-ci ; mais ce qui étoit ſupérieur en ce temps, eſt bien vil aujourd'hui ; d'ailleurs elles ſont elles-mêmes très-inférieures à celles de *Meedi*, de *Erethius*, de *Sloane* & de *Diſſenius*, qui joignirent le deſſin & la gravure à leurs ſciences, dans un degré bien ſupérieur à Columna, mais ceux-ci même ſont encore ſurpaſſés par *Catesbi*, *Petivier*, *Pluknet*, *Scheffer*, & *Clerch*. Quant à la ſcience, Columna n'eſt ni un reſtaurateur ni un fondateur de la nouvelle botanique. *Petrus*, *Gaza*, *Brunsfeld*, *Tragus*, *Cordus*, *Ruellius*, *Dorſtenius*, *Geſner*, *Fuſchius*, *Braſſavola*, *Lonicère*, *Dodoneus*, *Bellonius*, *Guillandinus*, *Anguillara*, *Calceolarius*, *Pena*, *Lobel*, *Garcias*, *Monard*, *Cluſius*, *Carricher*, *Ceſteus*, *Acoſta*, *Ceſalpin*, *Durant*, *Dalechamp*, *Canſerarius*, *Tabenſemontanus*, *Thatius*, *Coſtuſus*, *Proſper*, *Alpin*, & *J. Bauhin*, l'ont précédé, & ont mieux mérité de la république botanique. Les

adverſaires

adverſaires médiocres qu'il a critiqués lui font moins d'honneur que ſes planches ; mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'en ce qui concerne les deſcriptions des plantes, on pourroit aujourd'hui lui donner quatre fois autant de leçons qu'il s'eſt donné les airs d'en donner à *Mathiole*, *Pline*, *Dioſcoride* & *Theophraſte*.

DESCRIPTION

De la cochenille ſilveſtre.

LA nature toujours riche & féconde par la variété des formes, les a non-ſeulement multipliées à l'infini dans l'immenſité des genres & des eſpèces, elle a encore étendu ſa puiſſance juſqu'à marquer d'une diſparité preſqu'abſolue les deux ſexes d'une même eſpèce.

Nous voyons un exemple frappant de cette merveilleuſe diverſité entre le mâle & la femelle de la cochenille ; ces deux individus ſe reſſemblent ſi peu, qu'à la ſeule

inſpection on les prendroit pour des animaux de genres oppoſés.

Le mâle eſt très-petit, brillant & joli, ſon enſemble offre l'image d'une mouche en mignature.

Sa tête eſt ronde & bien dégagée ; à l'aide d'un bon miſcroſcope on y découvre diſtinctement quatre yeux, dont deux placés ſur le ſommet & les autres latéralement.

Ce petit animal porte en avant deux antennes, qui forment entr'elles un angle de quarante à cinquante degrés.

Chacune de ces antennes eſt compoſée de dix petits globules ovoïdes, qui ſe tiennent bout à bout comme des grains de chapelet, & ſont garnis à chaque point de leur jonction de quatre petites ſoies courtes & rangées par paires.

Les pattes ſont au nombre de ſix, & formées chacune de trois articulations.

Le ventre eſt compoſé de dix anneaux, qui s'emboîtent les uns dans les autres, comme la queue d'une écreviſſe ; le dernier de ces anneaux ſe termine en pointe, & c'eſt

dans cette pointe que ſont renfermés les organes de la génération.

De l'extrémité poſtérieure du ventre ſortent deux ſoies blanches, qui ont au moins le double de la longueur de l'inſecte.

Deux aîles membraneuſes & d'un gris-blanc prennent naiſſance au corcelet; elles ſont fort étroites à leur inſertion, mais elles vont en s'élargiſſant, & s'arrondiſſant à leur extrémité; elles ſe croiſent vers le milieu, & ſont toujours plus longues que le corps.

Toutes les parties de l'animal excepté les aîles & les ſoies ſont d'une couleur de roſe foncée, entremêlées de nuances analogues; ſes yeux ſont vifs, & leur orbite eſt ſaillant.

DESCRIPTION

De la femelle.

AUTANT le mâle de la cochenille eſt ſvelte & bien fait, autant la femelle paroît lourde & informe; pour la bien voir & diſtinguer ſes parties, il faut l'obſerver lorſqu'elle eſt encore très-jeune.

Son corps qui eſt ovale & ſans aîles reſſemble aſſez à celui du cloporte, le ventre eſt formé de dix anneaux, les diviſions de la tête & de la poitrine ne ſont pas très-ſenſiblement marquées.

Les antennes ſont bien conformées comme celles du mâle, mais elles n'ont chacune que cinq articulations.

La nature prodigue envers le mâle ne l'a point été à l'égard de la femelle, car elle n'a que deux yeux très-vifs & très-ſaillans, à la vérité, mais il faut que l'animal ſoit couché ſur le dos pour qu'on puiſſe les appercevoir.

D'une petite protubérance ronde & convexe placée au milieu de la poitrine ſort une eſpèce de trompe qui lui ſert à pomper le ſuc des plantes.

Ses pattes ſont comme celles du mâle au nombre de ſix, & compoſées chacune de trois articulations.

Vingt ou trente ſoies très-courtes & qui même paroiſſent tronquées, ſont aſſez régulièrement répandues ſur le dos; leur plus

grand nombre néanmoins ſe remarque à la partie poſtérieure.

Comme les œufs de cette progallinſecte écloſent immédiatement après la ponte, quelquefois même dans le ventre de la mère, l'on a pu inférer de-là qu'elle étoit vivipare.

Dès l'inſtant de la naiſſance, les femelles ſe répandent ſur toutes les parties de la plante; le mâle au contraire ſe fabrique un petit étui de duvet blanc, dans lequel il paſſe vingt ou vingt-cinq jours; il y acquiert la force & la beauté, & n'en ſort tout brillant que pour féconder les femelles, qui pendant ce temps ont acquis comme lui l'accroiſſement néceſſaire à la puberté.

Rendu au jour, le petit mâle ne s'occupe qu'à propager ſon eſpèce. Ses aîles légères s'agitent, il s'élance, & vole de femelle en femelle; heureux dans ſes amours, il ne ſe repoſe que pour jouir avec plus d'ardeur, mais bientôt il ſuccombe & termine dans les plaiſirs une vie qui ne lui avoit été donnée que pour aſſurer l'exiſtence d'une nombreuſe poſtérité.

DESCRIPTION

Du coccus qu'on trouve ſur les acacias, la vigne, le goyavier, &c.

Il n'eſt pas étonnant qu'on ait pris dans nos colonies le coccus pour la cochenille ; ces deux inſectes ſont congenères, & leur différence ſpécifique ne ſe remarque pas au premier coup-d'œil ; il faut, en hiſtoire naturelle plus qu'en toute autre choſe, bien obſerver avant que de prononcer.

Le 26 Janvier, M. Arthaud m'apporta quelques inſectes que nous prîmes d'abord pour des cochenilles ; mais en les examinant au miſcroſcope nous fûmes bientôt détrompés. Ces inſectes étoient gros comme un grain de poivre, leur forme étoit preſque ſphérique, mais pourtant un peu concave du coté du ventre ; il nous étoit impoſſible de diſtinguer autre choſe que l'extrémité de quelques pattes : en continuant d'obſerver, nous vîmes ſortir d'entre ces mêmes pattes

une quantité de petits coccus qui cherchoient à ſe mettre au large, & dont toutes les parties étoient parfaitement diſtinctes; leur corps eſt de forme ovale, la tête & la poitrine ſont ſans étranglement; ſur le devant de la tête ſont placées deux antennes, preſqu'auſſi longues que l'animal; elles ſont formées chacune de cinq pièces cylindriques, & terminées par un bouquet de longues ſoies.

Au-deſſous des antennes paroiſſent deux yeux fort vifs, & dont l'orbite eſt ſaillant.

Au milieu de la poitrine, à la partie antérieure & inférieure, on voit un petit bouton qui renferme la trompe, trois pattes de chaque côté, formées chacune de trois articulations qui lui ſervent à marcher aſſez vîte.

L'extrémité poſtérieure du corps eſt garnie de douze ou quinze poils très-longs, qui paroiſſent diſtincts, & ſouvent ſervent à garantir l'animal de l'attaque des autres inſectes.

Le corps eſt de couleur canelle, les antennes & les pattes ſont d'un brun très-foncé.

Quelques jours après ſa naiſſance, l'in-

ſecte ſe couvre d'une pouſſière blanche qui s'effleure ſous les doigts.

Chacune des mères que nous examinâmes contenoit entre ſes pattes douze ou quinze petits; ces inſectes avoient été pris dans le jardin du gouvernement, ſur un arbre appelé vulgairement bois noir, qui eſt le *Mimoſa inermis foliis bigeminis de Linneus.*

D'après cette obſervation, nous ne doutâmes plus, M. Arthaud & moi, que ce coccus ne fût la cochenille indiquée par l'auteur d'un mémoire ſur la cochenille, inſéré dans le journal de Saint-Domingue, qui dit que la cochenille ſe trouve partout dans cette isle ſur les végétaux dont les feuilles & les fruits ont quelqu'acidité, comme l'orme, l'oranger, la vigne, l'ananas, la raquette, &c.

Il eſt vrai que l'auteur ajoute que trop de diſtractions, & le défaut d'inſtrumens l'ont empêché d'obſerver exactement la cochenille.

Le Père Labat n'a pas cette bonne foi, il aſſure avoir élevé deux fois de ces petits

insectes, & en avoir toujours obtenu de superbe carmin qui lui servoit à laver ses plans.

Quiconque voudra observer le coccus & la cochenille, verra que le chapitre du Père Labat sur cette matière contient plus de mensonges que de lignes, & que l'auteur n'a jamais vu les insectes dont il parle.

Nos soins pour propager le coccus sur les raquettes & l'opuntia ont été inutiles; & quand même nous aurions pu réussir à les y fixer, je doute que nous eussions jamais pu en obtenir une belle couleur; celle que donne ceux qu'on trouve sur les acacias ou la vigne étant absolument la même, canelle ou capucine; la sève de ces deux arbres est pourtant très-différente; celle de la vigne est acerbe, aigrelette, & même colorante; celle de l'acacia, âcre, mucilagineuse & fétide.

J'ai cherché avec beaucoup de soin les mâles du coccus sans pouvoir m'en procurer, je ne doute cependant pas qu'ils ne soient ailés comme ceux de la cochenille; mais

je ne puis affirmer que ce que j'ai vu, & je regarderai toujours cette obſervation ſur le coccus comme très-imparfaite, tant que je n'aurai point vu & ſuivi le mâle depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort.

EXTRAIT

D'une lettre en date du 28 Septembre 1785, par M. le chevalier LE FEBVRE DESHAYES.

JE diſtingue pluſieurs eſpèces de raquettes ; j'appelle nopal la plante qui ſert à la culture de la cochenille fine, elle a été apportée par M. Thiery : la ſeconde eſpèce eſt l'opuntia, dite patte de tortue ; la troiſième eſt la raquette blanche, ainſi nommée parce qu'elle produit un fruit non coloré : on cultive cette eſpèce pour l'uſage de la médecine, elle eſt adouciſſante & béchique ; la quatrième eſpèce eſt la raquette commune.

Ces quatre eſpèces nourriſſent des gallin

ſectes, ou progallinſectes dans certaines ſaiſons; mais il n'y a que l'opuntia & le nopal qui en ayent de colorés, nous n'en avons jamais vu de ſemblables ſur la raquette commune.

L'inſecte que nourrit l'opuntia a des caractères particuliers, qu'on ne trouve pas à celui apporté dans l'isle avec le nopal par M. Thiery : on doit les diſtinguer abſolument du coccus du bois d'orme, & plus encore de celui qui eſt particulier aux orangers.

Le coccus du bois d'orme n'adhère pas fortement à l'écorce, ſur laquelle il s'attache par groupes; il eſt pourvu de pattes très-apparentes dont il ſe ſert pour changer de place; la couleur qu'il produit eſt louche, peu vive, & point de durée : cet inſecte ne peut être compris dans la claſſe des galles; il n'occaſionne aucune excroiſſance, ni tubéroſité végétale.

Ce n'eſt pas la couleur du nopal ni du fruit qui colore la cochenille; celle qui vient ſur l'opuntia & ſur la raquette blanche dont

les fruits ſont blancs ou verts, a une couleur auſſi belle que celle qui vient ſur le nopal; d'ailleurs l'inſecte ne ſuce pas le fruit de la raquette, mais le ſuc de la feuille, qui eſt d'un vert pâle.

La cochenille doit être compriſe dans la claſſe des inſectes aptères, & non hémiptères, parce que les mâles exceptés, cette famille eſt dépourvue d'aîles, d'ailleurs on ne récolte guères que les femelles; c'eſt au moins l'objet principal de la récolte, & elles méritent bien d'après cela de fournir aux naturaliſtes les caractères génériques.

Ne s'eſt-on pas trompé en prenant la cochenille apportée par M. Thiery pour celle qui eſt indigène à la colonie? & n'a-t-on pas trop bien préſumé de celle-ci, en penſant que la culture puiſſe la convertir en cochenille fine? La partie cotonneuſe de la cochenille ſilveſtre ne peut altérer la couleur que produit l'inſecte, mais elle peut en abſorber une petite quantité.

Je ſerois curieux de ſavoir dans quel endroit de la campagne, M. J. a pu couper

quelques branches de raquettes les moins épineuſes qui contenoient quelques cochenilles, parce qu'on pourroit y avoir recours dans le beſoin.

J'ai vu ſouvent planter & tranſplanter de la raquette commune même dans d'excellentes terres, mais je ne me ſuis jamais apperçu que la culture ait changé en rien ſon état agreſte, & qu'elle ait paru approcher de l'eſpèce connue ſous le nom de nopal que nous devons à M. Thiery.

PROJET

DE CULTURE DU NOPAL,

Présenté par l'Auteur au Ministre d
la Marine.

Le nopal tient le milieu entre les arbuſte
& les plantes. Il eſt du genre de celles qu
l'on nomme charmes ou plantes graſſes
indigènes d'Amérique, très-commun a
Mexique, au Pérou, & à Climaté dan
les Antilles. Le jardin du roi en conſerv
pluſieurs plants : il ſouffre le climat de l
France, & reſte vif en plein air pendant le
rigueurs d'un hiver commun. Originaire d
tropique du cancer, ſa culture ſous cett
zône eſt infaillible.

Ce végétal ne produiſant que des fruit
d'une qualité médiocre, ſa culture ſeroit d
peu d'utilité ſi la nature n'eut pris ſoin d
l'enrichir d'un inſecte précieux, ou même
d'un gallinſecte (la cochenille) qui ſe fixe
ſe nourrit & s'accroît ſur ſes feuilles. On ſai
qu'elle eſt la baſe des écarlattes, pourpres
cramoiſis, mordorés, carmins & de tous le

beaux rouges dont l'induſtrie françoiſe a enrichi l'art de la teinture.

L'éducation de cet animal ſemble devoir marcher de front avec celle du ver à ſoie, mériter les mêmes attentions & la même faveur. Long-temps, l'Eſpagnol a gardé le plus profond ſilence ſur cette production ſingulière, qu'il vendoit au poids de l'or aux autres nations européennes. A préſent elle coûte encore trente-cinq à quarante livres la livre à nos épiciers droguiſtes, quoiqu'il s'en importe annuellement en Europe plus de 8000 quintaux, dont la ſeule ville de Marſeille en traite pour plus de quatre millions pour ſon compte.

Il eſt évident que la cochenille eſt un objet de culture & de commerce, comparable par ſon avantage à l'exploitation des plus riches mines du Mexique, qui ſe préſente dans l'état actuel des choſes pour contrebalancer la maſſe énorme du commerce de nos voiſins.

A préſent que l'on ſait à quoi s'en tenir ſur le nopal & ſur la cochenille qu'il

nourrit, on ſe propoſe d'en établir la culture & l'éducation à St. Domingue: 1°. La facilité d'y tranſporter l'un & l'autre du Mexique y détermine: 2°. La latitude & la température qui ſont à-peu-près les mêmes dans ces deux pays, font eſpérer à l'auteur un ſuccès plus probable de l'éxécution de ſon projet.

Il ne s'en diſſimule pas les difficultés: la premiére & la principale de toutes, eſt d'obtenir au Mexique les germes de l'inſecte. L'entrepriſe exige une dépenſe de plus de quatre cent louis d'or, un voyage perſonnel & un ſéjour dans les provinces de Tlaſcala, Guaxaca & Honduras au Mexique, une patience & une diſcrétion dont dépendent la conſervation de ſa liberté & de ſa vie. L'inſuffiſance de ſes propres forces l'oblige de ſolliciter les grâces du gouvernement en faveur de ce projet: heureux ſi avoué par la ſageſſe des miniſtres, il peut en l'exécutant, prouver à ſon roi & à ſa patrie qu'il ne veut pas être un citoyen inutile!

AVERTISSEMENT.

LA description de Vera-Crux, commençant par ces mots : j'ai dit combien, &c. *qui se trouve imprimée pag.* 62, *ligne* 28 *du premier volume, & tout ce qui suit, jusqu'au départ d'Orissava, page* 68, *ligne* 15 *du même volume doit être regardée comme très-imparfaite : le Lecteur voudra bien s'en tenir à celle-ci, infiniment plus satisfaisante, & à laquelle l'Auteur a porté toute son attention.*

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE DE GUAXACA.

Description de Vera Crux.

CETTE ville est située dans le Golfe du Mexique, sur les bords de la mer, dans une plaine sablonneuse & stérile. Pas la

moindre culture n'embellit ſes dehors ; au ſud, des marais infects contribuent à la rendre très-mal ſaine ; au nord, parmi des ſables arides, où tous les jours on pouroit recueillir le ſel concret, à leur ſurface eſt le chemin du Mexique qui ſuit pendant ſept à huit lieues les bords de la mer. A l'oueſt, des dunes de ſable apportées ſur les flots ne laiſſent voir que la ſommité des arbres les plus élevés.

A meſure que ce ſable, amoncelé par les vents de l'eſt & du nord, ſe déſſéche, il eſt de nouveau chaſſé par les mêmes vents, & jetté en avant, ſoit dans la ville, au point d'en couvrir toutes les maiſons, ſoit dans les terres, d'où provient l'enceinte des dunes dont elle eſt formée. Les tourbillons de ce ſable qu'excitent quelques fois les vents du nord, troublent ſouvent la vue, & coupent la reſpiration.

Par delà cette plaine ſablonneuſe & les montagnes qui l'environnent, on trouve des bois remplis de bêtes ſauvages, & des prairies couvertes de troupeaux.

Vera-Crux eſt bâtie en demi cercle, dont le grand diamêtre qui a ſix ou ſept cents toiſes, eſt le bord de la mer. Elle eſt ceinte d'un ſimple mur ou parapet de ſix pieds de

haut, ſur trois de large, ſurmonté d'une paliſſade de pieux de bois de fer en mauvais état. Ce mur eſt flanqué de diſtance à autre de ſix mauvais baſtions, ou tours quarrées de douze pieds de haut, ſur vingt de flanc; quelques-unes terraſſées, les autres vuides, ſans foſſés, ni contreſcarpe, ni aucuns dehors. Sur les bords de la mer au ſud-eſt, & au nord-oueſt de la ville, ſont deux redoutes, ou pour mieux dire, deux baſtions terraſſés plus réguliers que les autres, avec un cavalier & quelques canons en batterie. l'entrée du port ſe trouve couverte par le feu de ces deux baſtions.

Toute la ville eſt bâtie en pierre, à chaux & à ſable, d'une excellente maçonnerie, le moëllon qu'on y emploie étant des madrepores tirés du fond de la mer; quant à la pierre de taille on l'a tire de Campêche. M. l'Abbé Raynal, trompé ſans doute par les Mémoires qu'on lui a fournis ſur cette ville, a écrit qu'elle étoit bâtie en bois, mais je me ſuis bien aſſuré du contraire par mes yeux, & les Ingénieurs à qui j'ai montré le paſſage de l'hiſtoire Philoſophique, m'ont encore certifié qu'ils ne connoiſſoient pas une ſeule maiſon bâtie en bois dans toute la ville: on ne peut pas dire qu'elle ait été

autrefois ainſi bâtie, & que c'eſt ce qui à trompé quelques voyageurs, car j'ai vu vingt maiſons de *Majorats* (1) tombées en ruines depuis plus de cinquante ans, & dont tous les murs ſont en maçonnerie; mais j'imagine que ce qui les a induits dans une erreur ſi conſéquente, c'eſt la vue de ces balcons de bois, lourds & maſſifs, qui regnent tout au-tour des maiſons, comme à la Havanne, ce qui aura fixé d'abord leurs regards, & leur aura fait dire que les maiſons étoient de bois.

Elles ne ſont ni plus régulieres, ni plus élégantes, qu'à la Havanne, mais les rues y ſont plus vaſtes & mieux percées; elles ſont alignées, parfaitement pavées en cailloux, bien nivellées, & bien entretenues, ce qui contribue à leur propreté, & leur donne une meilleure grace.

Il n'y a d'édifices remarquables que les Égliſes; ſemblables à celles de la Havanne, elles ſont ornées de beaucoup d'argenterie, comme les maiſons de porcelaines, & de meubles de la Chine: c'eſt là tout le luxe,

(1) Biens nobles ſubſtitués de mâles en mâles à perpétuité.

& du reſte, la ſobriété des habitants eſt telle qu'ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de chocolat & de confitures.

Vera-Crux a trois portes, celle de Madelline, celle d'Oriſſava & celle de Mexico. Elle n'a pour habitants qu'une très-petite garniſon, les agents du gouvernement, les navigateurs & un certain nombre de négociants, ou plutôt de commiſſionnaires pour la vanille, l'anis & la cochenille, qui ne peuvent être exportés que par les gallions, le principal commerce des marchandiſes d'Europe ſe faiſant à Xalappa, excepté celui du fer que l'on vient charger à Vera-Crux; tout cela peut former une population de ſept ou huit mille ames; cependant, excepté le gouverneur, l'adminiſtrateur & les officiers de terre & de mer, il y a peu de monde à voir

Les hommes ſont généralement hauts & fiers, ſoit parce que tel eſt le caractere de la nation, ſoit que leurs richeſſes, dans un pays où l'or eſt d'un ſi grand prix (1),

(1) Il y a à Vera-Crux ſept à huit maiſons de commerce, dans chacune deſquelles on pourroit trouver un million de peſos-fortes.

leur ait fait afficher ce ton de ſupériorité. Ils entendent fort bien le commerce, mais là, comme ailleurs, leur indolence naturelle & leurs ſuperſtitions acquiſes, leur donnent pour le travail une averſion inſurmontable. On leur voit ſans ceſſe des chapelets, des reliquaires aux bras & au col, leurs maiſons ſont remplies de ſtatues, & d'images de ſaints, & ils paſſent leur vie en pratiques de dévotion.

Les femmes vivent retirées dans les appartements d'en haut pour éviter la vue des étrangers; cependant il eſt aiſé de s'apercevoir qu'elles ſeroient plus acceſſibles ſi leurs maris leur en laiſſoient la liberté. Si elles ſortent, c'eſt en voiture, comme je l'ai remarqué à la Havanne, & celles qui n'en ont point ſont couvertes d'une grande mante de ſoie qui les enveloppe de la tête aux pieds, & n'a qu'une petite ouverture, du côté droit, par où elles voient à ſe conduire. Dans l'intérieur des maiſons, elles ne portent ſur leurs chemiſes qu'un petit corſet de ſoie lacé d'un trait d'or ou d'argent, & tout l'art de leur coëffure conſiſte à porter leurs cheveux noués d'un ruban au-deſſus de leurs têtes. Avec un ajuſtement ſi ſimple, elle ne laiſſent pas d'avoir une chaîne d'or

au tour du col, des bracelets du même métal aux poignets, & les émeraudes les plus précieuſes aux oreilles ; tant il eſt vrai que la mode & le goût du luxe ne connoiſſent point de regle ! En général le ſexe n'eſt pas beau dans cette Ville, avec les plus riches parures, il manque de graces & de goût, & malgré ſa retenue apparente, il eſt très-porté au libertinage.

Les ſeuls divertiſſements de ce ſéjour ſont la neogerie, eſpece de caffé où les honnêtes gens ſe raſſemblent pour prendre des glaces, & quelques ſimulacres de courſe de taureaux pour le bas peuple, à moins qu'on ne veuille y comprendre les proceſſions & flagellations de la ſemaine ſainte, temps auquel j'arrivai à Vera-Crux.

Vingt fois pendant cette ſemaine le bruit des chaînes me fit courir à ma fenêtre. Quel triſte ſpectacle ! tantôt c'étoit un pénitent habillé en femme, juppes & corps de toile de lin, couleur ardoiſe, les bras étendus & attachés fixement dans une ſituation horiſontale, le dos & les épaules chargés de ſept vieilles épées, telles que celles qui ſervent d'enſeigne à nos fourbiſſeurs, & dont les pointes raſſemblées dans un bourlet lui portoient ſur le coccis, les pieds chargés

de chaînes & de boulons ; dans cet attirail, le pénitent parcouroit à pas lents toute la ville, & faiſoit ſes ſtations à chaque Égliſe.

L'inſtant d'après ſe préſentoit un autre maſque auſſi habillé en femme, mais en mouſſeline blanche, nu juſqu'à la ceinture, un mouchoir ſur le ſein, les fers aux pieds, mais les mains libres, tenant dans la gauche un Crucifix, & dans la droite une rude diſcipline dont il ſe déchiroit les épaules de cent pas, en cent pas ; on voyoit à chaque coup le ſang ruiſſeler ſur ſes reins & teindre la belle juppe blanche falbalaſſée.

En huit jours j'ai compté plus de quatre-vingts maſcarades ſemblables.

Les proceſſions ne ſont pas plus agréables à voir ; chaque chapelle a ſon Saint figuré en cire, de grandeur naturelle, dont l'aſpect eſt effrayant, & qu'elle fait porter ſur des brancards par huit hommes qui ſe relayent ; ils ſont toujours habillés en femme, la juppe, le corſet & le maſque pareils : c'eſt-à-dire, en toile de lin gris-ardoiſe. Ils tiennent cet emploi à tel honneur, qu'ils ſe montrent tout le jour, même la veille & le lendemain, dans ce ridicule accoutrement.

Parmi tant de proceſſions, il en eſt une qui merite d'être diſtinguée par ſon objet,

elle a lieu à l'occaſion d'une fondation de ſix mille piaſtres deſtinées à marier chaque année quatre jeunes filles pauvres & nubiles; mais par un abus trop ordinaire, le choix tombe aujourd'hui, à force d'intrigue, ſouvent ſur les plus aiſées; & quelques fois ſur des enfans de ſept à huit ans; & tandis que l'intention des fondateurs de cette pieuſe inſtitution a été de ſoulager la miſere, & d'inſpirer à ces nouvelles meres de famille l'eſprit de religion & de modeſtie qui leur convient, il ſemble que le but de la cérémonie ſoit de leur donner l'idée du luxe, & le goût de la frivolité; on les conduit à l'Égliſe dans des ſuperbes voitures, couvertes de robes de drap d'or ou d'argent, de dentelles magnifiques, de perles & de diamans les plus riches, que les femmes opulentes ſe font un plaiſir de leur prêter, à l'envi les unes des autres. Un Écuyer, ou eſpece de parrain, l'un des hommes les plus qualifiés de la ville, leur donne la main & les conduit comme en triomphe à la proceſſion qui ſuit la bénédiction. On fit durant mon ſéjour la proclamation de deux années, mais en vérité de huit élues il y en avoit ſept dont je n'aurois pas voulu pour ſervantes.

En face de Vera-Crux, à une diſtance de

quatre cents toiſes, eſt un iſlet, ſur lequel eſt bâti le château de Saint Jean-d'Ulloa, qui la couvre & la défend par le feu de ſes batteries : ce fort, long-temps après ſa premiere conſtruction, a été renforcé par des fortifications plus régulieres ; c'eſt un quarré long, compoſé de quatre grands baſtions & de trois demi-lunes, avec contreſcarpe, foſſés, chemin couvert, paliſſades & glacis, du ſud-oueſt à l'oueſt-nord-oueſt, où l'iſlet, qui s'accroit de jour en jour, accumule des ſables, des coquillages & des madrepores ; au ſud, le port forme un foſſé bien ſuffiſant, puiſque la Capitane mouille à un demi cable du rempart, qui a trente-cinq à quarante pieds de haut. Néanmoins, pour empêcher le débarquement & l'approche des canots à couvert du canon, on fraizoit toute la courtine qui eſt nue, ainſi que les flancs des deux baſtions qui ſont ſur le port, de pieux d'un bois dur & noir comme l'ébene, qui, éguiſés & ſortant d'un pied & demi au-deſſus de l'eau, empêcheront d'approcher plus près, qu'à la portée de la mouſquetterie.

Il y a trois cents pieces de canon, depuis douze, juſqu'à trente-ſix livres de balles. La place n'eſt cependant pas imprenable, malgré les reſcifs qui la bordent d'un côté, & le

fort qui la défend de l'autre, & j'ai été confirmé dans cette opinion par un coup d'œil échappé à un Ingénieur François avec qui je conferois ſur ce ſujet. Tout en ſoutenant la place imprenable, il jettoit les yeux vers le ſud-eſt, où ſe trouve en effet une paſſe beaucoup plus courte que la principale, & dans laquelle les vaiſſeaux aſſaillans ne ſeroient pas expoſés ſi long-temps à l'artillerie des ouvrages qui couronnent le fort du ſud-eſt, au nord-oueſt, & pourroient même mouiller ſous la courtine, reſte des anciennes fortifications, ouvrage fort élevé, & dont le feu deviendroit par cette raiſon inutile.

Une tour quarrée de la hauteur de ſoixante pieds au-deſſus du rempart, ou baſtion du ſud-eſt, domine la ville, le port, toute la rade, & les environs, & ſert à faire les ſignaux qui ſont répétés par la Capitane de port. J'y ſuis monté; au premier étage eſt une terraſſe ſur laquelle eſt établie une batterie de quatre pieces de bronze de vingt-quatre livres de balles, avec un corps de garde de dix hommes; au dernier étage eſt une ſentinelle qui eſt relevée toutes les demi-heures, elle donne avis de ce qu'elle voit, & c'eſt d'après cet avis, vérifié par le caporal, que celui-ci ordonne les ſignaux; il n'y avoit

alors qu'un bataillon en garniſon, avec une compagnie d'artillerie, & environ mille forçats employés aux travaux du Roi.

Le port de Vera-Crux eſt fermé par ce château, & l'iſlet ſur lequel il eſt bâti. Quarante à ſoixante vaiſſeaux de guerre, & cent marchands, peuvent y mouiller ſur quatre, & dix braſſes. Les reſcifs qui l'environnent depuis l'iſle des Sacrifices au ſud-eſt & au nord-eſt, rompent le flot, & on y eſt en ſureté par tous ces vents. Mais depuis le nord-eſt, juſqu'à l'oueſt-nord-oueſt, la plage eſt ouverte, & les nords, ſur-tout, qui ſont terribles, ont ſouvent déradé des navires, & les ont jettés à la côte. C'eſt pourtant dans cette rade, la ſeule au reſte de tout le Golfe, qu'arrivent tous les approviſionnements du Mexique, & c'eſt d'elle que partent pour l'Europe les métaux & denrées donnés en échange par ces vaſtes contrées.

Vue du côté du château, la Ville a une très-jolie apparence. Elle a au ſud une prairie naturelle qui ſert de promenade, excepté dans la ſaiſon des pluies, car alors elle eſt inondée par un ruiſſeau qui forme un marais à huit cents toiſes de la ville, & lui fournit de l'eau; mais comme ce n'eſt point une ſource vive, mais ſeulement la filtration

des eaux des dunes voiſines, qui ſe raſſemblent dans un étang marécageux, ces eaux ne ſont ni fraîches, ni agréables, & on leur préfere celle des citernes du château. Cependant dans le temps de ſec, ce qui forme les trois quarts de l'année, la filtration ſe fait à une plus grande profondeur, & l'on conduit ces eaux à la ville par un aqueduc en maçonnerie.

Quoique le ruiſſeau ait peu d'eau, il ne laiſſe pas de nourrir des Caïmants de ſept à huit pieds de long, j'en ai reconnu pluſieurs fois la piſte, & j'en ai vu même plonger dans le marais, mais ils ne ſont pas dangereux.

Vera-Crux n'a qu'un très-petit fauxbourg au ſud-eſt, où ſont deux chapelles, des jeux de boule & quelques jardins, mais les jardins y ſont ſans culture & ſans ornemens : quelques ciroueillers, quelques choux palmiſtes, quelques cocotiers, ſont tous les arbres utiles : un bombax à fleurs rouges, des *melias* & des *plumerias* rouges, jaunes & blancs y ſont les ſeuls arbres agréables : cela rend la ville ſi triſte, & lui donne un aſpect ſi ſtérile, que ſans la prairie du ſud, qui ſert de rendez-vous aux carroſſes, & dont la verdure recrée la vue, Vera-Crux ſeroit le ſéjour le plus ennuyeux de l'univers. Heureuſement

auſſi la nature peu brillante dans le regne végétal, a-t'elle paré le regne animal de toutes ſes richeſſes ; la ville & les campagnes ſont peuplées d'oiſeaux, dont les couleurs & le chant rejouiſſent l'oreille & les yeux, le plus agréablement du monde ; les rues de Vera-Crux ſont peuplées d'une foule innombrable de trois eſpeces de pies, parfaitement noires ; la plus petite eſt auſſi groſſe, auſſi ſemillante, auſſi nombreuſe, mais moins bruyante & moins incommode que nos moineaux de France ; la ſeconde eſt de la grandeur & de la couleur de nos merles, la reſſemblance eſt à s'y tromper ; la troiſieme eſt celle que l'on nomme dans nos colonies *bouts de tabac* c'eſt une eſpece de perroquet. Toutes ces eſpeces ſont extrêmement familieres & divertiſſantes par leurs mouvements divers : elles n'attaquent point les ſemences des plantes, & ne vivent que d'inſectes & de fientes de chevaux, de mulets, &c. Au-deſſus de ces trois eſpeces eſt celle du *vieltur aura* ſi bien décrite par M. Jaquin ; le nom de cet animal ſemble inſpirer la terreur, cependant c'eſt le plus lâche & le plus ſtupide des oiſeaux de proie, & il n'attaque rien de ce qui a vie ; il eſt de la taille d'un poulet d'Inde, il lui reſſemble ſingulierement

par ſa couleur brune & ſa tête nue, couverte d'une peau preſque caronculée, & n'a qu'autant de courage qu'il en faut pour voler, & emporter un morceau dans les cuiſines, qui ſont preſque toujours ouvertes & à plein air : pour y parvenir, il ſe met en vedette juſqu'à ce qu'il ne voye plus perſonne ; alors il entre d'un vol rapide & leger par une porte, ou une fenêtre, & ſort par l'autre, en enlevant le morceau qu'il aura trouvé à ſa portée. Son domaine le plus aſſuré & le plus abondant eſt dans les égouts, les boucheries & la campagne ; on le voit quelque fois partager la chair d'un mulet mort, avec les chiens, quand ceux-ci ne ſont pas trop affamés, & veulent bien ſouffrir le partage ; le Tropillot (c'eſt le nom que les Indiens donnent à notre Vautour) mange ſans ceſſe, & quand il eſt raſſaſié il dort ſur la charogne, ou à côté, & ne la quitte que lorſqu'il ne reſte que les os. Il m'eſt arrivé de voir le matin un mulet mort dans un chemin, & de n'en retrouver le ſoir que le ſquelette, cependant je n'avois pas vu ſur le ſable la moindre trace d'un chien, il n'avoit donc pu être que la proie des Vautours : cet animal eſt ſi familier, qu'à peine ſe détourne-t-il de votre chemin, mais il eſt ſi

peureux, que quand il eſt pris, il vomit à l'inſtant : c'eſt une reſſource pour ſon ennemie la Fregate, eſpece de Pélican.

Le Tropillot ſe prend facilement, & s'éleve peu de terre, & l'odeur d'un morceau de viande ſemble lui ôter la force de fuir : ſi cependant on le pourſuit, tout ce qu'il peut faire, eſt de ſe réſoudre à courir, & on l'attrape aiſément à la courſe : les cuiſiniers & les enfans en font alors leur jouet ; on attache fortement à ſes aîles un grelot, une veſſie, ou un grand ruban, & on le relache, car les Eſpagnols ne ſont pas deſtructeurs comme nous, & ſi Vera-Crux étoit peuplé de François, on n'y verroit bientôt plus d'oiſeaux ; ceux-ci ſemblent avoir pris des Eſpagnols le *tomar ſol*. Il faut les voir aux premiers rayons du ſoleil, au haut d'un arbre, ou d'un clocher, étendre ſucceſſivement & ſimultanement leurs aîles, reſter quelque temps dans cette attitude pour ſe réchauffer, s'élever enſuite à midi, planer en troupe ſur la ville, & cacher pour ainſi dire le ciel à tous les yeux.

Sur les bords de la mer, plane ſans ceſſe une eſpece de Larut, qui a le port & le vol de la beccaſſine, mais de moitié plus petite, & d'une couleur gris cendré & bleu ; qu'un

temporal

temporal approche, qu'un requin chaſſe dans le port, des milliers de poiſſons moindres que nos Goujons ſe jettent hors de l'eau, & vont tomber à ſec ſur le rivage; c'eſt alors qu'il fait beau voir le Lavus plonger avec la rapidité de l'éclair, ſe relever de même, & continuer cet exercice pendant plus d'un quart d'heure: j'ai eu la curioſité de compter le nombre des irruptions d'un ſeul de ces oiſillons, & j'en ai compté quatre-vingts en ſept minutes; il eſt vrai que ſa trop grande pétulance lui fait le plus ſouvent manquer ſa proie: où il ſe montre plus adroit, c'eſt à enlever les poiſſons ſans mettre ſon corps entierement dans l'eau.

Les Onocrates qui ſont les *tantalus de Linnée* & le grand goſier qui eſt ſon Pelican, une troupe de fou & de Canards de toute eſpece, ſont ſur les bouées & les beaupré des navires qui ſont dans le port.

Dans les terres, une foule de Platalées, trois à quatre ſortes de Cigognes, autant d'eſpeces de Plongeons & de Poules d'eau, des Becaſſines plus grandes du double que les nôtres, peuplent les ruiſſeaux & les marais (1).

(2) Malgré la richeſſe de ces oiſeaux, on m'a aſſuré

Les prairies ſont couvertes d'une eſpece d'Étourneau parfaitement noir, avec les épaules & la moitié des ailes couleur de ſang.

Sur les hayes & les buiſſons, les Ciris mâles & femelles paroiſſent former trois eſpeces également rares; le mâle par la beauté des couleurs qu'il raſſemble ſur ſon plumage, & la femelle par l'habit bleu qu'elle porte en été, & le manteau gris dont elle ſe couvre en hyver; le Cardinal d'un rouge plus pur & plus brillant que celui de la Louiſiane dont le ramage n'eſt à la vérité ni ſi ſavant, ni ſi varié que celui du Roſſignol, mais qui a le timbre auſſi éclatant & auſſi fier; une Alouette de la grandeur & de la couleur du Loriot, mais plus belle & chantant mieux que la nôtre; des Toucans dont le bec chamarré de jaune & de noir eſt plus long que tout leur corps, depuis la tête juſqu'à la queue; des Trochiles de toutes les couleurs & de toutes les grandeurs, l'un s'élevant en l'air & chantant comme notre Alouette,

---

que le pays de Tabaſco, au ſud de Vera-Crux, l'emportoit infiniment dans ce genre par la variété & la beauté.

ayant la tête & le ventre, qu'il préſente toujours aux ſpectateurs, d'une couleur écarlate ; un autre du plus beau bleu céleſte.

Dans les bois une eſpece de Perdrix, grande comme nos Pintades, & chamarrée à peu près de même ; une autre eſpece qui n'eſt pas plus groſſe que nos Cailles ; des Crax de deux eſpeces à crête & jabot, couleur de cire, auſſi grands que nos poulets d'Inde, vrais morceaux de Roi ; de petites Peruches vertes, de la taille de nos Moineaux ; des Aras ou Arara-Caugas ; des Perroquets-Amazones, verds & jaunes ; quatre eſpeces de Tourterelles, au rang deſquelles eſt celle que les Colons de Saint-Domingue appellent *ortolans*.

Dans les forêts, quantité de Vaches & de Taureaux preſque ſauvages ; une eſpece de Lapin plus petite que la nôtre, mais encore plus nombreuſe ; une eſpece de Biches & de Cerfs de deux pieds de haut, ſi commune, que la chair s'en vend au marché trois réales ſeulement la livre ; beaucoup de Tortues de terre ; des Crabes gros comme la tête, qui penêtrent dans les maiſons & montent juſqu'au grénier ; une autre eſpece rouge, & qui, ſi on l'approche, au lieu de fuir, ſe dreſſe ſur deux pattes & étend les

autres ; une ſorte d'Ecureuil brun, parfaitement cendré & plus grand que le nôtre ; des Iguans ou Lezards de deux pieds de long & de dix pouces de circonférence, morceau exquis pour ceux qui n'ont point de maladies vénériennes.

Dans la mer enfin, le poiſſon le plus délicieux, & au plus bas prix.

Telles ſont les richeſſes que j'ai remarquées dans cette terre, où je ne ſuis reſté qu'une ſaiſon, & où par cette raiſon & par celle des affaires importantes qui m'y appelloient, je n'ai pu en voir davantage : tels ſont les objets dignes de la curioſité d'un naturaliſte, & faits pour rendre intéreſſant le ſéjour de Vera-Crux.

Quoique le Général m'ait aſſuré que le pays avoit des ſerpens à ſonnettes, je n'en ai vu ni dans les bois, ni dans les marais ; mais les Maringouins, les Mouſtiques & les Karapattes vous aſſiegent de toutes parts ; ayez le malheur de frotter avec vos habits une branche d'arbre, de buiſſon ou quelques herbes, vous en êtes à l'inſtant couvert. La robe du Centaure Neſſus, ce fatal préſent de Déjanire, n'eut pas un effet plus prompt & plus cruel que l'affreuſe démangeaiſon qu'excite la morſure de cet inſecte, qui pé-

nètre à l'inſtant à travers la laine & la ſoie ; les Eſpagnols n'ont pu s'en garantir qu'avec des pantalons de cuir d'Oriſſava qu'ils mettent encore dans des bottes, & ils ne ſe haſardent à paſſer les bois que dans les grandes routes. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette eſpece de teigne ou poux de bois n'eſt habituée que ſur les bords de la mer ; on n'en trouve plus dans les terres à dix lieues de Vera-Crux ; j'ai eu d'abord beaucoup à en ſouffrir. Trois ou quatre fois dans mes courſes botaniques j'étois obligé de me déchauſſer cuiſſes & jambes, & de les racler avec un couteau pour en enlever la plus grande partie ; arrivé au logis, je me dépouillois promptement & je jettois toutes mes hardes dans l'eau, & j'en avois pour deux heures à me laver & à m'éplucher avec un canif ; c'eſt un vrai fleau pour un botaniſte, c'eſt le dragon multiplié à l'infini du jardin des Heſpérides.

Il y avoit un mois & demi que j'étois à Vera-Crux, & ce temps ne m'auroit pas paru long, ſi je n'avois pas nourri au fond de mon ame un déſir impatient de pénetrer plus loin, & d'arriver enfin au comble de mes vœux ſecrets.

Tout ce délai ne fut cependant pas perdu

pour mes deſſeins, je prêtois l'oreille à tout; je faiſois quelques queſtions, mais d'une maniere indifférente, & ſans paroître y mettre d'autre intérêt que la ſimple curioſité ; ainſi je vins à bout, ſans la moindre indiſcrétion, de concevoir comment je pourrois mettre à fin mon entrepriſe.

Un jour que je faiſois à M. de Ferſen le tableau de la richeſſe de nos cultures & du commerce de nos Colonies, il me demanda ſi nous avions de la Cochenille ; je lui répondis indifféremment que oui ; eh! quoi, répondit-il, avec une ſorte d'étonnement mêlé de dépit: les François veulent-ils donc nous ôter cette branche de commerce? Pourquoi non, lui dis-je, en raillant! Vous croyez-vous des êtres privilégiés qui méritiez ſeuls ce beau préſent de la nature? Dans quel quartier de Saint-Domingue la cultive-t-on? Au fond des Negres, dis-je, avec aſſurance : car ayant déjà commencé à mentir, je ne crus pas devoir tergiverſer ; je ne croyois pas ſi bien dire, au moins pour l'exiſtence de la Cochenille, & je ne me doutois gueres alors qu'il y eût de la Cochenille-Silveſtre au Mole Saint-Nicolas, mais je voulois me ménager des reſſources contre la ſurpriſe & la défiance, ſi jamais on me voyoit en emporter.

Une autre fois le Major de la flotte, qui m'avoit toujours promis de me faire voir de la Cochenille aux environs de Vera-Crux, me mena à la promenade de la prairie, & plein de confiance dans ſes rares lumieres, il me montra ſur un cacte que les Eſpagnols appellent *tunas* pour de la Cochenille, une eſpece de chenille enveloppée de coton blanc, qui n'eſt autre choſe que le ver du phalêne deſtructeur du précieux inſecte dont j'ai eu depuis tant de peine à purger mes Nopals; je lui niai abſolument que ce fût là de la Cochenille, & cette mal-adreſſe du précepteur m'entraîna dans une erreur toute oppoſée, ce fut de me perſuader, contre la vérité, qu'il n'y avoit point de Cochenille aux environs de Vera-Crux, & de m'ôter l'idée de pouſſer plus loin ma recherche.

Le Major ne manqua pas ſans doute de raconter à D. Ulloa ce qui s'étoit paſſé à cette promenade, car le lendemain étant allé dîner chez ce Général, il me demanda ſi je n'avois pas vu la veille de la Cochenille: je ſoupçonnai dans cette queſtion quelque piège, d'autant mieux que je crus m'appercevoir qu'il me regardoit dans la glace d'une toilette devant laquelle il ſe faiſoit accommoder, & certes, ſi cela eſt, mon trouble n'a

pu lui échapper ; j'eſſayai cependant de mieux compoſer mon viſage, je lui dis que ce que j'avois vu n'étoit point de la Cochenille mais un ver, que les vers étoient apodes, & que celui qu'on m'avoit montré avoit le corps alongé & cylindrique, que la Cochenille au contraire avoit des pattes & un corps hémiſphérique, ou qu'il falloit jeter au feu Linneus, Pierre Gaza & Hernandez, naturaliſtes Eſpagnols, qui tous l'avoient décrite de cette maniere.

Echappé de ce danger je me vis prêt à tomber dans un autre : pendant le dîner le Général de la flotte m'offrit de me faire agréer par le Vice-Roi du Mexique, en qualité de botaniſte, pour ſervir ſur une flotte que l'on devoit équiper à Acapuleo pour faire des découvertes au nord-oueſt de la Californie ; il me promettoit de me faire obtenir un brevet du Roi d'Eſpagne avec deux mille piaſtres d'appointements & mille une fois payées pour mon porte-manteau ; il ſe faiſoit fort de tout cela, & me propoſoit de me préſenter inceſſamment au Vice-Roi à Mexico, où il devoit ſe rendre ; ainſi je ne pouvois manquer d'appartenir à un Monarque à titre de botaniſte : je ne me laiſſai point éblouir par tant d'avantages, celui de ſervir ma Patrie, l'eſpoir de

lui être utile me prémuniſſoit contre les offres ſéduiſantes de D. Ulloa. Je le remerciai cependant ſans affectation & dans dédain ; il me preſſa, mais je lui répondis que n'ayant éprouvé ni tort, ni injuſtice dans ma Patrie, je ne me croyois pas en droit de la quitter ; & qu'étant né ſujet du Roi de France, je ne pouvois, ſans ſa permiſſion du moins, vendre mes ſervices à un autre Prince ; j'ajoutai que d'ailleurs je n'avois fait aucune diſpoſition relative à une ſemblable entrepriſe, & que je ne pouvois me réſoudre à jetter une famille entiere & un pere dont j'étois tendrement aimé dans le chagrin de ne ſavoir ce que j'étois devenu, ou ce que je deviendrois ; enfin voyant qu'il inſiſtoit avec plus de chaleur encore, je cherchai & je parvins à détourner la converſation ſur d'autres objets.

Elle tomba ſur l'herbe du Paraguai, je ne pus rien comprendre à la deſcription qu'on m'en donna, ſinon que c'étoit la feuille d'un arbre. Je demandai malignement au Général, ſi vu l'exceſſive conſommation de cette herbe il n'y avoit pas d'impôt ſur ſa vente ; il me répondit en riant, que cela venoit, & voulant toujours remettre la Cochenille ſur le tapis, il ajouta que la vente de la

Cochenille au Mexique alloit être affermée ; ce ſeul mot me fit treſſaillir, mais j'étois déſormais ſur mes gardes.

Je ne ſais ſi le Général me gardoit quelque rancune, mais quelques jours après il affecta de parler de la botanique, avec le plus grand mépris ; il ne concevoit pas comment on pouvoit faire des collections de plantes, & s'il avoit eu le plus bel herbier de l'univers, il n'auroit pas fait difficulté de le jetter au feu. Surpris d'une ſi bruſque incartade, je le regardai attentivement & je lui répondis avec feu : que quant à moi j'avois le malheur de n'entendre rien aux mathématiques, à l'aſtronomie, à la marine, mais que s'il me tomboit entre les mains un livre qui traitât de quelqu'une de ces ſciences, loin de le jetter au feu, je le conſerverois précieuſement pour mes enfans, ou pour quelqu'autre qui ſauroit mieux l'apprécier que moi ; je ne vis point que Dom Ulloa fut offenſé de la fermeté de cette réponſe, & j'ai remarqué en général que l'Eſpagnol, quoique naturellement fier & orgueilleux, mépriſe ceux qui n'ont pas le courage de penſer, ou de s'exprimer avec la hardieſſe ou la fermeté convenables. Je dûs cependant tirer de cette aventure une con-

ſéquence aſſez affligeante, c'eſt que le Général, quoique d'ailleurs je n'euſſe encore eu qu'à m'en louer, n'avoit pour moi, ni toute l'eſtime, ni toute la confiance que je pouvois déſirer de lui inſpirer, & que je ne devois moi-même compter ſur lui, qu'avec beaucoup de réſerve.

J'étois encore moins raſſuré, lorſque je me rappellois le propos d'un Capitaine de haut-bord, qui, dînant un jour chez le général, avoua naturellement, qu'étant lieutenant de vaiſſeau, il avoit été donné avec un autre de ſes camarades pour compagnon de voyage à l'abbé Chappe, dans ſa route de Vera-Crux à Mexico, en apparence pour lui faire honneur, mais dans la vérité pour l'obſerver, & l'empêcher de viſiter les ouvrages de la fortereſſe de Pirotté, près de Xallappa, à laquelle on travailloit : je concluois delà, qu'à plus forte raiſon, moi qui étois venu ſans paſſe-port de la Cour, j'avois auſſi mes eſpions ; ce ne pouvoit être que mes ingénieurs, je ne les voyois pas ſans inquiétude obſerver tout, & fureter par tout dans ma chambre : cependant lorſque je réfléchiſſois que je n'avois confié mon deſſein à perſonne, qu'aucun de mes papiers ne pouvoit me trahir, je me raſſurois un

peu ; je paſſois même des moments aſſez agréables avec mes eſpions, je les voyois ſouvent, & leur témoignois toujours beaucoup d'attachement & de confiance.

Ils me parlerent beaucoup de l'abbé Chappe-de-Haute-Roche ; ils avoient fait des obſervations ſimultanées & correſpondantes dans la Sonore, pendant l'expédition que l'on y fit contre les ſauvages, tandis qu'il obſervoit en Californie le paſſage de Venus ſur le diſque du ſoleil.

La venue des ſavants dans ce triſte pays eſt ſi remarquable, elle y cauſe tant d'admiration, qu'elle ſe conſerve dans la mémoire par tradition, & y fait époque comme l'apparition des corps céleſtes qu'ils y viennent obſerver. Un Marquis Péruvien, que je rencontrai à la Havanne, ne juroit que par M. de la Condamine ; il étoit dans la vérité généralement aimé & regretté des Péruviens ; mais D. Ulloa n'attribuoit pas cela à des mérites qui puſſent lui faire beaucoup d'honneur, il me dit que c'étoit un *Jocoſo*, un homme à bons mots, qui flattoit les Péruviens juſqu'à l'adulation, pour capter leur amitié & s'attirer de la conſidération, qu'au fond c'étoit un eſprit fou, plein de toutes ſortes de prétentions & ſa-

crifiant tout au déſir de la gloire ; il m'ajouta qu'il avoit eu la petiteſſe de ſe faire donner par M. de Juſſieu les régles d'une deſcription botanique, à l'aide de laquelle il avoit décrit le Quina, & privé M. de Juſſieu de l'honneur de cette découverte, qui étoit de ſon diſtrict.

Je ſaiſis cette occaſion de m'aſſurer de la vérité du récit que fait M. de la Condamine du meurtre de Segniergues, ſur lequel j'avois toujours eu quelque doute, je queſtionnai beaucoup D. Ulloa ſur ce fait ; voici ce qu'il me dit : Segniergues s'amouracha d'une bourgeoiſe avec laquelle l'Alcade du lieu avoit une promeſſe de mariage, il fut aimé & beaucoup ; mais tant d'amour ayant épuiſé ſa paſſion, il crut ne pouvoir mieux témoigner ſa reconnoiſſance à ſa maîtreſſe, qu'en cherchant à renouer ſon mariage avec l'Alcade ; les Eſpagnols ſont au moins auſſi délicats ſur ce point, que les François ; l'Alcade ne voulut plus en entendre parler, Segniergues voulut y employer la violence *inde iræ*. Pour ſon malheur, Segniergues vint à un combat de taureaux, dans la loge où étoit ſa maîtreſſe, au moment où le ſpectacle alloit commencer, & où l'Alcade donnoit des ordres pour faire ſortir de l'arêne tous

les maſques. Le pere de la maîtreſſe de Segniergues s'étant obſtiné à reſter, reçut quelques bourades, il cria ; ſa fille de la loge où elle étoit, ayant diſtingué ſa voix, c'eſt mon pere qu'on maltraite, s'écria-t'elle en ſe tordant les mains, & avec tous les ſignes de la déſolation . . . à ces mots, Segniergues, en vrai D. Quichotte, s'élança l'épée à la main dans la recouſſe, il veut ſe faire jour, il pouſſe d'eſtoc & de taille, le nombre des Alguaſils augmente, le peuple s'attroupe, le trouble s'accroît, & dans ce tumulte, quoique l'Alcade ne donnât d'autres ordres que d'arrêter Segniergues, il fut aſſommé. Il n'y a dans cette aventure rien que de vraiſemblable & de fondé ſur la pétulence de nos François, & ſur la jactance d'un chirurgien, qui, ébloui par les plus heureux débuts, & les plus brillans ſuccès, s'imaginoit être en droit de donner le tort aux Péruviens, juſques dans leurs propres foyers. D. Ulloa m'aſſura qu'au reſte il n'y avoit que M. de la Condamine qui fut capable de ſuivre le procès qui ſurvint à cette occaſion. Il me raconta auſſi l'aventure de la mauvaiſe nuit paſſée ſur le Pichinca, par M. de la Condamine, qui par gloriole s'étoit ſéparé de la bande, & enfin égaré, & com-

me il le railla le matin, quand il arriva au rendez-vous, tranſi, mouillé, morfondu, & mourant de faim, en lui diſant, eh! bien M. de la Condamine, voilà une belle & ample matiere pour votre journal.

Une autre fois la converſation tomba ſur la ducheſſe de Pompadour, qu'il avoit connue en France; à la maniere affectueuſe dont il m'en parla, j'imaginai qu'il devoit à ſon crédit les graces qu'il avoit obtenues en Eſpagne.

Mais ce qui m'interreſſa davantage, ce fut ce qu'il me dit touchant l'affaire de la Nouvelle Orléans; quoiqu'il put me paroître intéreſſé à me raconter les faits d'une maniere toute différente de celle dont quelques enthouſiaſtes en ont parlé, la naïveté avec laquelle il me rapporta les indignes traitements qu'il eut à eſſuyer, le peu d'intérêt & de vivacité qu'il mit dans ſes récits me perſuaderent que la révolution ne fut, comme il me l'aſſuroit, que le fruit de l'inconduite & de l'imprudence, & qu'elle fut ſoufflée & attiſée par la cupidité des principaux adminiſtrateurs de cette Colonie. La vengeance que les Eſpagnols en tirerent ne fut pas accordée ſeulement aux plaintes de D. Ulloa, elle ne fut que la punition de

ce qu'on regardoit comme le crime de rebellion, & qu'un autre peuple auroit peut-être étendue ſur un plus grand nombre de coupables. Le Général convenoit que le peuple avoit eu un juſte chagrin de ſe voir aliéné par Louis XV, mais il demandoit ſi lui, Gouverneur, étoit la cauſe de ce chagrin, ce qu'il y pouvoit, & qu'y pouvoit le Roi d'Eſpagne lui-même, aſſez peu ſatisfait d'être obligé de ſe contenter d'un ſi foible dédommagement; ce n'étoit, ajoutoit-il, que le malheur des circonſtances qu'il falloit accuſer, on devoit ſe ſoumettre à la loi de la néceſſité, & ſur-tout à celle d'un Roi puiſſant, qui après tout ne la leur a jamais rendue ni dure, ni amere. J'ai entendu beaucoup crier contre D. Ulloa, cependant tous les ſujets de mécontentement ſe réduiſoient à l'accuſer d'une familiarité baſſe dans ſa conduite, & d'une vile meſquinerie dans ſon domeſtique; mais on n'a jamais pu le taxer juſtement d'aucune injuſtice, ni d'aucune cruauté, il fut réellement le ſoliveau de la fable, ſon extrême patience le fit mépriſer & chaſſer; Orelly vint, qui fut la Cigogne.

Quelque plaiſir que je priſſe à ces récits du Général, je ne perdois pas de vue mon objet;

objet ; je voyois ſouvent D. Athenas, & D. Lobo, deux Négocians Eſpagnols, & je ne les voyois auſſi aſſidûment que parce que j'étois plus dans le cas d'y entendre parler de choſes relatives à mes deſſeins.

Un jour que j'étois chez le premier, avec mon Ingénieur Français, je le vis examiner des paquets de vanille ; je demandai, ſans affectation, d'où on l'a tiroit : on me répondit qu'elle venoit de Guadalajara, à ſoixante lieues delà, ou de Guaxaca, qui en étoit à cent, & que c'étoient les Indiens qui l'y cultivoient : ils parlerent enſuite de la cochenille : ce n'étoit pas moi, comme l'on penſe bien, qui avois amené ce ſujet de converſation, mais j'en profitai ; j'appris que la cochenille que l'on tiroit de Guaxaca, étoit plus belle que celle de Tlaſcala, ou de Guadalajara, cela me décida tout de ſuite à me rendre préférablement à Guaxaca ; j'en avois deux autres raiſons également déciſives : la premiere, que dans un pays de pleine culture, je m'inſtruirois beaucoup mieux qu'ailleurs de tout ce qui concernoit la cochenille ; la ſeconde, parce que cette route n'étant pas ſi fréquentée que celle de Mexico, qui étoit celle de Tlaſcala & de Guadalajara, il me ſeroit plus facile de m'y

dérober aux voleurs & aux curieux. Il eſt certain, en effet, que réſolu comme j'étois de faire le voyage, quand même je n'aurois pas obtenu de paſſeport, & en dépit de tous les Vices-Rois du monde, j'avois bien moins à craindre d'être découvert dans la route de Guaxaca, où l'on ne me ſoupçonneroit pas, que dans celle de Mexico, la ſeule ville digne d'être vue; la ſeule pour laquelle j'euſſe demandé un paſſeport, où l'on me feroit chercher ſur le moindre indice de départ.

Ainſi bien reſolu, ſi j'obtenois un paſſeport pour Mexico de n'en faire uſage que pour Guaxaca, dont j'avois appris aſſez adroitement la route d'un Français qui avoit ſervi l'ancien Vice-Roi, j'attendois avec impatience une réponſe aux trois mémoires que j'avois adreſſés ſucceſſivement au Vice-Roi du Mexique, pour obtenir ce paſſeport ſi déſiré (1), & n'allois plus gueres chez D. Ulloa que pour en ſavoir de nouvelles.

Enfin le mercredi trente Mai, il m'an-

(1) Les Eſpagnols eux-mêmes de quelque partie du monde qu'ils arrivent à Vera-Crux, ne peuvent en ſortir pour entrer au Mexique, ſans un paſſeport du Vice-Roi.

nonça très-froidement avant le dîner qu'il avoit reçu la réponſe de D. Bukarelly (1), & qu'il lui marquoit nettement ne pouvoir m'accorder de paſſeport, vu ma qualité d'étranger qui m'interdiſoit l'entrée du fameux *Reino*, à moins que je n'euſſe des ordres particuliers de la Cour d'Eſpagne. Je reçus ce coup avec une ſenſibilité bien moindre en apparence, que celle que j'éprouvois intérieurement, & je dînai véritablement fort mal, quoique je mangeaſſe beaucoup ſans m'en apercevoir : le Général ne manqua pas de me demander ce que j'allois faire ; je feignis d'être tout conſolé & réſolu à demander ces paſſeports en France & à les attendre à vera-Crux, ou à les aller chercher moi-même ſi l'on me congédioit ; mais j'avois déjà pris mon parti dans la ſuppoſition de ce qui m'arrivoit. Comme Dom Ulloa étoit brouillé avec le Gouverneur, je penſai aſſez juſtement que celui-ci n'auroit point connoiſſance du refus du Vice-Roi, & je me décidai à lui demander un paſſeport particu-

(1) Quelque déplaiſant qu'ait toujours été pour moi le nom de ce Seigneur, je le donne ici pour de bonnes raiſons qu'on pourra ſentir : on l'appelloit *Excellentiſſimis Senor Beato Fraile D. Antonio Bukarelli y urſua teniente General de Lor Reinor de Nueba Eſpaniana.*

lier pour Oriſſava qui étoit dans ſon diſtrict, & à environ quarante lieues de Vera-Crux. A l'aide de ce paſſeport, auquel je me propoſois de donner une petite extenſion de ſoixante lieues, j'eſperois me gliſſer juſqu'à Guaxaca; mais mon ame s'avouoit à peine ce vœu ſecret; à combien plus forte raiſon le diſſimulois-je à tout autre.

Je vais donc trouver M. de Ferſen, & lui taiſant le refus que je venois d'eſſuyer, je lui peins l'impatience que j'avois d'aller au Mexique, mais en même-temps le dégoût de tant de lenteurs, & je lui avoue que je me croirois fort heureux ſi j'obtenois ſeulement la permiſſion d'aller herboriſer ſur le volcan d'Oriſſava: il m'interompt & s'offre de la meilleure grace du monde à l'aller ſolliciter lui-même du Gouverneur; je ſaute à ſon cou, je l'embraſſe avec affection & lui fais porter le ſoir, pour lui exprimer ma gratitude, quelques livres qu'il m'avoit paru déſirer.

Je le revis le lendemain, il avoit dîné chez le Gouverneur, & avoit obtenu le paſſeport. Le ſamedi il me l'apporta bien conditionné; je lui cachai la plus grande partie de mes tranſports de peur qu'il reconnut toute l'importance que j'attachois à

ce papier & qu'il n'en recherchât les motifs.

Le lendemain dimanche ſe paſſa en préparatifs, & je dînai chez le Général pour qu'il ne ſoupçonnât rien de mes projets.

Le lundi je devois louer des chevaux & partir le lendemain mardi. Ce jour même, ce fatal lundi, je me leve avec une joie traîtreſſe & une gaieté que je ne m'étois jamais ſentie ; je vais chez M. de Ferſen chercher des lettres de recommandation pour Oriſſava ; j'y dejeûne & je rentre chez moi où je m'occupe à faire mes préparatifs.

Tout-à-coup je vois entrer dans ma chambre un homme en habit bleu, la cocarde rouge ; il étoit tout eſſouflé & avoit l'air furieux, égaré, ſon regard étoit ſombre & ſiniſtre ; dès qu'il peut parler, il s'annonce pour le Secrétaire du Gouverneur, & m'ordonne en Caſtillan, de par le Roi, de lui remettre le paſſeport que le Gouverneur avoit confié à M. de Ferſen. Ces mots, que je ne compris que trop, furent pour moi un coup de foudre dont je fus terraſſé ! Je rougis, je pâlis, & je crus devoir, pour avoir le temps de me remettre, feindre de ne rien entendre à ce qu'il me diſoit, mais il me répéta tant de fois & ſi diſtinctement, *el papel que el ſenor gobernador intreguo al ſenor D. Franciſco*

de Ferſen, qu'il ne me parut plus qu'il y eût moyen de faire la ſourde oreille : alors changeant tout-à-coup de viſage & affectant un air gai & gracieux, comme ſi je commençois à le comprendre, je lui dis que je ſuis incapable d'abuſer des graces du Seigneur-Gouverneur, & je lui remets le *papel* ſi déſiré, en le priant de lui préſenter mes reſpects & mes remercîmens.

Je voulus engager le Secrétaire à ſe repoſer, mais il s'en excuſa, en m'aſſurant qu'il avoit ordre de ne s'arrêter nulle part juſqu'à ce qu'il eût rapporté mon paſſeport, & défenſe de reparoître devant ſon Maître ſans le repréſenter.

Je compris à ces mots qu'il y avoit quelque violent orage allumé ſur ma tête, mais diſſimulant toujours, je lui demandai avec l'air de la plus grande indifférence, quels pouvoient être les motifs d'un changement ſi ſubit dans les ſentimens du Gouverneur. Il me répondit que la poſte de ce jour avoit apporté des ordres du Vice-Roi qui me concernoient, & en conſéquence il me ſignifia verbalement défenſe, de par le Roi & le Gouverneur, de ſortir de la banlieue de Vera-Crux.

Je courus chez M. de Ferſen, je re

marchois pas, je volois, je ne voyois rien, je n'entendois rien, je ne pus lui raconter qu'à la hâte & par des mots entrecoupés ma funeſte aventure, & je le conjurai tout de ſuite de me mener chez le Gouverneur pour tirer cette affaire au clair : nous nous y rendîmes : celui-ci très-content d'avoir ratrapé ſon *papel* & qui n'y voyoit pas plus loin, me reçut fort honnêtement, mais il me réitéra l'ordre que ſon Secrétaire m'avoit intimé de ne point ſortir de la banlieue, forcé, me dit-il, par des ordres ſupérieurs : M. de Ferſen le plaiſanta en lui diſant que ſi j'en avois cru ſes conſeils, il auroit trouvé les oiſeaux dénichés ; puis il lui demanda plus ſérieuſement, quelles pouvoient être les raiſons d'une défenſe ſi ſévère : ſur cela D. Palacio nous montra la lettre du Vice-Roi motivée ſur un délibéré de l'audience royale du Mexique, d'après les concluſions du Procureur-Général, qui s'appuyoit entr'autres choſes ſur la crainte de découvrir à l'étranger les riches cultures du pays. Ici le cœur me battit ſi violemment que je n'entendis plus rien, ſinon l'ordre contraire exprimé en ces termes : *pero de Negreſſac in ſu tierra* ſur lequel le Gouverneur, qui liſoit le tout fort peſamment, s'appeſantit encore davan-

tage, en le reliſant juſqu'à trois fois, & me le montrant écrit ſur la lettre : enfin il lui étoit enjoint avec rigueur d'être préſent à mon embarquement, d'en dreſſer procès-verbal, & d'en certifier le Vice-Roi ; il m'ajouta donc de vive voix l'ordre de lui donner moi-même avis de mon départ, & du Navire ſur lequel je m'embarquerois ; je le lui promis, après quoi il me congédia, en me faiſant mille excuſes & mille amitiés : il alla juſqu'à me nommer *hijo mio*, mon fils, mais je ne fus pas ſa dupe.

Sorti de chez lui, je quittai bruſquement M. de Ferſen dans la rue, & remontai chez moi la mort dans le cœur : je me promenois, je m'aſſeyois, je me balançois violemment dans mon hamac, au point de me frapper la tête contre les lambris de ma chambre ; aucune lueur de conſolation ne pouvoit pénétrer dans mon cœur ; je me diſois en vain à voix haute, pour tâcher de m'entendre & de me diſtraire : calme-toi inſenſé, pauvre inſenſé, ayez pitié de toi, tu es encore à Vera-Crux, voilà bien du chemin de fait ! t'y voila encore..... Oui, mais reprenoit ma douleur, tu en es chaſſé, tu en vas partir, & tu en partiras ſans rien emporter ! Ton projet de quatre ans entiers eſt échoué dans

le port même ; quatre ans ſont perdus pour l'état que ton goût avoit choiſi, pour l'eſpoir de fortune que ton imagination avoit embraſſé, les ſecours de ta famille, les bienfaits du Roi ſont vainement & follement diſſipés ; tu ſuccombes dans une affaire entrepriſe contre l'avis de ton pere, de tes amis, de tout le monde ; depuis quatre ans elle ne t'a fait rencontrer ſous tes pas que des alarmes, des chagrins, des mortifications, des travaux, des dangers de tout genre : oh ! quel fruit tu en retires ! tu t'es engagé témérairement vis-à-vis du Miniſtre ; quel compte pourras-tu lui rendre ? Tu t'es ridiculement vanté à tes amis ; que pourras-tu leur dire ?.... La honte, l'humiliation, le ridicule & le mépris vont pleuvoir ſur toi de toutes parts, & pour comble de déſeſpoir la choſe reſtera à faire, & les Eſpagnols conſerveront excluſivement la cochenille ! & tu ne meurs pas de douleur ?... Quoi ! l'on ne peut donc pas mourir de douleur ?

Je paſſai toute la matinée dans ces affligeantes réflexions, & dans les plus vives agitations, avalant plus de trois pintes de limonade, mais ne pouvant manger ; le moindre aliment m'auroit étouffé.

Enfin, fatigué, excédé du poids de tant

de peines, mon ame fit un dernier effort pour s'en décharger ; à force de répéter *tu es encore à Vera-Crux*, le point fondamental d'un projet déſeſperé ſe préſenta à ma vue égarée ; je calculai que ne m'ayant point été fixé de jour pour mon départ, & n'y ayant point de Navire prêt à appareiller de plus de trois ſemaines, je pouvois achever en quinze jours un voyage à la dérobée ; il faut, me dis-je, pénétrer dans le royaume ſans paſſeport, il faut abſolument emporter ce que je ſuis venu chercher : enflammé par cette idée, la crainte de ne pouvoir la réaliſer me glaçoit d'une ſueur froide *Gelano le vene Bollon le ſpiriti*, mais ce trait de lumiere étoit venu m'éclairer & rendre à mon cœur quelque tranquillité ; je ne ſongeai plus qu'à dégroſſir mon projet, à en diſtribuer les détails ; je ſortis le ſoir pour prendre l'air, & je fus à la Neogerie où je regalai mes ingénieurs ; ils me féliciterent de me trouver conſolé de l'aventure du matin ; je le leur laiſſai croire, & je me retirai chez moi, où, ſans ſouper, je paſſai la nuit à revoir mon plan, à retrancher, ajouter changer, calculer le probable & l'avenir, enfin je m'endormis, & trois heures de ſommeil rafraîchirent mon ſang, mirent plus de netteté dans mes

idées ; & à la clarté du jour je vis avec étonnement qu'il n'y avoit rien à changer aux diſpoſitions ſpéculées pendant la nuit, parce que ma poſition étoit forcée : *malum eſt conſilium quod mutari nequit*, a dit *Tacite*. Je me le redis auſſi, mais vainement ; je n'entrevis rien de mieux, & il falloit s'y réſoudre, ou revenir ſans ſuccès, & ce dernier parti me ſembloit plus affreux que la mort : c'eſt ce qui juſtifia à ma raiſon la témérité de mon entrepriſe.

Je me levai le mardi un peu moins ſatisfait que la veille, mais aſſez cependant pour enviſager de ſang-froid le *maximum* des dangers que je pouvois courir ; le pis qui pouvoit m'arriver, ſi j'étois arrêté, c'étoit de me voir ramené pieds & mains liés à Vera-Crux, & enfermé au fort, ou ſur la capitane, juſqu'à mon embarquement ; & enfin de manquer mon objet, comme je le manquois en n'entreprenant pas le voyage. Départ pour Guaxaca.

Tout me confirmoit donc dans mes dernieres réſolutions. Ce n'eſt pas que je me diſſimulaſſe tous les obſtacles.

Premierement il falloit un miracle, pour que dans une ſi longue route, ſur laquelle étoit répandue une foule de lanciers, deſ-

tinés à arrêter les déſerteurs & les étrangers, il ne s'en trouvât pas un qui me demandât mon paſſeport.

Secondement, je n'étois pas vêtu en Caſtillan, & ni le temps, ni ma bourſe, ne me permettoient d'obvier à cet inconvénient, qui me déſignoit comme un étranger, & m'expoſoit à être enviſagé de plus près qu'un autre.

Troiſiemement, & cet inconvénient rentre dans le précédent, je ne parlois pas bien la langue Caſtillane.

Quatriemement, j'ignorois abſolument la route, & ce n'étoit qu'avec toutes ſortes de ménagemens que j'avois pu ſavoir par quelle porte je devois ſortir.

Enfin, il falloit partir à pied, dans un climat, dans une ſaiſon & des ſables dévorants, ſans linge, ſans proviſion, ſans habits de rechange, ſans livres, ſans inſtrumens pour voyager avec fruit, & recueillir des morceaux d'hiſtoire naturelle.

Voici comme j'eſpérois de parer à ces inconvéniens; je voyagerai à pied, me dis-je à moi-même, en qualité de médecin botaniſte établi à Vera-Crux, & qui cherche des herbes pour compoſer des remèdes; j'aurai l'air de me promener, plutôt que de

voyager, je n'irai loger que chez les plus pauvres Indiens, dans les endroits écartés des routes, comme ſi je m'étois égaré; je tournerai toutes les villes, hameaux & villages hors deſquels je pourrai paſſer, ou je n'y paſſerai que de nuit; je ſerai Catalan de nation, frontieres de France, ce qui expliquera pourquoi je parle bon Français, & mauvais Caſtillan; je me mettrai toujours proprement, & me parerai de quelques bijoux; j'affecterai un air toujours gracieux, & de bonne humeur, je payerai toujours généreuſement. Avec cela il y auroit bien du malheur ſi l'on me prenoit pour un étranger, ou un déſerteur.

Enfin après avoir fait quelques petites proviſions pour les beſoins les plus urgents, comme un grand chapeau, une reteſille, un roſaire que je crus indiſpenſable, &c., & m'étant précautionné de trois cents gourdes ou environ en quadruples; j'arrêtai définitivement mon départ pour la nuit du vendredi ſuivant.

En attendant je vis mes amis & mes connoiſſances à qui j'annonçai indifféremment que j'allois paſſer le temps qui me reſtoit chez Madame de Boutilloz à Madelline.

Le vendredi je dînai chez le Général, à

qui je racontai la petite ſupercherie que j'avois faite au Gouverneur, il en rit beaucoup & m'aſſura que ſi je m'étois hâté de partir avec ſon paſſeport, il n'en ſeroit rien arrivé.

Je paſſai le reſte du jour avec les Ingénieurs, & je me retirai à ſept heures chez moi pour me recueillir quelques momens avec l'entrepriſe.

Ce fut à neuf heures, après avoir bien enfermé tous mes effets, que je ſortis comme un homme qui va faire une ſimple promenade.

J'arrive bientôt au rempart, je l'eſcalade & me voilà hors de la ville.

Premiere journée.

Je marchai d'abord à grands pas dans les ſables à la lueur des étoiles, mais un grand vent ayant effacé toutes les traces du chemin, & le ciel s'étant couvert de nuages, je me trouvai bientôt égaré à plus d'une lieue de la ville : j'allois, je revenois ſur mes pas, j'écoutois le chant des coqs, je calculois la poſition des feux que je voyois, le tout en vain : quoique j'euſſe parcouru vingt fois ces environs, la nuit, qui colore tous les objets de la même ombre, changeoit à mes yeux les points de ralliement que ma mémoire pouvoit me ſuggérer; je grimpai d'énormes buttes de ſable, les unes ſolides, les autres mouvantes juſqu'à épuiſement; enfin l'inquié-

tude & la fatigue me déciderent à rentrer à la ville ; l'embarras étoit de la retrouver, car je n'en voyois plus les feux ; j'en découvris un à trois cents toiſes, j'y courus, c'étoit la cabane d'un Negre libre que j'avois vu dans mon voiſinage ; je lui dis que je m'étois égaré en revenant de Madelline, il me remit dans le bon chemin, & je fus bien ſurpris de me trouver à un quart de lieue au ſud de la ville, tandis que je m'en croyois à l'oueſt ; j'eſcaladai de rechef le rempart & rentrai chez moi, exceſſivement fatigué, & encore plus affligé de ce mauvais début.

Cependant après avoir changé de linge, je me jettai ſur mon hamac, où je trouvai un repos, & un ſommeil auſſi doux que néceſſaires ; le lendemain à trois heures du matin je ſortis pour la ſeconde fois de chez moi, j'eſcaladai encore les murs de la ville ; cette fois je penſai me rompre le cou ; & voilà D. Quichotte en campagne.

Je marchois avec précaution pour conſerver le chemin ; mais ce jour là dirigeant trop ma courſe au nord, je manquai encore la grande route, & m'égarai encore durant une heure dans les ſables : cependant ayant reconnu l'étoile de l'épi de la Vierge, Mars & Saturne, qui étoient déjà au cou-

chant, je courus à l'oueſt juſqu'au jour : à quatre heures du matin, j'entendis les gens de la campagne qui alloient au marché, je me guidai ſur leur voix, & longeai la route à cent pas de diſtance, pour n'en être pas vu. Enfin au lever de l'aurore le chemin s'étant trouvé percer une forêt, je fus obligé d'y rentrer, mais j'avois la précaution de ralentir ma marche, toutes les fois que j'apercevois quelques Indiens Negres, ou Eſpagnols, & je la redoublois vivement lorſqu'ils étoient paſſés. A cinq heures à ma montre je me trouvai hors de la forêt, à deux lieues & demie de Vera-Crux; les chemins ſe partageoient, nouvel embarras; j'aperçus un muletier qui conduiſoit cent vingt mulets; je le queſtionnai avec prudence; il me dit venir de Guaxaca, par le chemin de Monte-Calabaca, qu'il me montra, en me diſant que c'étoit ſa journée de la veille; bon, dis-je en moi-même, j'irai coucher à Monte-Calabaca; puis m'étant éloigné en dandinant, juſqu'à ce que je fuſſe hors de ſa vue, j'enfilai la route avec une telle vîteſſe, qu'à onze heures j'avois fait neuf lieues d'Allemagne.

J'avois pris un verre d'eau-de-vie & un biſcuit, dans une taverne qui borde le grand chemin,

chemin & la forêt : cela m'avoit ſoutenu juſqu'à neuf heures, la ſoif me ſuffoquoit ; je marchois dans une plaine ſavanne, coupée de diſtance en diſtance par des boſquets, *de mimoſa cornigera*, *de bombax*, *de Ceiba*, *de figuiers ſauvages*, fort rares, la terre étoit nue, parce que nous étions à la fin de l'hyver, c'eſt-à-dire, des chaleurs sèches qui brûlent toutes les plantes, & que les hattiers avoient conſumé par les flammes l'herbe sèche, pour faire place à la nouvelle : c'étoit à la vérité un ſpectacle aſſez agréable pour moi, que de voir déjà de la plaine où j'étois, les montagnes d'Alvorado au ſud, Oriſſava à l'oueſt, & les Sierrar-Léonar au nord-oueſt, formant un rempart naturel, qui ſe prolonge l'eſpace de cent cinquante lieues, & que j'eſpérois bientôt franchir ; mais je mourois de chaud, & j'éprouvois une ſoif dévorante : je rencontrai deux muletiers, avec deux cents cinquante mulets, je les conjurai de me donner de l'eau pour de l'or ; ils me répondirent qu'ils ne vendoient point d'eau ; mais en même temps l'un d'eux détachoit de l'arçon de ſa ſelle une pleine bouteille, & me la préſenta, je bus, même fort à mon aiſe, & enſuite je tirai ma bourſe ; mais eux

ayant piqué des deux, me dirent *Ba uſted con dios*, Dieu vous conduiſe.

Je continuai ma courſe; à onze heures ma ſoif ſe ralluma plus fort que jamais, je crus voir une chaumiere, mais ce n'étoit qu'un de ces monumens Mexicains, dont je trouvai pluſieurs ſur ma route, élevé en terre, en forme de pyramide, de trente-cinq à quarante pieds de haut, ſur vingt de baſe, reſſemblant parfaitement à nos glacieres; je regardois en vain de tous mes yeux, je ne voyois d'habitations qu'à plus de ſix lieues au nord : le moyen de ſortir de ma route pour aller chercher ſi loin des ſecours. Je n'étois point fatigué, le chemin étoit beau, mais la ſoif me tourmentoit; je crus avoir fait une excellente découverte, en démêlant dans les haziers une eſpece de concombre ſphérique; cela eſt inſipide, me diſois-je; mais cela eſt aqueux & rafraîchiſſant; j'y courus, j'en cueillis, je mordis même .... L'effet de la foudre n'eſt pas plus ſubit: je me crus empoiſonné; je trouvai dans ce fruit ſpongieux & ſec, une amertume chaude & corroſive, qui redoubla l'ardeur de ma ſoif, comme du ſouffre & du bitume enflammeroient un braſier. Ah! ridicule botaniſte, m'écriai-je, tu croyois

donc toutes les coloquintes petites ? ceci t'apprendra à mieux étudier les eſpèces. La groſſeur du fruit, ſemblable à nos melons de france, ronds, m'en avoit en effet impoſé; je cherchai donc quelqu'autre remède pour me déſaltérer; je vis des fruits d'un cacte, nommé *tunas* par les Eſpagnols; c'eſt une eſpece de raquete de Saint-Domingue; ſes fruits ſont rouges; j'en pris deux ou trois, je les pelai, & les dévorai; ils adoucirent beaucoup l'ardeur que j'éprouvois; je me jettai avidement ſur d'autres, & j'en mangeai ſucceſſivement une trentaine; mais ne les ayant ſans doute pas pelé bien exactement, leurs ſoies brûlantes me firent en un inſtant enfler horriblement la langue & les levres, & je me vis ſur le point d'étouffer. Je continuois cependant ma route, & je ne rencontrois perſonne. Quelques fois le zéphir agitant les feuilles, je croyois entendre des caſcades d'eaux éloignées, ou le murmure d'un ruiſſeau : comme je prêtois l'oreille à cette douce mélodie, le temps redevenoit calme, je n'entendois plus rien, & j'étois prêt à tomber dans le déſeſpoir.

Cependant l'aſtre du jour, déjà élevé de quatre-vingts degrés au deſſus de l'horiſon, me dardoit ſes feux mille fois refléchis par

le foyer de la plaine brûlante que je parcourois ; je n'avois qu'un foible vent de mer au dos : devant moi une vaſte plaine de vingt-quatre lieues de profondeur ne me préſentoit que de hautes montagnes à l'extrémité ; il ſembloit que toute la nature fut conjurée contre moi. Je crus un moment diſtinguer un toit de chaume bien deſſiné ; je doublai le pas, mais après trois quarts de lieue, me trouvant dans un petit boſquet, & ne voyant plus rien, je crus m'être abuſé, &, pour cette fois, je perdis patience. Je m'arrêtai, & ayant regardé ſoigneuſement autour d'un bombax, s'il n'y avoit ni ſerpent, ni mouſtiques, je me couchai à ſon ombre ; je dormis environ deux heures ; le ſoleil étoit au-delà du méridien, je me levai, & me remis triſtement en marche : mais ô joie ineſpérée ! à peine avois-je fait un quart de lieue, que je vis bien diſtinctement cette maiſon que j'avois déjà cru apercevoir ; elle étoit encore à trois cents toiſes, ſur le ſommet d'un coteau, au bord de la riviere de Jamapa ; je ne fis qu'un ſaut juſques là ; la vue de cette belle riviere m'enchanta, je me ſerois volontiers précipité dedans. J'entrai dans la cabane à trois heures après midi, l'hôte étoit un pâtre, je le

conjurai tout de ſuite, ainſi que l'hôteſſe, de me donner à boire & à manger, *por Dios* : ils le firent avec tout l'empreſſement poſſible : je bus ſucceſſivement une pinte d'eau, deux pintes de lait, & autant de limonade, & je dévorai une aile & une cuiſſe de dinde, & trois œufs frais avant que de répondre à la moindre de leurs queſtions : le pâtre me demanda ſi j'étois Caſtillan ; je lui répondis que j'étois médecin Catalan. Je l'ai jugé, reprit-il, à votre démarche, vous emjambez, vous autres Européens, bien mieux que les Créoles : voilà comment ceux qui ſont plus près de la nature l'obſervent bien mieux ; comme il me parut curieux & raiſonneur, je le payai, & feignant un grand mal de tête, j'allai me jetter ſur une claye de branchage, où je m'endormis. Quatre réales que je lui donnai me valurent quatre mille bénédictions.

Je dormis ſi tranquillement, que je ne m'éveillai qu'à trois heures du matin du lendemain ; il ne devoit faire jour qu'à quatre heures, mais je ne laiſſai pas que de partir, & ſans dire adieu à mes hôtes, de peur de les éveiller.

Je deſcendis du coteau juſqu'au bord de la riviere ; je me trouvai d'abord embarraſſé

pour la paſſer ; mais m'étant rappellé que c'eſt celle de Madelline, diviſée en deux branches, & qu'elle n'eſt pas profonde, je me déshabillois pour la traverſer à pied, quand j'aperçus un long canot plat à vingt toiſes plus haut ; je ſautai dedans, &, l'aviron à la main, je piquai droit à l'autre bord ; je ne trouvai que trois pieds de fond, ſur une largeur de cent toiſes : en ſautant à terre j'éveillai un chien qui aboya, & j'aperçus un negre qui me regardoit par-deſſus une haye : je lui demandai combien on payoit pour le paſſage ; une réale, me dit-il ; cela étant, repris-je, en plaiſantant, donne la moi donc, puiſque je viens de faire ton ouvrage : il ſe rabattit à ne rien me demander, mais je lui payai toujours ſa réale.

J'évitai en cet endroit une premiere frayeur. Le véritable paſſage, comme je l'appris à mon retour, eſt plus bas, & il s'y trouve un corps-de-garde d'employés & un piquet de lanciers : mon ignorance de la vraie route me ſauva ainſi d'un grand nombre d'interrogats.

Cette riviere paſſée, je ne devois plus en trouver qu'à ſeize lieues de là. Je continuai ma route gaiement par de ſentiers étroits, mais doux & faciles : je ne vis pas une ſeule

figure humaine pendant plus de ſix lieues, & je me ſerois volontiers cru ſeul dans la nature, ſi je n'euſſe pas vu quantité de lapins très-peu farouches qui ſe jouoient ſur mes pas. On voit peu de deſerts auſſi beaux : plus de la moitié eſt un fond de bonne terre franche, tantôt jaune, tantôt noire, & propre à d'excellentes cultures, mais qui reſte en ſavannes. A ſix heures du matin j'avois entendu des poulets d'Inde à ma droite, ce qui m'avoit fait penſer que j'étois près de quelque habitation ; vers ſept heures j'en vis une douzaine ſortir de quelques herbes sèches & s'envoler à mes pieds avec un bruit épouvantable ; leur vol fut ſi bruſque, & leur fuite ſi lointaine, que je fus convaincu que c'étoient des dindons ſauvages : un quart d'heure après, deux autres s'envolerent à cent pas de moi, puis trois autres à ma gauche, ce qui acheva de me perſuader que c'étoit une production indienne, ou du moins qu'ils s'étoient naturaliſés dans le pays, & s'y étoient affranchis de l'eſclavage domeſtique.

A neuf heures du matin je me vis à portée de ce qu'on appelle *Rancho*, (eſpèce de cantine) j'y trouvai une vieille negreſſe curieuſe & effrontée, mais ni pain, ni

viande, ni œufs, ni eau-de-vie ; il fallut me contenter d'un plat d'haricots durs & mal fricaſſés, & d'un morceau de pain que j'avois apporté de Vera-Crux : heureuſe précaution ! Je me fis du ponche avec du taffia pour boiſſon, & je repoſai enſuite environ trois heures ſur une claye de bamboux, en forme de châlit.

A une heure après midi je me remis en route ; le ciel étoit couvert de nuages, & la briſe fraîche ; j'avois franchi le matin cinq *arroyo*, ravines ou ruiſſeaux, j'en traverſai encore douze dans l'après midi. Rien de ſi ennuyeux & de ſi fatiguant à cauſe des troncs d'arbres, quartiers de rocs ou cailloux monſtrueux dont ils ſont embarraſſés. J'étois un peu dédommagé par la variété des plantes que j'y rencontrois : je vis un *mimoſa* parfaitement ſemblable par la feuille & le port au grenadier, des *juccas* de ſoixante pieds de haut, des fougeres ſingulières ; un *arum* à tige droite mais baſſe, à feuille palmée pincatifide, d'une grande beauté, mais ſi gros, qu'une racine peſoit dix livres ; des polyanthes, des amarillis, &c. J'y trouvai auſſi des chevaux ſauvages & indomptés, & rarement de l'eau.

Enfin j'arrivai à Monte-Calabaca ſur les

cinq heures du ſoir, très-fatigué. La crainte de m'égarer & de ne point trouver de ſitôt d'autre gîte, me détermina à m'arrêter en ce lieu. J'avois cru trouver un village, ce n'étoit qu'un *rancho* ou hatte, où l'on éleve des chevaux, des vaches & du bétail, & où l'on ne ſeme autre choſe que du mahys pour la nourriture des hommes & des animaux. Ces ranchos ſont compoſés de trois ou quatre miſérables caſes; la terre qui en dépend, eſt quelques fois un domaine de dix à vingt-cinq lieues quarrées, dans lequel errent une centaine de chevaux, trois ou quatre cents moutons, & quelques centaines de vaches: celui-ci étoit conſidérable; le métayer Caſtillan, ou tout au moins metis, étoit un homme de ſoixante ans, d'une belle figure, honnête, mais grave, & d'un caractere, à ce qu'il me parut, un peu dur: je l'abordai, je lui demandai le couvert; il me l'accorda, en me prévenant qu'il ne tenoit point auberge, qu'il n'avoit ni pain, ni viande, ni vin, ni eau-de-vie; mais que du reſte tout ce qu'il avoit étoit à mon ſervice; je lui demandai ſix œufs que je mangeai avec des tordillas. Ces tordillas ſont des gâteaux faits avec du mahys, cuits dans une eau où l'on jette une pincée de chaux

vive pour en attendrir l'écorce : on le lave enſuite, puis on l'écraſe avec une pierre cylindrique ſur une autre pierre quarrée de dix-huit pouces de long, ſur dix de large, ſoutenue ſur trois pieds ; après cette premiere opération, on le pétrit avec les mains, on l'arrondit, & on l'aplatit à quatre lignes d'épaiſſeur ; on le fait cuire de nouveau ſur une plaque de terre, ou de fer, on le retourne, & en deux minutes ce pain eſt fait. Il eſt toujours inſipide, mais très-bon pour l'eſtomach ; jamais indigeſte, & en aucun temps il ne m'a incommodé : dans une maiſon où il n'y a que deux femmes, & cinq ou ſix hommes, les premieres ne ſont occupées, ſoir & matin, qu'à faire des tordillas ; il en faut bien cinq ou ſix pour chaque repas, & cela ne ſe garde point pour le lendemain.

Mon hôte, qui me parut avoir été militaire, & qui, comme je l'appris depuis, étoit réellement un de ces lanciers que je redoutois ſi fort, me ſembla un vieux reître fort retord, par les queſtions qu'il me fit ; mais comme indubitablement j'avois tout l'air d'un médecin, il fut forcé de le croire. Cependant il me refuſa obſtinément un cheval pour le lendemain ; je me croyois

aſſez loin de Vera - Crux pour haſarder de me donner cet allégement ; il fallut encore m'en paſſer ; je voulus lui payer ſon ſouper, il le refuſa également. Je donnai alors quatre réales à ſa femme, ou coneubine, car je ne pus ſavoir s'ils étoient mariés ; ils avoient du reſte une foule d'enfans. Ma généroſité me valut pour la nuit la jouiſſance d'un grand manteau, jadis bleu, & devenu blanc, par vétuſté, dans lequel je m'enveloppai, & me couchai ſur une natte à terre, dans un hangard voiſin : ſans cette faveur je courois riſque de mourir de froid, car à peine fus-je retiré, qu'il tomba une de ces pluies terribles, que l'on nomme à Saint-Domingue avalaſſe, & dont les gouttes ſont auſſi groſſes, & font plus de bruit dans leur chute, que la plus redoutable grêle d'Europe : le bruit étoit affreux, l'eau chaſſée par le vent perçoit comme autant de pompes, à travers les jours du *clayonage* de la caſe ; en un inſtant tout fut inondé ; il ſembloit que la nue fut crevée ſur nous ; ce temps me fit faire les plus triſtes réflexions. Dans un pays coupé de torrents & de rivieres, ſi cet orage devoit être ſuivi de beaucoup d'autres, comment pourrois-je voyager, ſur-tout à mon retour, avec le

butin que j'eſpérois recueillir ? Le meilleur cheval pourroit-il me ſauver parmi les rocs & les arbres qu'entraînent preſque tous les torrents ? Ceci n'étoit rien moins que conſolant ; mais ayant tout arrangé pour le mieux, il ne me reſtoit plus qu'à me confier à la providence : je m'enfonçai donc le nez dans mon manteau, & m'endormis profondément juſqu'au lendemain à quatre heures du matin.

Avec les ombres de la nuit diſparurent les noires idées qui m'avoient affligé la veille, un ciel pur & ſerein, une matinée fraîche, la perſpective des montagnes d'Orriſſava, dont je n'étois plus éloigné que de vingt lieues, leur appendice qui s'avançoit à huit lieues, comme un rempart inacceſſible & eſcarpé, dans tout le contour de cette plaine, me rejouirent & ranimerent mon courage. Depuis Vera-Crux j'avois toujours marché au ſud-oueſt; ici les montagnes qui ſont en face de la plaine n'ayant point d'ouvertures à l'oueſt, le chemin fléchit de quelques pointes vers le ſud.

Il eſt à remarquer que dans toute cette vaſte plaine, le cours des torrents & des rivieres eſt du nord-eſt, au ſud-eſt, & que leurs lits, quoique dans un pays ſi plat,

qu'on le croiroit nivelé, ont une profondeur déméſurée : cela vient ſans doute de ce que tous deſcendent des montagnes d'Oriſſava, & de ce que les volumes immenſes de neige fondue, & d'eaux chaudes, qui roulent du haut de ces montagnes, ont par leur poids, & à la longue, excavé les terres dans de très-grandes diſtances, & ſe ſont ainſi formé par ſucceſſion de temps, une pente qu'ils ne paroiſſent pas avoir eue naturellement.

Quoique la pluie de la nuit eut été effroyable, cependant la terre ſablonneuſe de ces cantons étoit déſſéchée depuis ſi long-temps, qu'à peine étoit-elle humectée à deux pouces de profondeur. Je trouvai dans ma nouvelle route des chênes à feuille ovée, & légérement dentelée ; une amarillis blanche que j'ai rapportée ; un polyanthes, dont les Indiens employent la racine pilée aux mêmes uſages que le ſavon, trois grands troupeaux de moutons, vingt compagnies de perdrix qui ne ſont pas plus groſſes que nos cailles, & enfin des lapins ſans nombre ; j'eus à traverſer ſeize *arrojo*. Le terroir me parut généralement plus fertile, & d'un meilleur fond de terre que les jours précédents ; il n'en eſt pas moins inculte, ni moins déſert.

A onze heures du matin j'avois fait huit lieues ſans manger, ni boire, qu'une limonade que je fis dans une chaumiere que conſtruiſoient deux Indiens, les ſeules créatures raiſonnables que j'euſſe rencontrées alors. Je me trouvai au pied de la premiere chaîne de montagnes; mais c'eſt peu de cette falaiſe eſcarpée à pic, & dont les rochers ſe font voir à travers les brouſſailles qui y ſont percrues : il ſemble que la nature, non contente de cet immenſe boulevard, ait voulu fortifier encore l'entrée du Mexique par un énorme foſſé. Au pied de cette maſſe informe de rocs, coule un fleuve de dix toiſes de large, ſi rapide & ſi violent, qu'il s'eſt creuſé à travers dix couches de pierres différentes, un lit de quatre-vingts pieds de profondeur; c'eſt-là qu'il fuit comme un ſerpent, dans le ſable, en replis tortueux, preſque ſans murmure; mais écumant, & rapide comme l'éclair : en y jettant un caillou, je l'ai jugé profond de 15 pieds; la vue eſt troublée quand on le regarde d'un miſérable point de faſcines pourries, ſur lequel il faut le paſſer : à l'extrémité de ce pont eſt un rocher qui domine & couvre tellement le pont, que dix hommes pourroient y tenir dix régiments en échec; un paſſage angu-

leux & en *zigzag*, eſt creuſé dans le roc par où il faut ſortir, & par où l'on ne peut ſortir que deux de front, & d'ailleurs la moindre artillerie placée ſur la cime y foudroyeroit toute une armée.

A une demi lieue plus bas eſt un autre riviere qui ſe jette dans celle-ci, on l'a nomme *rio des punta*, elle n'eſt pas ſi profondément encaiſſée. Je trouvai au bout du pont, ſur lequel je la paſſai, un Eſpagnol, à qui on payoit le paſſage; comme il n'avoit ni pain, ni vin, je réſolus d'aller dîner à *San Lorenzo*, quoiqu'il y eut encore trois lieues. Le receveur m'avertit de *las aquas*, de la pluie, je n'en tins compte & j'en fus puni, la pluie me ramena au gîte, où je fus raillé. La pluie ceſſée, je repris mon chemin, & je trouvai bientôt une ſucrerie qui me parut abandonnée, quoi qu'elle eût de vaſtes bâtiments, des jardins immenſes, & des cannes de quinze pieds de haut; j'arrivai enſuite à un torrent, large de cent cinquante toiſes, & de quarante pieds de profondeur; je crus voir l'énorme ſquelette d'un fleuve mort, qu'on me paſſe l'expreſſion, c'eſt celle qui peut le mieux rendre les idées giganteſques que fit naître dans mon imagination le ſpectacle ſingulier des rocs, des

troncs d'arbres épouvantables, des énormes cailloux de toute couleur, arrondis par un long frottement; le tout entaſſé pêle mêle. Quel aſpect ſombre, magnifique & terrible! toutes ces maſſes alors dans le repos & le ſilence le plus morne, avoient eu quelque temps auparavant un mouvement impétueux, avoient roulé avec un fracas épouvantable: quelle avoit donc été l'effroyable maſſe d'eau qui avoit animé toutes ces machines? A peine ai-je pu les franchir à pied ſec: qu'on ſe repréſente cette tranchée tortueuſe, vaſte & profonde, revêtue ſur l'un & l'autre bord d'une futaie également haute, ſombre & ſilencieuſe, & que nos peintres eſſayent, s'ils l'oſent, de nous peindre ce ſpectacle ſauvage & monſtrueux. O Vernet! toi ſeul aurois pu, peut-être, rendre cette belle horreur.

Ce fut-là que je vis pluſieurs paires de ces beaux perroquets du Bréſil, à queue en coin, nommés *arara canjas*, des Amazones, au plumage vert, mêlé de jaune jonquille, de la groſſeur du perroquet de Guinée, & un oiſeau de proie noir & blanc, avec des plumes rouges au-tour du bec, de la groſſeur de notre *buze*.

Le plus excellent fond de terre m'offroit auſſi

auſſi par-tout une végétation auſſi abondante, que variée, mais hélas ! il m'étoit impoſſible de me charger de tant de richeſſes ; je marchois donc la tête baſſe en ſoupirant, & j'évitois preſque de regarder tant de belles choſes, pour ne pas former des vœux inutiles.

J'arrivai enfin exceſſivement fatigué à *San-Lorenzo*. L'auberge y eſt délicieuſe pour un Eſpagnol, & elle le fut véritablement pour moi ; la maîtreſſe me parut honnête, je fus ſervi proprement ; je mangeai quatre œufs frais, un poulet, de bon pain, & bus du vin de *tinto*. Je partis auſſi-tôt, réſolu d'arriver ce jour là à Villa-Cordoua ; mais à peine fus-je ſorti du cimetiere, où j'avois été pour conſidérer à plaiſir des frangiſpaniers pourpre, roſes, jaunes, &c. de trente pieds de haut, que la pluie recommença : je m'étois arrêté ſous une cabane d'Indien ; en ce moment paſſa un negre avec trois chevaux, que j'avois déjà vu à la Punta ; je n'avois oſé parler au negre devant l'Eſpagnol, mais devant les Indiens, la néceſſité me rendant plus hardi, je lui propoſai de me louer un de ſes chevaux : il convint de me mener à deux lieues de là, dans ſon village, dont j'ai oublié le nom ; je

montai donc ſans bottes, ſans éperons, ſans manteau ; le negre, pour me parer de la pluie, s'aviſa de me couvrir la tête d'une natte qui me pendoit devant & derriere comme une dalmatique : non, jamais Robinſon ne fut ſi groteſquement habillé !

Nous avions fait aſſez leſtement une heure de route, lorſque tout-à-coup mon conducteur me montre *la guarita* : c'étoit un corps-de-garde d'Employés qui barroit le chemin. Je frémis en ſongeant que n'ayant point de paſſeport, ils avoient le droit de m'arrêter, mais nous en étions trop près pour ſonger à nous détourner ; je ne vis rien de mieux que de feindre d'être à moitié endormi ſur mon cheval, & même demi mort, ſi l'on me forçoit de deſcendre, ou de parler. Que j'étois bon de prendre tant d'inquiétude ! la pluie empêcha nos gens de ſortir, & ſans doute de nous voir, & nous arrivâmes au village à la nuit, ſans autre accident. Je trouvai dans la boutique d'un épicier, du pain, du vin, des œufs, du chocolat, & je me couchai, après convention faite avec le negre qu'il me conduiroit le lendemain à Villa-de-Cordoua, moyennant treize réales.

J'avois mal dormi ; à deux heures du

matin je courus à la cabane du negre pour l'éveiller, & hâter notre départ; mais ce fut en vain, nous ne pûmes partir qu'à quatre.

Nous entrâmes dans la gorge de la premiere chaîne des montagnes, par une forêt immenſe; il paroît qu'il fut un temps ou les Eſpagnols jugerent ce paſſage de quelque importance; puiſque de lieue en lieue où trouve des veſtiges de forts, de redoutes, de retranchements, & autres fortifications plus ou moins ruinées, qui défendoient cette trouée. Cela forme une tranchée de cent toiſes de large. Depuis San-Locurſo, juſqu'à Villa-de-Cordoua, j'ai compté ſept de ces forts, tous bâtis en maçonnerie, mais dont aucun ne reſte entier; c'eſt à leur place, ou tout auprès, que ſont bâtis quelques-uns de ces corps-de-garde, que les Eſpagnols appellent *guarita*. Jamais je n'ai trouvé ces gardes tabacs, ſi odieux & ſi choquants qu'au nouveau monde; dans un pays où l'on à peine à ſe procurer les premiers beſoins de la vie, faut-il que par une barbarie atroce, une plante indigene, que la nature ſeme ſous les pas des habitants, pour leur conſolation, devienne pour eux un fléau, & qu'ils ne puiſſent ſans allar-

mes s'étourdir par ſa vapeur narcotique ; ſur le ſentiment de leur peine !

Le ſol que nous foulions étoit un fond de terre rouge inépuiſable, & ſingulièrement fertile ; j'y vis encore une ſucrerie & de Canes monſtrueuſes ; plus loin, des champs de tabac immenſes ; ainſi la terre la plus féconde ſe trouve entre les mains d'un peuple pareſſeux qui n'y cultive qu'une plante qui ne ſauroit nourrir ſon cultivateur.

Au bout de quatre lieues nous arrivâmes à Villa-de-Cordoua. Des dômes, des tours, de nombreux clochers m'annoncerent une grande ville, & me donnerent de grandes craintes. Nouvelle *guarita* aux portes de la ville ! N'y avoit-il pas de conſigne contre moi ? N'y avoit-il pas une troupe de lanciers armés pour me jetter dans les fers ?.... Seul & à pied, j'aurois pu tourner la ville, comme je me l'étois propoſé ; mais faire ce mouvement devant l'ennemi, faire naître des ſoupçons dans l'idée de mon conducteur, ou lui faire une eſpece de confidence, à lui, à un Africain, à un individu de la nation la plus perfide, au ſujet le plus aveuglément dévoué au Roi d'Eſpagne ! c'eſt ce qui ne pouvoit m'entrer dans la penſée : le renvoyer n'étoit pas plus sûr ; je lui fis au contraire

beaucoup d'amitié. J'entrai donc forcément à cheval dans la ville, mais je crus devoir jouer le même rôle qu'au dernier village : que je connoiſſois mal les Eſpagnols ! ils ne ſont pas ſi diligens ; ils ne me virent point de malle, ils ne nous fouillerent ſeulement pas.

Je deſcendis dans une auberge du faux-bourg, où je tombai ſubitement malade ; je me mis au lit, & me fis faire du bouillon ; je me repoſai juſqu'à deux heures, alors je me levai radicalement guéri ; je mangeai une aſſez mauvaiſe ſoupe, faite avec de l'excellent mouton, je payai mon hôte, & lui ayant demandé le logis de l'Alcade-Major, je feignis de m'y acheminer, & traverſai toute la ville en longueur ; je n'y rencontrai que quelques negres & indiens.

Villa-de-Cordoua peut avoir mille toiſes en quarré. Quoique ancienne, les iſlets ſont encore, pour la plus grande partie, en jardins, excepté vers le centre de la ville, où ſe trouve une grande place, comme celle de Vendome à Paris, entourée ſur trois faces d'arcades gothiques ou moreſques, ornée d'une fontaine de bon goût, qui jette un immenſe volume d'eau délicieuſe ; l'Egliſe Major eſt ſur la quatrieme face ; les rues ſont payées,

larges, droites, tirées au cordeau, les maiſons pour les trois quarts ſont bâties en pierres, mais les habitans ſont pauvres. Par tout où la nature fait beaucoup pour l'homme, là il fait moins pour elle : accoutumé à ſes bienfaits, il contracte une pareſſe & un engourdiſſement qui ne lui permettent pas de ſe prémunir contre ſes viciſſitudes. La ville eſt toute ſur un bâton en forme de plaine, qui n'eſt pourtant qu'un coteau, prolongé entre deux vallons, bordés chacun de hautes montagnes, qui forment le paſſage pour entrer dans le Mexique : l'ouverture peut avoir trois lieues d'une montagne à l'autre; nulle part ailleurs que ſur le platon on ne peut voir une ſi riche & une ſi belle végétation, & une ſi magnifique matiere de culture : le fond de terre rouge eſt de quinze à dix pieds. Dans les jardins, les cériſiers, les pomiers, les pêchers, les abricotiers ſe mêlent aux ſapotiliers, aux orangers ; les fruits des deux mondes y ſont ainſi réunis; les hayes ſont bordées de ſureaux, de frênes, d'une ſorte de tegetes arboreſcent, dont je n'ai pu me procurer des graines ; d'une ſeconde ſorte de convalvulus arboreſcent, dont les fleurs en cloche de huit pouces de long ſur trois de large ſont renverſées,

& où le limbe termine par de longues *lacinies*.

Il avoit beaucoup plu à midi les chemins étoient gliſſans ; je me décidai cependant à partir à pied pour éviter les queſtions ; l'embarras étoit de trouver le chemin d'Orriſſava, diſtante de ſept lieues ; j'en ſuivis un à tout haſard juſqu'à l'extrémité du faux-bourg, où je trouvai des indiens qui me remirent dans la route dont je m'étois éloigné d'environ cent pas.

La pluie me reprit après une heure de marche ; je rencontrai dans ce moment une horde de plus de deux cents mulets ; on avoit mis leurs charges à couvert ſous des tentes, & pour eux ils paiſſoient dans le grand chemin, qui eſt toujours une tranchée de cent toiſes d'ouverture, couverte d'un gaſon toujours renaiſſant, n'y ayant ni ornieres, ni chemin de voiture, depuis Vera-Crux, juſqu'à Theguacan. Je fus obligé d'entrer dans une cabane d'indiens, où je bus un verre de *pinas*, eau dans laquelle on fait infuſer des tranches d'ananas, & qui vaut bien la limonade lorſqu'elle eſt bien faite, il m'en coûta un réal, & la pluie finie je repartis.

A deux lieues de là, je deſcendis un ravin très-profond, dans lequel je vis une mai-

ſon fort ſolidement bâtie en pierres de taille, mais ſans comble, & abandonnée depuis long-temps ; je ne pus juger ſi elle avoit été citadelle, temple ou maiſon particuliere ; les arbres & les haziers percrus tout autour & ſur les murs m'en déguiſoient le deſſein : je remarquai ſeulement que les murs, encore de vingt pieds de haut, avoient trois pieds d'épaiſſeur ; les fenêtres étoient ſemblables à celles de nos anciennes Egliſes : mais à quoi auroit ſervi une Égliſe en cet endroit, où il ne paroiſſoit pas le moindre veſtige de ville ou de village ? Il y a donc plus d'apparence que c'étoit une eſpèce de château deſtiné à défendre un pont bâti ſur une petite riviere très-rapide qui en baigne les fondemens : cependant la ſituation étoit mal choiſie, car en paſſant la riviere au-deſſus & au-deſſous, on tournoit facilement le fort, & on le dominoit du coteau contre lequel il étoit terraſſé.

A quelques pas de là, ſont ſept à huit cabanes près d'une autre riviere, courant pareillement du nord-oueſt ; il y avoit dans ce ravin des ſureaux & des frênes, d'une beauté ſinguliere ; à une lieue plus loin ſur la gauche, & à cent pas du grand chemin, je vis quatre monumens mexicains diſpoſés

en quarré, formant chacun une pyramide de terre de ſix toiſes de haut, ſur dix de baſe : du reſte, nulle culture dans une ſi excellente terre, ſi l'on en excepte quelque peu de tabac ; mais des pâturages ſi gras que ſur une pelouſe d'environ une lieue en quarré, je comptai onze troupeaux de plus de ſix cents moutons chacun.

La nuit approchoit, mais heureuſement je rencontrai un indien, qui me ſervit à me conſerver dans le bon chemin juſqu'à Orriſſava.

Graces à la pluie & à la nuit je ne fus fouillé, ni à la guérite de la ville, ni à une autre que j'avois trouvée ſur la hauteur près du ravin.

J'étois haraſſé d'une marche de ſept lieues faite par la pluie, & dans de mauvais chemins ; j'entrai ſucceſſivement dans trois auberges, où l'on s'excuſa de me recevoir, & d'où l'on me renvoya, en qualité d'étranger, à la *caſa réale*, eſpèce d'hoſpice pour les voyageurs, dont le nom, tout reſpectable qu'il eſt, me cauſoit de la répugnance, tant l'ignorance des choſes leur prête ſouvent une apparence formidable ! Enfin j'entrai dans une quatrieme auberge, dite la grande auberge ; une boutique d'épicier en formoit le devant ; le dedans étoit une vaſte cour environnée

d'arcades, qui ſervoient de corridor, haut & bas, à quatre corps de logis ; le caſero me préſenta d'abord une chambre infectée de fientes de poules qui y juchoient : je le regardai avec indignation, la canne haute (1) & prêt à le frapper s'il ne me logeoit différemment.

Pour être plus propre, l'autre chambre qu'il me donna n'étoit pas mieux meublée : une claye de bamboux, une table, un mauvais banc dont un pied étoit pourri, une porte comme celle d'une citadelle, mais qui ne fermoit pas ; voilà le logement que je partageois avec une volée de chauveſouris : j'eus pour mon ſouper quatre œufs, un morceau de mouton délicieux, un plat d'haricots, deux raves avec ſix feuilles de laitue, & quant au pain & au vin, je fus obligé de m'en fournir à la boutique. Cette dépenſe me fit prendre alors pour un homme de conſidération ; j'obtins un matelas moyennant deux réales, & mon ſouper m'en avoit coûté quatre.

---

(1) Il faut obſerver qu'aucun Bourgeois honnête, ou aiſé, ne tient auberge, elles ſont affermées à tant par jour à un Caſero, eſpece d'homme plus vil que nos valets en France, & qu'on traite ſans ménagement.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, je méditai ſur les moyens de connoître au juſte la route, & la diſtance de Guaxaca. Après y avoir bien réfléchi, j'entrai dans un couvent de Carmes, où je demandai à parler au pere Prieur : mes prétentions, ſans doute, étoient trop hautes, on m'envoya le Sous-Prieur ; je le jugeai ſur la phyſionomie, un homme fort rond, à qui je pouvois me confier ; je lui dis donc, ſous le ſecret, qu'étant médecin & botaniſte, mon occupation étoit l'étude de l'hiſtoire naturelle & des plantes ; que je voyageois depuis trois ans pour m'y perfectionner ; que dans une tempête j'avois fait vœu d'aller à pied à *Nueſtra Senora de la Soledad en Guaxaca*, ce que j'avois fidellement exécuté juſques là, mais que me ſentant épuiſé de fatigue, & preſſé par le temps de mon embarquement, je déſirois ſavoir s'il n'y auroit pas moyen d'interprêter mon vœu & d'achever mon pélérinage à cheval, offrant, comme il étoit juſte, de racheter, par des offrandes & des aumônes l'irrégularité de cette maniere de voyager : après avoir ſavamment diſſerté ſur ce cas, mon Carme convint que je pouvois, par quelques prieres ou aumônes, m'acquitter envers *Nueſtra Senora de la Soledad*,

je le pris ſur le temps, & tirant de ma bourſe *quatre medios d'oro* (*environ huit louis d'or*) je le priai de ſe charger de mon offrande, mais il me refuſa, en me diſant que la ſomme étoit trois fois trop forte; j'eus beau inſiſter, il n'y eut pas moyen de lui faire rien prendre, ce qui me déconcerta un peu, ayant eſpéré d'obtenir de lui, pour mon argent, quelques petits renſeignemens dont j'avois beſoin; je ne perdis cependant pas tout eſpoir, d'après les honnêtetés qu'il me fit: il me préſenta en effet à quatre autres peres, me fit voir la maiſon, le jardin, ſe récria d'admiration ſur diverſes deſcriptions que je fis de leurs plantes, qu'ils ignoroient parfaitement. Enfin le ſous-prieur étoit prêt à m'échapper, lorſque je m'aviſai de lui demander s'il y avoit un couvent de Carmes à Guaxaca, & quelle pouvoit être la diſtance de cette ville: cette fois mon homme donna dans le piège, il voulut paroître très-inſtruit de ce que je lui demandois, & me donna un itinéraire ſi bien détaillé, lieue par lieue, village par village, qu'un Général d'armée auroit pu s'y fier pour le plan d'une campagne, comme j'ai eu depuis occaſion de m'en aſſurer.

Plein d'une véritable joie d'avoir enfin,

après une route de quarante lieues faite à tâtons, un guide assuré & non suspect, je me disposois à partir, mais les Carmes voulurent encore me faire voir les pieces hautes de leur maison; c'est de-là que j'admirai l'heureuse situation d'Orissava. Cette ville a environ quinze cents toises de long, sur cinq cents dans sa plus grande largeur, les rues sont larges, propres & bien pavées; des eaux salutaires & pures comme le cristal y coulent de toutes parts, mais la fraîcheur & la végétation y sont telles que quelque chose que l'on fasse, le pavé est toujours enchâssé dans les herbes : il en est de même pour les maisons, quoique bâties en maçonnerie; elles sont toujours couvertes de mousses, de *semper virens*, & de fougeres de toute espece; sa population est de 3000 blancs, & de 1500 negres ou Indiens: son commerce consiste dans quelques tanneries & dans quelques draperies grossieres; là est un entrepôt de Vera-Crux aux terres froides; c'est un lieu de repos & de séjour, par les caravanes de mulets; là, les commissionnaires prennent langue sur le prix des denrées de l'intérieur, & font connoître celui des denrées d'Europe. La ville est placée dans un vallon d'une lieue d'ouver-

ture ; on y réunit dans toutes les ſaiſons les fruits de l'Europe & de l'Amérique ; l'air y eſt doux & vif, d'une température délicieuſe : à neuf heures du matin le thermometre de Bourbon marquoit douze degrés au deſſus de la congélation : elle eſt environnée de montagnes iſolées, qui laiſſent entr'elles autant de petites gorges & d'ouvertures ; les cimes de ces montagnes ſont l'effet d'une pyramide de paliſſades, & ſont couronnées de forêtz, d'une verdure éclatante & recréative, leurs pointes en aiguilles paroiſſent autant de pins, ſur leſquels s'éléve fierement le volcan d'Oriſſava, dont les neiges éternelles préſentent dans le même point de vue le contraſte ſingulier de l'hiver & de l'été : qu'on ſe figure un pain de ſucre, ſon cône tronqué obliquement à la ville, prouve que quand il brûloit, l'irruption ſe faiſoit du côté de la plaine de Vera-Crux, ce qui ſe trouve confirmé par les pierres ponces que j'ai trouvées ſur les bords du Golfe du Mexique, aux environs de cette derniere ville, quoiqu'à plus de cinq lieues d'Oriſſava, qui n'a ſûrement été bâtie que depuis qu'il eſt éteint. Ce volcan paroît encore la menacer, & de Vera-Crux, quand au matin la plaine étoit

encore voilée d'ombres épaiſſes, je me plaiſois à voir ſa cime déjà rougiſſante, comme de l'argent, au feu des premiers rayons du ſoleil.

La maiſon des Carmes bâtie avec une opulence vraiment barbare a, quoique maſſive, quelque choſe de grand & de noble; elle eſt très-gaie, très-propre & bien entretenue, les peintures les plus extravagantes y ſont répandues de toutes parts, mais leurs vives couleurs réjouiſſent la vue; l'Egliſe eſt à l'ordinaire dorée avec un luxe ridicule, mais on doit y remarquer dans le ſanctuaire un tableau fort extraordinaire: il a vingt pieds de haut, ſur douze de large, & repréſente l'Aſſomption de la Vierge: on y voit Marie encore ſur la terre, mais montée ſur un char ſuperbe, à ſix roues, deux Evêques en chappes, & en mîtres, tiennent une main ſur le moyeu, & de l'autre un flambeau; ſix autres ſont grimpés ſur le montoir des laquais; l'attelage eſt compoſé de douze chérubins aux aîles bleues, ils ſont habillés à la Romaine, avec le bas de ſaije étendu ſur un panier, un caſque en tête, ſurmonté de panaches, & de chevelures à la maniere des danſeurs de l'opéra dans les ballets héroïques, ils ſont

attelés avec des bricoles, comme nos canoniers à un affut ; Elie ſur le ſiége du cocher, un lys à la main, en guiſe de fouet, eſt prêt à conduire le char, & ſon diſciple Eliſée, à cheval, lui ſert de poſtillon.

Après avoir ainſi viſité toute la maiſon des Carmes, je partis comblé de leurs civilités; mais au milieu de la rue un nouvel incident, que je n'avois pas prévu, vint troubler mon contentement ; je ſavois ma route par cœur, excepté le plus eſſentiel, ſavoir par où je devois ſortir ; j'oſai m'en informer, mais le fripon de marchand à qui je m'adreſſai m'enſeigna une route toute oppoſée ; je fus obligé de revenir ſur mes pas, je revis le marchand qui ſourioit de ma peine, mais je lui lançai un regard d'indignation qui le fit rougir & pâlir ; je gagnai la vraie rue de ſortie par un pont ſur la petite riviere qui baigne les dehors de la ville ; une rue fort large & qui ſert de fauxbourg, me mena juſqu'à la barriere à l'entrée d'un autre pont. Ce paſſage étoit gardé par des employés ; l'un d'eux me demanda où j'allois ; je lui dis que j'allois herboriſer, que j'étois logé chez Carmes, d'où je retournerois inceſſamment à Vera-Crux, & je l'accablai à mon tour de tant de queſtions, qu'il ſe crut fort honnoré

noré de pouvoir apprendre quelque choſe à un médecin étranger auſſi ſavant que moi. Le chef des employés me tira alors à quartier dans une chambre remplie de lances, de piſtolets & d'épées ; pour le coup je me crus arrêté, mais j'en fus quitte pour la peur & pour un ſpectacle peu agréable à la vérité, mais moins dangereux pour moi ; c'étoient les effets d'un mal qu'on dit originaire de ce pays-là même, & dont notre chef étoit, on ne peut plus, maltraité ; je lui preſcrivis un régime : après quoi, mourant d'impatience de rejoindre mon chemin, je le quittai, malgré toutes ſes offres de ſervices, & ſes inſtances de prendre le chocolat.

Ici le Lecteur prendra la peine de revenir au tome premier, page 146, *ligne cinquieme, Voyage à Guaxaca, où après ces mots,* pour ramaſſer quelques plantes, *il lira ce qui ſuit, qui eſt pour remplir la lacune marquée par deux lignes de.* . . . . . .

C'eſt là que j'avois rencontré en paſſant un Docteur, qui, parlant avec moi de culture, me dit, qu'on avoit tranſporté des

Nopals en Caſtille pour eſſayer d'y recueillir de la cochenille, ce qui n'avoit pas réuſſi, & il en concluoit fort ſérieuſement, qu'on ne pouvoit la cultiver nulle part qu'au Mexique. Cette anecdote, vraie ou ſuppoſée, avoit certainement bien lieu de m'inquiéter alors; mais à préſent que j'écris ceci, & que je ſais très-pertinemment le contraire, je ne peux revenir de la ſotte vanité de certaines gens qui leur fait généraliſer des choſes qui ne ſont vraies qu'en particulier.

Il étoit onze heures quand j'entrai à San-Juan del Rey: j'eſpérois y acheter de la cochenille, mais l'Alcade noir n'y étant pas, je réſolus d'attendre le retour de ſa femme; elle arriva peu de temps après, je lui demandai, tout de ſuite, quatre branches de Nopal, & ſans lui donner le temps de la réflexion, je lui montrai une piaſtre, à la vue de laquelle elle ſe décida; je lui redemandai encore mille éclairciſſemens qui m'avoient échappé, ou pour les comparer avec ce qu'on m'avoit dit la veille à Guaxaca, principalement ſur le mélange de la Cochenille ſilveſtre avec la fine; elle me ſatisfit à ſouhait, & me laiſſa choiſir quatre branches de Nopal, que je plaçai dans un cinquieme caſſetin.

Je partis, après avoir mangé un morceau, à midi précis, & remontai la fameuſe montagne de la Coſta, en regardant ſouvent le beau pays que je laiſſois derriere moi. Combien j'y vis de plantes curieuſes ! combien je regrettai de ne pouvoir les emporter toutes ! je deſcendis pourtant de cheval pour arracher des oignons du Lys St. Jacques, ou *Amarillis formoſiſſima*. J'en arrachai ſix douzaines avec une peine infinie, parce qu'elles étoient à un pied de profondeur, dans une terre très-forte ; que je n'avois qu'un petit couteau pour les déterrer, & que le ſoleil alors au zenith me dardoit à plomb ſes rayons : je trouvai auſſi une violette à racine bulbeuſe, comme celle du lys ; j'en pris une douzaine : j'arrachai un cent d'Oxale à racines bulbeuſes, *foliis octonatis pellatis ozatis* : j'y pris enfin des ſemences d'un chardon gros comme nos artichaux, des fruits d'une ſorte d'Azerolier, de *juniperus-ſabina*, & des glands gros comme nos plus groſſes noix.

Pendant que je cherchois à tromper ainſi l'ennui d'une ſi longue route, je m'aperçus que mon muletier m'avoit détourné du chemin Royal, ce qui leur eſt très-défendu ; je me mis dans une colère épouvantable,

& je lui promettois tout au moins de ſupprimer le pour-boire. Cependant nous commençames à deſcendre par des chemins, très-mauvais, à la vérité, mais qui abrégeoient d'une lieue ; je jugeai alors que mon conducteur n'avoit pas tous les torts du monde, & je m'adoucis ; je trouvai au bas de la côte la belle Sauge à fleur ponceau, que j'avois vue à Guaxaca ; j'en pris des ſemences, ainſi que d'une autre à fleur bleue, parfaitement belle.

Comme j'enfilois un ſentier étroit, taillé dans le roc, j'eus une rencontre aſſez plaiſante, c'étoit un Indien qui conduiſoit deux cochons à Guaxaca ; ils étoient monſtrueux : je m'arrêtai pour les laiſſer paſſer ; & comme je les conſidérois attentivement, je remarquai qu'ils étoient chauſſés ; je ne pus m'empêcher de rire : des eſcarpins à un cochon, tandis que le pauvre Indien étoit pieds nuds ! Or voici comme les cochons étoient affublés ; les deux premiers ſabots de chacun de leurs pieds fourchus étoient enchâſſés dans une petite botte, à une ſemelle de cuir fort, ſi bien couſus, ſi bien adaptés que l'on eut cru d'abord que cela étoit naturel ; je cherchois envain la raiſon d'un ſemblable équipage, il fallut la demander à

l'Indien ; il avoit pitié de mon étonnement & de mes éclats, & me répondit très-phlegmatiquement, que c'étoit pour qu'ils ne fuſſent point fatigués : la raiſon me parut bonne, les cochons étoient en effet ſi gras, ils ſont naturellement ſi pareſſeux, que s'ils euſſent uſé leurs ſabots, dans un chemin de vingt-cinq lieues, & s'ils ſe fuſſent bleſſés, ils auroient maigri, & même ſeroient reſtés en route. Étant depuis à dîner chez M. l'Intendant de Saint Domingue, comme il me demandoit ſi les chemins du Mexique étoient beaux, il me prit envie de lui citer ce fait, pour le mettre en état d'en juger ; mais comme il y avoit beaucoup de monde dont je n'étois pas connu, je craignis, en racontant une choſe ſi extraordinaire, de paſſer pour un inventeur : je me contentai de lui dire que généralement ils étoient fort mauvais ; & dans la vérité, quoique la route que je tenois fut celle de Guatimala, & le débouché unique des cultures d'une vallée de quatre cents quatre-vingts lieues, je n'ai pas trouvé trente lieues de chemins praticables pour une voiture

Après ſeize grandes lieues de mauvais chemins, je revis encore ma chere peuplade, &c.

La ſuite au Tome Ier. page 146.

NOTES

A ajouter au Voyage de Guaxaca, par M. THIERRY DE MÉNONVILLE, *recouvrées après l'impreſſion : On les joint ici en forme de Supplément, avec l'indication des pages où elles auroient dû être placées.*

NOTE. I.

Au journal de mer de ſon retour de Campêche à Saint Domingue, à la date du 13 Juillet 1777, pag. 220, ligne 10, après ces mots *perca philadelphica.*

Perca. Opercula ſquammoſa, ſerrata ; membrana branchioſtega radiis ſeptem ; corpus pinnis ſpinoſis.

Philadelphica. Corpus fuſco ſub rubrum, maculis alteris variegatum, capite & ventre colori roſeo, bipedali longitudine, pedali latitudine ; opercula ſquammoſa, antica ſerrata, poſtica cordata, duobus mucronibus ; membrana branchioſtega, radiis curvis ſeptem ; foſſula inter nares ; nares duobus foraminibus quæque ; frons punctis ſanguineis aſperſum ; os retractile, ampliſſimum ; maxilla ſuper emarginata, duobus denti-

bus majoribus reliquis. Hinc & indè cæteri dentes ſetacei, confertiſſimi in utraque maxillâ, & linea arcuata in palato; palatum rubrum colore puniceo vivido, cancer manibus æqualibus. In ipſius ſtomacho totus repertus ut in aliorum; pinnæ pectorales 17. Illa ſubrotunda ventrales radiis quinque faſciculatis muticis, ſexto ſpinoſo breviore, analis decem radiis faſciculatis inermibus, tribus anticis gradatim à priori brevioribus quam aliæ, ſpinoſis; & pinna dorſalis indiviſa, ſed pars anterior ſpinoſa, undecim ſpinis ſimplicibus, antica breviore poſteriori, poſterior 17 radiis faſciculatis inermibus, ita ut pars media inter utraſque infima ſit; cauda, pinna indiviſa, radiis 18 faſciculatis.

II.

Au même journal, date du 23 Juillet 1777, pag. 229, lign. 28, après ces mots: *un lait très-pur & très-blanc.*

Un de ces vaiſſeaux lactés avoit le diamètre de mon petit doigt. La matrice dans laquelle j'ai vu très-diſtinctement les trompes de fallope, avoit dabord le vagin long de quatre pouces & demi : l'orifice extérieur en étoit très-étroit, calleux & froncé en plis d'une ſubſtance & d'un tiſſu ſi ſerré, qu'à peine pouvoit-on y introduire de force le petit doigt, & qu'il ne paroiſſoit pas

ſuſceptible d'une plus ample dilatation. Le diamètre du vagin, très-dilatable, avoit un pouce & demi; à ce vagin aboutiſſoit de l'intérieur une ſorte de lèvre en ſoupape, très-froncée & très-dilatable, & la capacité intérieure du canal qu'elle formoit, moins longue que le vagin, paroiſſoit avoir le même diamètre, & auſſi dilatable; au fond ſe retrouvoit encore une pareille lèvre en ſoupape, ſervant de porte à un ſecond receptacle ſemblable, mais un peu plus ample que le premier; enfin il y en avoit un troiſieme auquel abouttiſſoient, par une pareille lèvre, les deux trompes de fallope, d'une ſubſtance très-ſpongieuſe, & ſemées intérieurement d'une multitude infinie de vaiſſeaux, dont les uns paroiſſoient lactés ou limphatiques, les autres ſanguins, mais repliés & croiſés les uns ſur les autres, de ſorte qu'au premier coup-d'œil, on auroit pu les prendre pour un amas de vermiſſeaux fourmillans. L'eſtomach de l'animal contenoit des petits poiſſons, déjà digérés au point de paroître comme un peu trop cuits.

III.

Au même journal, date du 25 Juillet 1777, pag. 230, lig. 7, après ces mots : *Tiburo de Linnæus.*

La deſcription de Linnæus quadre avec le genre & l'eſpece de cet animal; il avoit environ

cinq pieds de long, une nageoire à l'anus, cinq ports linéaires au cou pour les bronches du poumon ; il a une vaſte tête & un large col, ſes dents à la mâchoire inférieure, ſont triangulaires, de la même largeur, mais beaucoup plus tranchantes que les lancettes & d'un pouce de haut ; il en a trois rangées, l'intérieure eſt renverſée ſur les gencives, celles de la mâchoire ſont ſubulées comme les dents du brochet, & pareillement d'un pouce de haut.

IV.

Au même journal, même date, pag. 230, ligne 19, après ces mots : *au gouvernail.*

Ce poiſſon eſt rayé tranſverſalement de bandes noires & de jaunes.

V.

Au même journal, date du 25 Juillet ; pag. 230, ligne 29, après ces mots : *cet animal eſt vivipare.*

Cet animal avoit dix pieds quatre pouces de long, deux pieds & demi de large du dos au ventre ; la peau du dos étoit parfaitement bleue,

le ventre étoit blanc ; il avoit les proportions & les parties de celui ci-deſſus décrit, à l'exception que ſes dents de la mâchoire ſupérieure étoient courbes en deſcendant du ſommet au ſinus de la gueule, mais à lancettes à grain d'orge, & dentelées à dents de ſcie ; il n'avoit qu'une rangée de dents à la mâchoire ſupérieure & trois à l'inférieure ; la tête étoit moins large quoique de la même forme, mais plus oblongue & moins aplatie que celle du mâle. Le vagin avoit ſix pouces de diamètre & n'étoit point calleux & reſſerré, comme je l'ai vu dans le Phocene. Le rectum aboutiſſoit, parallelement avec l'orifice du vagin dans un cloaque que l'on peut regarder comme l'anus. A côté de la matrice paroiſſoient deux mamelons que l'on auroit pris pour des têtes, mais dont l'orifice intérieur aboutiſſoit dans la capacité de l'abdomen, ſans y trouver des canaux glanduleux ou lactés : le vagin avoit environ ſix pouces de long ſur un plus grand diamètre ; au bout il ſe ſéparoit comme en deux trompes, de deux pieds & demi de long ſur un pied de large, extrêmement diſtenſibles ; l'orifice de chacune étoit rempli d'une matiere ſpermatique ; l'intérieur rempli d'une membrane ſpongieuſe extrêmement fine, attachée dans toute ſa longueur à la partie intérieure & ſupérieure de la trompe, & remplie d'une infinité de cellules, chacune pleine d'un œuf avec ſon jaune & un embrion ou fœtus d'un pouce & demi de long ; le jaune de l'œuf reſſembloit aſſez à un jaune pâle d'œuf de poule, mais la partie mucilagineuſe, au lieu d'être blanche, étoit d'un jaune

verdâtre comme la bile ; il falloit rompre chaque cellule pour en faire ſortir un œuf : voilà je crois bien un ovaire ; la ſubſtance en étoit blanchâtre, tranſparente, limphatique, graiſſeuſe, & les membranes très-faciles à rompre ; le dégoût m'a empêché de compter les œufs, mais je n'en ai guere vu moins d'une centaine dans chaque ovaire : j'ai pris des fœtus & les ai mis dans de l'eau-de-vie de canne à ſucre. Je ne ſais pas ſi les femelles des amphibies ont deux vagins ; mais il eſt certain, par la diſſection, qu'elles ont deux ovaires.

V I.

Au même Journal, date du 8 Août 1777, pag. 238, ligne 13, après ces mots : *nous avions eu trois grains.*

On prit ce même jour un *Fol*, dont le plumage eſt brun ſans tache, ſon bec bleu, ſes yeux ardents, & ſe tournant facilement vers la pointe du bec, ce qui lui donne un regard odieux ; ſes jambes & ſes pieds ſont chamois : je lui rendis la liberté.

VII.

Au même journal, date du 11 Août, page 241, lig. 25, après ces mots : *c'eſt le lavus de M. Linné.*

Lavus. Roſtrum edentulum, rectum, cultratum, apice ſubadunco; mandibula inferiòr infra apicem gibba, nares lineares, anticè latiores, in medio roſtri ſitæ. Magnitudo columbæ, corpore, dorſo, abdomine aropigio fuſco, alæ & canda nigreſcentes, caput griſeum, frons albicans, linea à baſi roſtri ad ſuperiorem palpebram nigra, palpebra inferior ſemi-albida.

Caput compreſſiuſculum; roſtrum nigrum, bipollicari longitudine, duobus lineis latum, rectiuſculum, cultratum, apice ſubaduncum; mandibula inferior infra apicem gibba; nares lineares anticè latiores, in medio roſtri ſitæ; alæ impleſco bipedali, 27 pinnis, æquales longitudine, caudæ rotundatæ 12 aut 13 rectricibus; pedes nigri, retradactili, tribus digitis palmatis connexis, poſticus digitus liber, unguiculatus; crura & femora tripollicari longitudine.

VIII.

Au même journal, date du 13 Août, page 242, ligne 4, après ces mots : *quatre nœuds à la minute.*

Nous avons eu tout le jour la voile de fortune, vent arriere, & par l'obſervation 32 degrés 6 minutes de latitude boréale. Les matelots ont encore pris un Tiburon ; leur avidité pour cet infâme poiſſon caractériſe à la fois, leur pareſſe & leur mauvais goût ; il eſt facile à prendre, & ils l'ont préféré à des Dorades, poiſſon exquis, mais qui leur eût donné plus de peine à pêcher : ils l'ont mangé tout entier en un jour, quoiqu'il pesât plus de trente livres.

Corpus teres à caudâ ad pectus, piramidale, conicum, quinque pedum longum, ad pectus unius latum, fulvum, maculis duabus, nigris una pone pinnam dorſalem ultimam, altera pone caudam in tergo ; caput cordiforme, depreſſum ; oculi in margine capitis, laterales ; duo foramina lunaria ad apicem capitis infra oculos ; quinque foramina lunaria, lateralia, pinnas pectorales inter & caput ; cutis capitis glabra reliqui corporis aſperrima ; pinnæ pectorales, ſeſquipedali longæ, ſemipede latitæ, margine inferiori lacerulæ, baſi auriculatæ, ſubtrigonæ.

Pinna dorſalis, pedali longitudine, novem pollicibus lata, trigona.

Pinnæ duæ ventrales, ad anum hinc & indè ſitæ; quatuor pollicares intra ventrem & anum, cum appendici carnoſo ad unamquamque.

Pinnæ duæ anales una in dorſo, altera infra ventrem, inter illum & caudam appendiculatæ.

Cauda bipedali longitudine, triangulari lacerâ apice; penes bini; appendentes, baſi pinnarum ventralium parallelæ.

IX.

Au même journal, date du 18 Aôut, pag. 244, ligne derniere, après ces mots: *le gaſteros-terus de Linné.*

Gaſteroſterus. Caput leve & breve; membrana branchioſtega radiis 7; corpus ad caudam utrinque carinatum; aculei diſtincti ante pinnam dorſi; pinnæ ventrales pone pectorales, ſed ſupra ſternum.

Occidentalis. Corpus ellipticum, ſquammoſum, ſquammis levibus tectum tutum faſciis tranſverſalibus argenteis; linea lateralis, caudam corinans, ſpinis acutiſſimis à medio corpore armata; caput leve, breve; oculi aurei; dentes breves, conferti in maxilla inferiori, in ſupera nullæ & in palato. Spinis ſeptem dorſalibus inter ſe unitis levi membrana, ſed à pinna dorſali diſtinctis, ſeparatis & in foſſula recondendis, ſpinæ duæ analis à pinna anali diſtinctæ; pinna dorſalis radiis viginti quatuor, pinna analis viginti, ventralis quinque, pectorales circa viginti, falcatæ, oblongæ, caudales viginti duo, membrana branchioſtega radiis ſeptem.

g. S. de la haye pinxit -

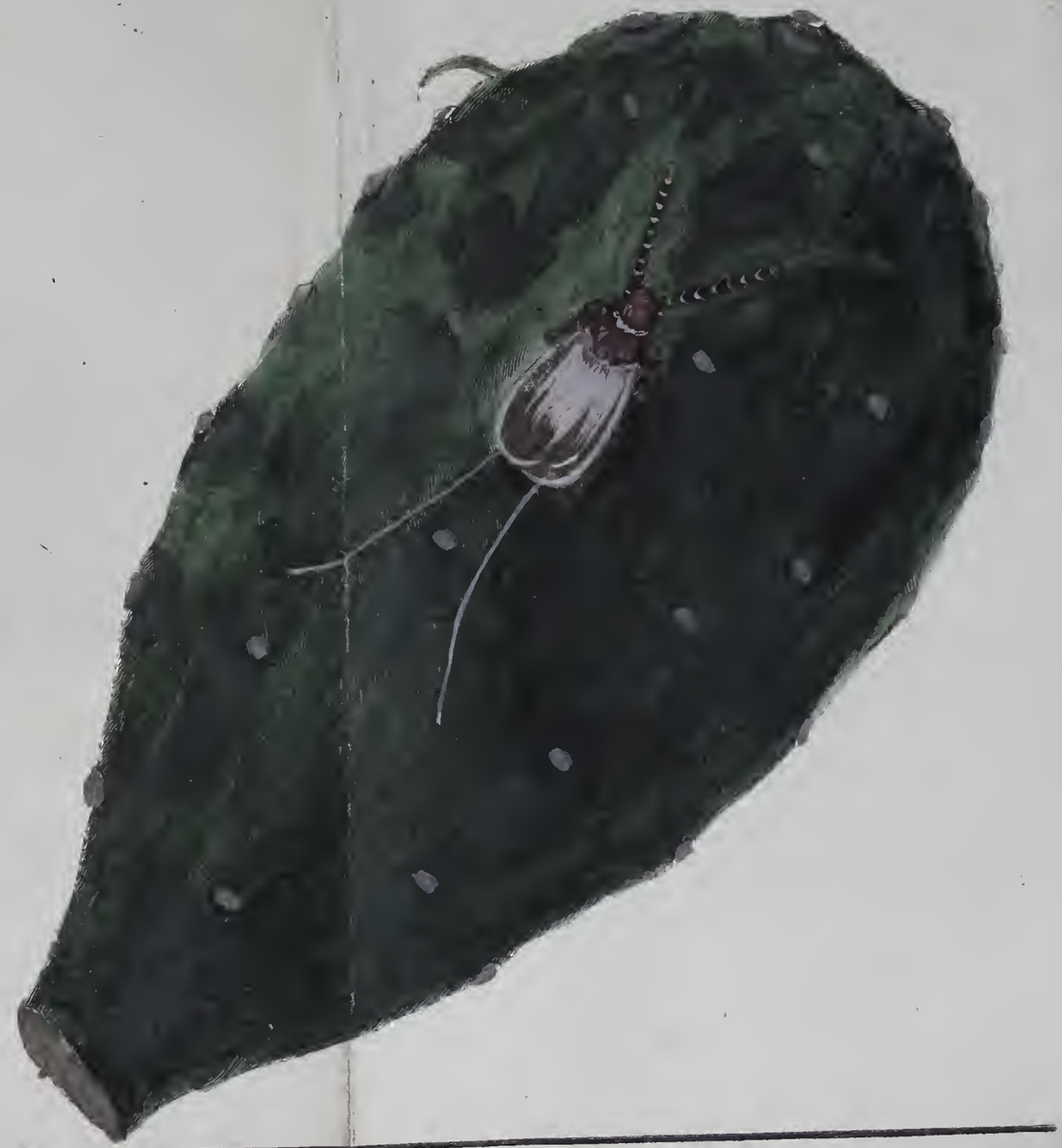
A.....

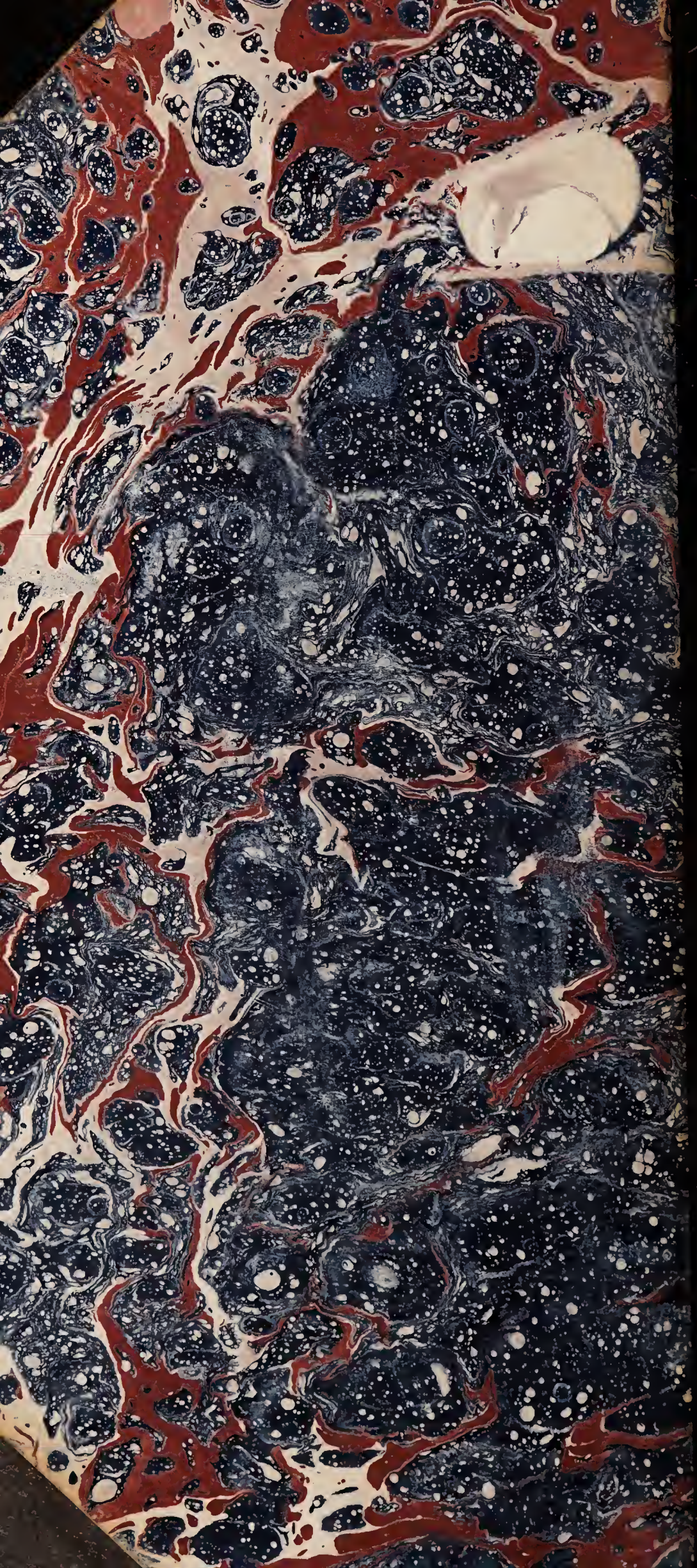
B.....

A Femelle de la Cochenille Sylvestre viie en dessous et groffie Comme au Microscope.

B Femelle de la Cochenille Sylvestre viie en dessus et Groffie Comme au Microscope

g. S. de la haye pinxit.



g.S. de la haye pinxit.

Mâle de la Cochenille Sylvestre Sur une feuille
de Nopal cochenillifere l'insecte et considerablement
grossi et tel qu'il parait au Microscope